

NORMAN PALMA

**AXIOLOGIE ET ESCHATOLOGIE
DANS LE NOUVEL ORDRE MONDIAL**

I

De la formation de la raison théorique

Il n'est pas difficile de constater qu'à l'époque actuelle nous assistons à l'émergence d'une nouvelle division du monde. Il est question, plus concrètement, d'une déchirure entre les Etats-Unis et la vieille Europe, pour reprendre le terme employé par Donald Rumsfeld ; secrétaire d'Etat de la Défense. En effet, le conflit des Etats-Unis avec l'Irak a fait apparaître, au sein de la communauté des nations, deux positions bien différentes entre ceux qui sont pour des actions unilatérales et ceux qui considèrent que toute intervention internationale ne peut se faire qu'avec l'aval des Nations Unies.

C'est ainsi qu'avec la deuxième guerre du Golfe, l'effort de construction de l'ordre international va être mis en question. Car, rappelons que la création d'un ordonnancement international, est la condition nécessaire au dépassement des actions unilatérales des forts contre les faibles. En effet, le but principal d'un tel ordre est non seulement de promouvoir les échanges et la solidarité entre les nations, mais aussi et surtout de lutter contre les injustices réciproques. Ceci en vue de maintenir et consolider la paix entre les nations. Donc, d'assurer la paix perpétuelle (Kant) entre les nations.

Par conséquent, la création d'une véritable communauté des nations, se manifestant dans l'universalité des relations, ne peut être que le résultat du processus conventionnel, donc de la raison instituante. De telle sorte que la négation

de l'ordre international ne peut être que le résultat de la manifestation d'un système de valeurs, pour lequel la convention est la substance même de la pratique entre les nations. C'est précisément cette rupture qu'il s'agit de comprendre, car la conventionnalité implique la garantie des droits réciproques et est conditionnée par la force de la raison et non pas par la raison de la force.

Cela dit, il est important de saisir que le processus conventionnel – dont la finalité est la création d'une communauté d'égaux au niveau des nations, comme au niveau international – a comme point de départ l'unité¹ des valeurs d'ordre universel, plus précisément, cette instance métaéthique qu'est l'En-soi éthique. Par conséquent l'unité de l'idée du Vrai, de la Justice et du Bien. Car ce noyau des valeurs d'ordre universel, est la vérité dans son unité et son dévoilement se manifeste à travers l'idée de la Justice, pour s'accomplir dans le règne du Bien qui est le Bien suprême : le « Summum Bonum. »

L'axiologie est, ainsi, le savoir des valeurs d'ordre universel. Par conséquent, du processus qui mène à la réalisation et à l'accomplissement éthique de l'humain. En tant que telle, l'axiologie s'oppose à l'ontologie, de la même manière que la métaéthique s'oppose à la métaphysique². En tout cas, c'est la manifestation de cette dimension que les classiques grecs appelaient le « logos » qui conditionne le monde. De plus, la connaissance de ce processus n'est pas d'ordre contemplatif, mais plutôt d'ordre rationnel. Pour cela même la philosophie première nous dit que la raison

¹ Car il convient de rappeler que toute pensée a une source unique, à laquelle elle emprunte son unité et sa logique finaliste.

² Ainsi, selon son concept et sa réalité, la connaissance de l'Absolu éthique n'est pas d'ordre métaphysique, comme on tend à le dire, mais d'ordre métaéthique.

théorique doit conditionner la raison pratique. Plus précisément la raison conventionnelle.

Car c'est par convention que ce mouvement se réalise, en s'objectivant dans un processus institutionnel. Mais la convention sociale ne peut pas se manifester sans la loi du plus grand nombre ; donc, sans l'individualisme. Par conséquent, la naissance de l'individualisme est le point de départ du processus conventionnel. Plus précisément, le mouvement dans lequel l'égalité en puissance – « l'isothymia » : l'égalité en dignité³ - devient égalité en acte à travers l'égalité devant le droit (« isonomia ») et l'égalité devant le pouvoir. (« isocratia »)

Ainsi, le processus conventionnel est, dans sa manifestation politique, le mouvement qui mène de l'individualisme au pluralisme et à l'Etat de droit. Puis de l'Etat de droit à l'Etat de justice, en passant par l'Etat démocratique. De sorte que ce processus d'accomplissement mène au niveau des particularités (des nations), à la création d'une communauté d'égaux et, au niveau international, à la communauté des nations. En effet, l'homme est non seulement un animal politique – comme l'avait souligné Aristote -, mais aussi un animal cosmopolite. Car le propre de toute partie est de s'occuper du soin de tout et de s'achever à travers son accomplissement.

Il devient, dès lors, clair que dans son processus d'accomplissement politique l'homme prend conscience de la nécessité de dépasser la communauté du sang (raciale) et des croyances (religieuses), en vue de se constituer en tant que

³ Car le fondement de cette égalité est la dimension universelle de cet être, son appartenance au genre humain. De sorte que tout humain est aussi humain que tout autre humain. « Homo homini homo », disaient les latins. En effet, malgré les préjugés, l'homme est un homme pour tout homme.

communauté juridique, c'est à dire conditionné par l'idée du droit et de la justice. Car il ne s'agit pas de donner le pouvoir aux hommes ou aux croyances, mais à la raison axiologique, au « logos » qui peut et doit gouverner le monde.

II

De la perversion de la raison

Le monde de la conventionnalité va émerger à nouveau avec la Révolution anglaise. Le « logos », produit de l'esprit de la philosophie grecque, avait perdu sa raison d'être avec l'avènement du christianisme comme doctrine officielle ; avec le Concile de Nicée, en 325. A partir de ce moment le pouvoir était légitimé par le Dieu de l'Ancien Testament. De sorte que le retour de la pratique de la raison – de la conventionnalité – ne pouvait pas se manifester d'une manière cohérente. Sa nouvelle objectivation ne pouvait être alors, en même temps, que le chemin de sa redécouverte. Dans l'histoire de la philosophie nous appelons les moments essentiels de ce cheminement : l'empirisme anglais, les lumières françaises et l'« aufklaerung » allemand.

Avec la Révolution française va se poser à nouveau, au niveau théorique, la logique du processus de dépassement de l'esprit de Jérusalem. Hegel, pour sa part, considéra que dans ce mouvement l'Absolu (qui est Dieu) laisse la place à la Raison. Se posait, dès lors, la question de savoir quel est le contenu de la raison théorique devant se manifester au niveau de la pratique. Se posa, par conséquent, la question du contenu du « logos » de l'Idée, de l'idéologie⁴. Mais cette interrogation, malgré les tentatives de l'école des idéologues, resta sans réponse pendant un bon moment de ce temps historique. L'idée de Hegel, selon laquelle le devenir autre du monde est un

⁴ Rappelons que c'est Destutt de Tracy le premier à avoir développé ce terme, en 1798, dans son Mémoire sur la question : « Quels sont les moyens de fonder la moralité des peuples ». Avec Volnay et Cabanis ils vont constituer ce que Bonaparte va appeler le groupe des idéologues.

processus d'accomplissement, dévoile plus la nécessité de sa connaissance que sa connaissance elle-même.

C'est dès lors, plutôt la philosophie de Marx qui va se présenter à la conscience agissante de l'époque, comme la réponse la plus concrète à la question du devenir autre du monde. Cela dit, ce devenir autre n'est pas pour Marx le résultat de la manifestation de la Raison dans le monde, mais plutôt la conséquence du développement de l'être de la nature. Donc, du matérialisme dialectique. Plus précisément de la dialectique de la matière.

Par conséquent, pour Marx le développement de la contradiction fondamentale doit conduire au dépassement de la contradiction et à la conciliation de l'être du monde avec lui-même. Ce qui veut dire que la logique de la contradiction mène nécessairement à son propre dépassement. Ce qui est hautement problématique, car la loi des contraires est le fondement de l'Être et il ne peut pas y avoir de réalité – quelle qu'elle soit – en dehors de cette règle.

De plus, chez Marx l'accomplissement de l'être du social est le résultat de la négation de la moralité s'objectivant dans les institutions. En d'autres termes, ce processus n'est pas le résultat de la pratique de la raison se manifestant à travers la conventionnalité. Cette négation du « logos » va, ainsi, produire une pratique qui va conduire à l'autodestruction de ces sociétés en elles-mêmes⁵. Car la pratique de la raison s'objective à travers la conventionnalité, dans un ordre institutionnel – produit

⁵ C'est précisément ce que va comprendre la direction de l'armée allemande, lorsque début 1917, elle décide d'introduire Lénine et ses compagnons en Russie. Pour le Maréchal Ludendorff, en effet, la révolution marxiste ne pouvait que ramener la Russie à l'état de la barbarie.

du droit, de l'économie et du politique – conditionné par une finalité axiologique : la création d'une communauté d'égaux, se manifestant dans la plénitude de ces capacités.

Pour ce qui est de la négation de l'économie et de la production pour l'échange en général⁶, il n'est pas difficile de comprendre que cette négation ne peut que conduire à la destruction du système des besoins (Hegel). Car comme disait Aristote l'échange est consubstantiel à l'être social et qu'il ne peut y avoir vie sociale sans échange. Ceci parce que l'homme n'est pas un être autosuffisant, destiné à vivre dans la solitude. En effet, il est plutôt un être pour lequel l'existence présuppose et implique la coexistence, donc, l'échange dans ces différentes manifestations.

Le marxisme se présente, dès lors, comme la négation de l'axiologie. Car rappelons que, pour la philosophie du « logos », la rationalité conventionnelle se concrétise à travers le droit, l'économie et le politique. De telle sorte que la négation de cette objectivation, ne peut que produire la négation de l'axiologie elle-même, et, par-là, conduire à la destruction des sociétés en elles-mêmes. Cela dit, il convient de rappeler que la négation axiologique n'est pas totale chez Marx ; ceci dans la mesure où cette négation se réalise au nom de la finalité axiologique elle-même : la construction d'une communauté d'égaux. Mais cette revendication de la finalité axiologique n'est qu'apparente. Car chez Marx les singularités de la communauté accomplie (du communisme) sont des entités autonomes et autosuffisantes.

⁶ Car Pour Marx la monnaie et la valeur d'échange sont la manifestation de la vénalité et la prostitution universelle. En effet, pour lui dans le règne du communisme chacun doit produire ce dont il a besoin, des valeurs d'usage et non pas des valeurs d'échange.

Pour cette raison ces uniques⁷ ne produisent pas des valeurs d'échange, et ne sont pas non plus soumis à la production des règles sociales (hétéronomie), mais produisent leurs propres règles : sont autonomes. Ce moi fictif que Marx projette dans le devenir, constitue en effet, la négation de l'être se manifestant dans l'universalité des rapports, tel que l'implique le processus d'accomplissement axiologique.

La pratique du marxisme, en cohérence avec sa propre théorie, mène donc nécessairement à la négation non seulement de l'économie – de la reproduction élargie -, mais aussi à celle du droit – du principe de la sécurité juridique – et du politique : le principe de l'alternance. C'est précisément cette négation du social – cette autodestruction des sociétés en elles-mêmes – qui va conduire au dépassement de cette pratique. Non sans que, dans le vertige de ce désastre, la nomenklatura (la caste des seigneurs de la chose publique) se soit appropriée les richesses communes (la res-publica) contrôlées par l'Etat. De sorte que cette caste criminelle et prédatrice s'est transformée – dans le processus de ce dépassement – en classe plutocratique, pour laquelle la finalité axiologique n'est que subversion et négation de la loi divine et de la loi naturelle.

⁷ Comme l'aurait dit son ami de jeunesse, Max Stirner. Quoique, à la différence de son ami, cet unique n'a pas de propriété. Mais, en tout cas, il est aussi autonome – capable de régler son comportement social – que lui.

III

De la dislocation du monde moderne

L'effondrement du socialisme dit réel⁸ s'est produit dans un monde où la déstructuration internationale était déjà manifeste. La partie la plus importante de l'humanité⁹ semblait alors s'enfoncer dans une misère de plus en plus grande. Ce phénomène est le produit de la crise du surendettement.

De sorte que l'effondrement du marxisme pratique va se produire dans un monde où le niveau de dislocation était déjà très important. Mais l'écroulement de ce système de la pensée fut perçu comme la perte de la raison : de toute possibilité de penser rationnellement la réalité¹⁰. De là le retour du religieux, principalement du dit monothéisme¹¹.

Cela dit, avant d'aller plus loin, dans ce problème du retour du religieux, il convient de rappeler que la dislocation de ce monde fut le résultat de la rupture au sein des Accords de Bretton Woods. Plus précisément de la suppression de la garantie or du dollar des Etats-Unis, le 15 août 1971. En effet, cette décision prise par Nixon – et confirmée par les Accords de Washington du 18 décembre de la

⁸Rappelons que le mur de Berlin a commencé à s'écrouler le 9 novembre 1989.

⁹ C'est précisément ce qu'Alfred Sauvy a appelé en 1952 le tiers monde. Notons qu'à l'époque on disait que le monde était divisé en trois parties. Un premier monde industrialisé et un deuxième (les pays du socialisme réel) en voie d'industrialisation. Et, enfin, un tiers monde, sous développé.

¹⁰ Jacques Derrida soutient à ce propos que le marxisme est « la singularité absolue d'un projet de forme philosophique et scientifique ». *Spectres de Marx*, Galilée, 1993, p.149. Nous soutenons précisément la thèse contraire. Pour nous, en effet, le marxisme est non seulement anti-scientifique, mais anti-philosophique, parce qu'anti-éthique.

¹¹ Bernard Henry Levy nous dit pour sa part, à ce propos que « La Bible est le livre de la Résistance de notre temps ». *Le Testament de Dieu*, Grasset, 1979, p.10 – Plus loin il ajoute : « L'Ancien Testament est, à coup sûr, le plus magnifique livre de morale jamais façonné de tête d'homme ». p. 232.

même année – aura comme conséquence que ce pays va se trouver avec l'immense privilège d'émettre la monnaie internationale et de pouvoir ainsi acheter les biens et services du monde avec du simple papier¹².

C'est précisément cette dislocation qui va conduire à la formation d'un monde dual au niveau international. D'un côté, à des sociétés de plus en plus paupérisées, lesquelles constituent la grande majorité de la communauté humaine¹³, et de l'autre côté, les nations riches ayant à leur tête la nouvelle puissance impériale : les Etats-Unis. D'une manière générale, ces nations riches, en dehors des Etats-Unis, sont celles qui ont la capacité de produire les biens et les services nécessaires à subvenir les besoins ostentatoires de la grande majorité des citoyens de cette société hautement consommatrice. Le modèle par excellence de ces sociétés est le Japon. En effet ce pays exporte sa production essentiellement vers les Etats-Unis et accumule des excédents exorbitants sous la forme de bons du trésor américains¹⁴. Ce qui conforte et assure la puissance du dollar (USD) au niveau international.

C'est précisément cette distorsion dans l'ordre de la raison conventionnelle – se rapportant à l'ordre monétaire international – qui va produire la dualité dont nous venons de parler. Car le surendettement du tiers-monde est l'autre face du privilège

¹² Notons que cette énormité fut renforcée par la démonétisation de l'or. Laquelle fut décidée par les Accords de Jamaïque du 8 janvier 1976.

¹³ Quelques 165 pays sur le 200 que compte l'ONU.

¹⁴ Ceci, comme on peut le constater, n'empêche pas la crise monétaire au Japon. Cette crise, soyons claire, n'est pas le résultat du privilège des Etats-Unis, mais plutôt de la politique déflationniste que les autorités japonaises ont entreprises depuis 1989 et qui prend actuellement (juin 2003) des proportions très alarmantes. L'expérience de la politique monétaire du Japon doit, en tout cas, nous permettre de comprendre que, sous le règne du papier monnaie, l'inflation joue un rôle régulateur dans la mesure où d'une part, elle empêche la thésaurisation et de l'autre part, elle augmente le niveau d'efficacité de la monnaie, par la réduction des taux d'intérêts en termes réels.

monétaire des Etats-Unis. De plus, dans cette relation nous avons affaire à un rapport de cause à effet, où le problème principal se situe au niveau de la médiation. En effet, certains spécialistes pensent que la médiation entre un phénomène et l'autre est la surabondance d'eurodollars et de pétrodollars dans les banques des pays développés¹⁵. Ce qui veut dire que la crise de l'endettement a commencé dans les années soixante et s'est accélérée avec l'ainsi dénommé premier choc pétrolier, d'octobre 1973¹⁶.

Pour notre part, nous pensons que la médiation – ou le facteur d'accélération – est la théorie de l'inversion des termes de l'échange. Donc la thèse selon laquelle les matières premières devaient coûter de plus en plus chère par rapport aux produits finis¹⁷. De sorte que le système bancaire international a cru que les pays dits producteurs de matières premières allaient s'enrichir à l'infini, tandis que les pays industrialisés allaient s'appauvrir d'une manière considérable¹⁸. Ce qui va les conduire à prêter des sommes importantes à ces pays, parce qu'ils étaient soi-disant potentiellement solvables.

Par conséquent, la médiation est ici le moyen terme qui permet le passage d'une dimension à une autre. De telle sorte que la déstabilisation¹⁹ provoquée par la

¹⁵ C'est précisément ce que soutient Damien Millet et Eric Toussaint dans *50 Questions 50 Réponses*, sur la dette, le FMI et la Banque Mondiale, Syllepse, Paris, 2002, p.47.

¹⁶ Ce qui nous semble hautement problématique, car les monnaies des pays du tiers-monde ont été très stables et efficaces jusqu'en 1973. Avant cette date la dette extérieure de ces pays était très marginale. En effet, si nous prenons le cas de l'Argentine nous constatons qu'en 1973 sa dette extérieure était de l'ordre de 4 milliards de dollars, tandis qu'en 2001 cette dette va dépasser les 160 milliards de dollars.

¹⁷ Rappelons que cette thèse est apparue en octobre 1973, avec la guerre de Kippour.

¹⁸ Alfred Sauvy exprime justement cette thèse dans son livre *La fin des riches*, publié en 1976.

¹⁹ Au niveau du référentiel, de cet instrument de mesure que nous appelons la monnaie.

dislocation des Accords de Bretton Woods, va se répercuter au niveau de la pensée – avec la thèse des renversements des termes de l'échange²⁰ - et conditionner la pratique financière du système bancaire international, à l'égard des pays dits producteurs de matières premières : des pays du tiers-monde. Ainsi ce processus va conduire d'un côté, à la consolidation du privilège monétaire des Etats-Unis, et de l'autre côté, à la banqueroute de ces nations²¹.

²⁰ Donc, pour prendre un exemple, que le cuir contenu dans une paire de chaussures, va coûter plus chère que les chaussures elles-mêmes. Par conséquent que la partie – ici la plus petite ... - peut être plus grande que le tout.

²¹ Car la dislocation des Accords de 1944 – la suppression de la garantie or du USD – porta en lui (en puissance) le malheur des sociétés fragiles, comme la tempête porte la foudre.

IV

La crise de la nouvelle technologie

Les deux dernières décennies du vingtième siècle ont vu, d'un côté l'apparition de la crise de l'endettement du tiers-monde – à partir d'août 1982 – et l'effondrement du système socialiste – à partir du 09 novembre 1989 – et, de l'autre côté, la montée en surpuissance des Etats-Unis, après la première guerre du golfe, en janvier 1991. La dualité dont nous avons parlé plus haut avait, alors, déjà pris corps. Le monde en crise sembla, dès lors, se détourner des chemins de la raison pour s'abîmer dans le règne des croyances traditionnelles. Les religions vont ainsi jouer un rôle affirmatif des consciences particulières et de cohésion dans la lutte pour la survie.

La misère grandissante va, par conséquent, accentuer les particularismes des communautés religieuses ; tout en leur permettant de trouver, dans leurs croyances, des raisons pour vivre et pour mourir. Le retour du religieux²² semblait alors, se développer dans le tiers-monde et dans les anciennes sociétés socialistes. Tout pouvait laisser croire ainsi que ce mouvement devait toucher aussi les pays où la laïcité semblait avoir pris droit de cité définitivement. Certes, il y avait le cas des Etats-Unis, où la religiosité joue un rôle important avec la télé évangélisme, par exemple, mais où la vie sociale semblait plutôt gouvernée par les principes axiologiques²³. Car, dans le tiers-monde la religiosité - aussi bien dans le cas de l'Islam que dans le cas du christianisme - est particulièrement traditionaliste. Car ce

²² Rappelons, à ce propos, que selon la rumeur de l'esprit du temps André Malraux est supposé avoir affirmé que le XXIème siècle serait religieux, ou ne le serait pas.

qui a de la valeur, dans ces conditions, c'est l'autre monde, et tout ce qu'on doit viser se situe dans cette dimension transcendante : le jugement de Dieu.

Pendant la décennie des années quatre-vingt dix ce qui se manifestait avec force, dans le cas des Etats-Unis, c'était sa puissance économique. En effet, après l'effondrement de l'URSS, les Etats-Unis vont rester comme seule surpuissance, comme la plus haute manifestation du droit, de l'économie et du politique. Donc, de la moralité objectivée dans les institutions (Hegel). C'est ainsi que du point de vue économique les Etats-Unis ont été pendant cette glorieuse décennie, le centre du développement extraordinaire de la nouvelle technologie²⁴. Tout semblait alors le résultat d'une "succes history"²⁵. Car la nouvelle technologie était selon les spécialistes le fondement de la nouvelle économie. Laquelle nouvelle économie devait donner lieu au dépassement des cycles économiques et puis des crises économiques elles-mêmes ! Et c'est par un ciel sans nuages – ou seulement résonnait, comme un hymne de joie, l'euphorie conquérante de ce marché – que le grondement de la foudre est arrivé, tel le sinistre présage d'une nouvelle époque de crise fondamentale. Car la crise de la nouvelle économie va déstabiliser, dans un mouvement au ralenti, les fondements mêmes de cette structure qui semblait bâtie sur des roches. Et voilà que les roches se sont effritées, jusqu'à se transformer en sables mouvants.

²³ Le Président, par exemple, pouvait être dans ce pays une personnalité très religieuse, mais ces croyances ne se manifestaient pas dans le domaine du politique. Il s'agissait plutôt d'une affaire personnelle. Ceci selon les us et coutumes de la culture laïque. Comme ce fut le cas avec Jimmy Carter.

²⁴ Rappelons que pendant cette décennie, nous allons assister à l'affaiblissement de l'Allemagne et du Japon. L'Allemagne pour cause de réunification et le Japon à cause de sa politique anti-inflationniste et de caractère déflationniste.

²⁵ Rappelons que cette croissance économique de la glorieuse décennie est le résultat, en grande partie, de l'augmentation du déficit des comptes courants des Etats-Unis et donc du privilège monétaire de ce pays. Notons, en effet, que ce déficit est passé de 68 milliards de dollars, en 1992, à 440 milliards, en 2000.

C'est alors que les experts ont parlé d'éclatement de bulle de la nouvelle technologie. Car dans ce monde, des « masters of the world », tout ce qui paraît inexplicable prend la forme de l'énigmatique et se transmute en des figures enfantines. Bien évidemment, la réalité est plus prosaïque et donc plus accessible à la raison. En effet, tout indique que ce processus de déstructuration a commencé par une rumeur qui au printemps 1999 a parcouru la « Silicone Valley », en Californie. Et selon ces dires les ordinateurs n'étaient pas programmés pour franchir la date de l'année 2000 et que ces ordinateurs ne pouvaient, dans ces conditions, que dysfonctionner et retourner à l'année 1900. Ce qui fut dénommé le « bug » de l'année 2000, obligeait tous ceux qui voulait sécuriser leurs données et éviter des complications incalculables, de changer d'ordinateurs, ou en tout cas, de faire réviser les anciens par des personnes compétentes.

C'est ainsi que les entreprises, dans les pays développés, ont changé l'ensemble de leurs ordinateurs. Ou, en tout cas, ont eu tendance à acheter des nouvelles machines capables de pouvoir franchir sans encombre la date fatidique. Cette peur de fin de siècle a fait, en tout cas, qu'au lendemain de la date en question, les investissements nécessaires étaient faits, et la demande est restée très marginale. Car en quelques mois le marché de la nouvelle technologie va être saturé. De telle sorte que la période de suractivité de l'année 1999 va être suivie d'une époque de surproduction généralisée. En d'autres termes, l'euphorie de la sur-demande va être remplacée par le marasme de la sur-offre.

Ceci dit, il convient de rappeler que lors de ce franchissement du moment

précis en question²⁶, les journalistes ont remarqué que les ordinateurs les plus anciens franchissaient la date sans aucun encombre. Car il s'agit d'une boucle qui fait qu'après 99 il y a nécessairement deux zéros. Et que ce mouvement peut continuer à l'infini, pour autant qu'il y a de l'énergie. Ce qui étonne le plus dans cette affaire, c'est de savoir comment les ingénieurs et les grands spécialistes n'ont pas mis en garde contre ce qui était en train de devenir un phénomène d'hystérie collective. Car, comme on peut le constater, la rumeur de la « Silicone Valley » était en train de provoquer une hécatombe économique de première importance.

En effet, nous constatons que cette période de manque de demande, au lendemain de l'euphorie, va avoir deux conséquences immédiates. Premièrement, la chute de la bourse lorsque les entreprises ont commencé à annoncer des lourdes pertes pour le premier trimestre de l'année 2000²⁷. Puis, en deuxième instance, il y a eu le cas des entreprises qui n'ont pas voulu annoncer des pertes et qui ont préféré maquiller les résultats – comme Enron et Worldcom, entre autres -, pensent qu'il s'agissait d'un simple trou d'air et que le retour à la croissance allait faire disparaître, « in no time », ces irrégularités.

Mais la demande n'a pas repris comme ces personnes ont pu l'espérer, et les bourses au niveau international ont continué à glisser à des niveaux chaque fois plus

²⁶ Qui selon les dires devait provoquer le départ incontrôlé des fusées russes, la chute des avions se trouvant dans l'aire et ainsi de suite. C'est pour cette raison que pendant cette nuit de réveillon les ministres étaient dans leurs ministères et les armées en pied de guerre...

²⁷ Rappelons que les « profit warnings » commencent à apparaître aux Etats-Unis avant la fin de chaque trimestre. C'est, en effet, aux premiers jours de mars 2000 que les premières alertes sur résultats ont commencé à apparaître. De sorte que l'inflexion de la bourse de la nouvelle technologie – le Nasdaq – va commencer à se manifester le 10 mars 2000. Notons, à ce propos, que cet indice avait progressé de 150% depuis la mi-avril 1999. Le Monde, 6 juillet 2002, p.16.

bas, et ceci malgré les gendarmes des bourses²⁸, les plans d'épargne actions²⁹ et les dires des banquiers : « Pas vendu, pas perdu !... » Le fait est que cette expression a montré, avec cette crise boursière actuelle, qu'elle peut ne pas être toujours conforme à la logique du marché³⁰.

Or, ce retournement - enfin des choses, tout à fait classiques - va être aggravé par un phénomène supplémentaire. Car, soyons claire, il n'y a rien de plus classique dans la logique des cycles économiques : le fait que la surdemande soit suivie de la suroffre. Certes dans la crise du "bug" de l'année 2000, il y a le fait - à tout égard exceptionnel - que la surdemande fut dopée par une sorte de folie collective. Une hystérie de fin de siècle qui a pris les proportions d'un délire de fin de monde³¹. Mais tout cet égarement n'aurait été que spectacle, sans trop de casse, si d'autres facteurs n'étaient pas intervenus, tels que les célèbres "stocks options"³², le problème des cotisations pour les retraites dans les grandes entreprises des Etats-Unis et, en fin de compte, l'accumulation des créances douteuses par le système

²⁸ Comme la Caisse de dépôts et consignations en France.

²⁹ Les PEA sont des contrats à terme, exonérés d'impôts, pendant lesquels les propriétaires ne peuvent pas, en principe, vendre les actions.

³⁰ C'est ainsi que le Nouveau Marché - riche en valeurs de la nouvelle technologie, comme nous le rappelle la presse spécialisée - « qui avait culminé à 7.481,18 points le 10 mars 2000, ne valait plus que 475,18 points, jeudi 26 septembre 2002. » *Le Monde*, 28 septembre 2002, p.25 - Le Neues Markt allemand pour sa part capitalisait 230 milliards d'euros à la veille du 10 mars. En septembre 2002, ce marché ne valait que 30 milliards d'euros. Ce qui impliqua une perte de 87%... *Marianne* 7-13 octobre 2002, p.40.

³¹ A ce propos, il convient de rappeler qu'une entreprise comme Air France a non seulement changé tous ces ordinateurs avant la date fatidique, mais a programmé ses vols de sorte à ne pas avoir un seul de ses avions en train de voler à minuit, heure française...

³² C'est à dire les actions émises pour sur-rémunérer les PDG des grandes entreprises. Notons que cette pratique a commencé aux Etats-Unis au début des années quatre-vingt dix et avait pour but de lier les intérêts des chefs des entreprises avec les actionnaires. Selon Paul Krugman - économiste du MIT - la valeur de ces Stocks d'actions pouvait être, dans certains cas, à la veille du retournement - le 10 mars 2000 - quatre fois supérieure au salaire annuel de ces personnes...

bancaire.

Pour ce qui est des "stocks options", il est important de noter que ces actions étaient généralement bloquées soit par les règles des entreprises, soit par l'augmentation de leur valeur. Ceci veut dire, en d'autres termes, que les actions émises pour sur-rémunérer les chefs des entreprises, se trouvaient en dehors du marché : soit parce que les entreprises stipulaient que ces actions ne pouvaient pas être vendues que tant d'années après leur émission, soit, parce que leurs bénéficiaires - personnes ayant des salaires extrêmement élevés - considéraient qu'il valait mieux les laisser fructifier. Car, n'oublions pas qu'avant le retournement de tendance on pensait que ces valeurs ne pouvaient que monter au ciel, comme disent les boursiers.

De sorte qu'il est arrivé un moment, dans le processus du retournement, où - dans le sauve qui peut, plus ou moins généralisé - les chefs de ces grandes entreprises se sont mis à vendre leurs actions, dont les quantités n'étaient pas marginales³³, comme nous venons de le voir. De sorte que la chute de ces valeurs n'a pu que s'accélérer d'une manière significative.

C'est précisément ce processus de chute qui va avoir une incidence très importante comme on peut le comprendre aisément, dans les fonds de retraite contrôlés par les grandes entreprises des pays anglo-saxons. En effet, selon cette pratique les entreprises peuvent employer une partie importante de ces fonds pour acheter leurs propres actions, mais elles sont obligées de garantir à ces fonds une

³³ Nous savons par exemple, à ce propos, que Jean-Marie Messier, l'ancien patron de Vivendi Universal, a vendu à un moment donné quelque chose comme 600 000 actions de ce titre.

valeur minimale. De sorte qu'actuellement ces entreprises se trouvent devant l'obligation de recapitaliser ces fonds, de couvrir les pertes.

Ainsi, d'une manière générale, nous avons affaire à des entreprises qui ont un niveau d'endettement très élevé. Ce qui a une incidence très importante dans le système bancaire lui-même. Car les banques sont obligées d'approvisionner leurs comptes, ce qui réduit leur niveau de liquidité, asséchant, par-là même, les sources du crédit. En d'autres termes, le surendettement des entreprises rend le crédit de plus en plus rare et tend à réduire les conditions même de la reprise.

Par conséquent, d'une façon générale, les économies du monde occidental semblent suivre le chemin de l'économie japonaise³⁴. Indépendamment du fait que nous avons affaire à des processus de crise très différents. En effet, dans le cas du Japon, comme nous l'avons souligné plus haut, la déstructuration économique fut le résultat d'une politique qui est passé du désinflationnisme au déflationnisme. C'est précisément ce mouvement qui a conduit à la contraction de la demande globale, au surendettement des entreprises et à la rareté du crédit.

Certes, globalement parlant, les Etats dits de la Triade³⁵ ont répondu à ces défis en baissant les taux d'intérêt. Mais tout indique – comme l'a bien montré Paul Krugman, en parlant du Japon – qu'étant donné l'ampleur des dégâts, cette politique n'a pas été à la hauteur des circonstances. Ceci parce que cette baisse n'a pas été

³⁴ C'est ainsi qu'on parle actuellement – mi-mai 2003 – d'une ressemblance de plus en plus grande, entre la crise japonaise et la crise allemande.

³⁵ Les Etats-Unis avec le Canada, l'Union européenne et le Japon.

suffisante. Il aurait, dès lors, fallu relancer l'inflation³⁶ jusqu'à avoir des taux de crédit négatifs en termes réels. L'expérience irlandaise, depuis 1999, nous montre jusqu'à quel point l'inflation tend à augmenter le niveau d'efficacité de la monnaie – par le biais de taux d'intérêts négatifs -, tout en empêchant la thésaurisation de la monnaie.

³⁶ Ce qui est, bien entendu, très difficile dans le cas du système de la monnaie unique européenne, car les pays membres ont abandonné leur souveraineté monétaire. D'une manière générale, ce phénomène serait possible si la Banque centrale européenne (BCE) renonce à sa finalité anti-inflationniste et baisse son taux directeur tout en émettant de la monnaie pour acheter des USD, en vue de déprécier sa monnaie par rapport au dollar. Bien évidemment, cette émission monétaire va provoquer non seulement la dépréciation de l'euro, mais aussi un taux d'inflation plus ou moins important au sein de la Communauté. La BCE peut aussi donner aux États membres la possibilité d'émettre un taux plus ou moins important de monnaie, donc un pourcentage donné par rapport à sa base monétaire. Quoique cette politique ne pourra être viable que si le taux d'inflation est nivelé dans l'ensemble de la Communauté. Ce qui n'est pas le cas actuellement.

V

L'irruption de la perspective eschatologique

C'est au sein de ce ressac, de la raison économique, que va se profiler la volonté de dépassement du règne de la conventionnalité au niveau international. La raison axiologique avait imposé la nécessité de la création d'une communauté des nations, d'une instance internationale, capable non seulement de promouvoir les échanges et la solidarité internationale, mais aussi (et surtout) de résoudre les conflits entre ses membres. Il a fallu alors, suivant cette logique, imposer l'interdiction du recours à la force dans les relations internationales et construire les conditions optimales de la sécurité collective. Imposer, ainsi, la gestion commune des crises par les Nations Unie.

Cela dit, ce processus ne peut pas être viable et s'accomplir en dehors du respect de la raison conventionnelle, de la garantie des droits réciproques. Or, c'est justement la nécessité de cette égalité proportionnelle qui va disparaître, avec la dislocation des Accords de 1944. En effet, le fait d'avoir donné à une nation le droit et le privilège d'émettre la monnaie internationale, va conduire – comme nous l'avons souligné plus haut – à l'apparition d'un ordre pyramidale où la misère la plus totale de la base, fait face à la richesse la plus insolente des grands bénéficiaires de cet ordre du monde et particulièrement des Etats-Unis³⁷.

³⁷ Car il convient, à ce propos, de tenir présent à l'esprit que le seul bénéficiaire de cet ordre n'est pas uniquement la nouvelle puissance impériale, il y a aussi les puissances technologiques et protectionnistes – comme le Japon et de plus en plus la Chine -, ainsi que les paradis des capitaux en fuite comme la Suisse, et le Luxembourg, Monaco, Le Vatican, etc., etc.

De sorte que la rupture avec l'égalité proportionnelle dans l'échange, va rendre la vie internationale de plus en plus problématique. Car il y a d'un côté, des sociétés vivant dans la plénitude de leur capacité et de l'autre côté, des nations en voie de désintégration. C'est précisément ce que Robert Cooper exprime par la différence entre les Etats post-moderne et les Etats pré-modernes. Mais ce théoricien de la post-modernité, ne parle pas de la nécessité de restructurer l'ordre du monde et de réinstaurer le principe de l'égalité proportionnelle, mais plutôt d'appliquer la loi de deux poids, deux mesures au règne de la pré-modernité³⁸.

Cela dit, la véritable rupture par rapport à la dimension axiologique – qui s'est imposée avec le règne de la conventionnalité – va se manifester à partir de la puissance dominante. C'est, en effet, à partir des Etats-Unis que la rupture va se concrétiser. Plus précisément, c'est sur la scène internationale que la parole eschatologique va chercher à prendre la place du discours axiologique. Et dans ce processus de rupture, les événements du 11 septembre 2001 ont joué un rôle de première importance. Car c'est à partir de ce moment là que l'esprit de la « Bible Belt » va se manifester comme le nouvel esprit du monde. Ceci avec d'autant plus de force que les Etats-Unis sont incontestablement (et de loin) la puissance militaire la plus importante du monde.

En effet, l'esprit de la « Bible belt » va alors parler, « Urbi et Orbi », de la nécessité du retour en gloire du Christ comme horizon libérateur. C'est ainsi que

³⁸ Il est, toutefois important de comprendre que toute action dans le monde doit être légitimée et cette loi n'est pas par elle-même suffisante. Car, comme le disait Protagoras, à ce propos, il n'est pas difficile de comprendre qu'il s'agit d'avancer avec le masque de la justice. En d'autres termes, l'action conquérante ne peut être viable que si elle se réalise au nom du bien. Pour cette raison il a été question dans le cas de la guerre en Irak, de « guerre humanitaire » et de « bombardements humanitaires »...

Jésus-Christ va être présenté comme la figure eschatologique d'un millenium de bonheur. Par conséquent, il ne s'agit plus – comme dans la tradition Wilsonienne, et, donc Kantienne – de la lutte pour la création d'un ordre pacifique du monde, comme projet de civilisation. Il s'agit plus concrètement, pour cette vision biblique³⁹ du monde, de créer les conditions de la parousie : du retour du Christ sur la terre.

Il se pose, dès lors, la question de savoir quel est le sens de cette vision biblique du monde. Car l'esprit de la « Bible belt » affirme exprimer le plan secret de Dieu, dont il est question dans l'Épître de Paul aux Ephésiens⁴⁰ et que le même Paul exprime aux Colossiens (1,26) en disant qu'il s'agit du plan de Dieu, du plan caché depuis des générations et, à travers lui, manifesté aux croyants⁴¹. De sorte que c'est cette volonté de Dieu qui est, pour cet esprit, la finalité de son action. C'est ainsi que ce mouvement affirme être totalement fidèle à son Dieu, car il convient de rappeler que cette conscience dans sa prière quotidienne ne fait qu'exprimer cette fidélité, lorsqu'en s'adressant à cette puissance elle lui dit : « Que ta volonté soit faite dans le ciel, comme sur la terre ! » Or, c'est précisément cette volonté qui est l'objet de la foi de cette conscience et, par conséquent, de sa volonté.

Il s'agit, dès lors, de connaître ce plan qui selon ces croyants, est non seulement inscrit en toutes lettres dans l'*Ancien Testament*, mais qui selon Paul est le plan éternel que Dieu a réalisé dans Christ-Jésus⁴². Car c'est ici que se trouve la

³⁹ Il convient de noter, à ce propos, que selon Tom Delay – chef de groupe républicain à la chambre des représentants – « Bush a été placé par Dieu à la Maison Blanche pour promouvoir une vision biblique du monde ». *Courrier International*, N° 640, du 6 au 12 février 2003, p. 37.

⁴⁰ Voir, à ce propos, le 3,9, le 3,11 et le 6,19 de cette Épître.

⁴¹ Notons que selon Paul, la réalisation de ce plan est fondée sur la foi. *1 Timoté* 1,4.

⁴² Efeses 3,11.

Pierre d'échappement pour savoir si le Christ est resté oui ou non fidèle à l'*Ancien Testament*⁴³. C'est, en tout cas, ce qu'affirme le Christ lui-même lorsqu'il nous dit : « Ne croyez pas que je sois venu pur abolir la Loi ou les prophètes. Je ne suis pas venu pour défaire, mais pour accomplir... Tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la Loi un seul iota ou un seul trait de lettre⁴⁴ ».

Car, il s'agit de comprendre que selon *La Bible*⁴⁵, la dimension purement eschatologique est celle qui se rapporte à la promesse. Plus précisément, cette dimension ne concerne pas ni l'alliance, ni la donation. Car, comme l'explique Paul dans Epître aux Romains⁴⁶ (9,4) : « ce sont les israélites que Dieu a adoptés comme ses fils et c'est à eux l'alliance, la loi, le culte et les promesses. » Ce qui veut dire que la deuxième alliance doit être conçue comme une dimension différente, en vue d'une promesse autre. C'est précisément ce que Lope d'Aguires⁴⁷ a exprimé, dans sa lettre à Philippe II, en 1560, où il dit que le ciel a été fait pour les serviteurs, tandis que la terre ne peut être que la propriété des seigneurs. En effet, c'est précisément cette différence qu'il s'agit de tenir présent à l'esprit, lorsqu'il est question de

⁴³ Notons à ce propos que pour Spinoza cette fidélité ne peut pas être mise en doute. C'est la raison pour laquelle il nous dit : que « la voix du Christ peut être appelée la voix de Dieu ». *Traité Théologico-Politique*, PUF. 1999, p. 93. – Il y affirme aussi que « le Christ est bien le chemin du salut » (p.93). Qu'il a « perçu et compris les choses révélées en vérité » (p. 197). Par conséquent, que « le Christ n'a nullement abrogé la loi de Moïse » (p. 213).

⁴⁴ Mathieu 5, 17-18.

⁴⁵ Par conséquent, pour l'*Ancien* et le *Nouveau Testament*.

⁴⁶ Rappelons que cette Epître fut considérée par Luther comme l'Epître de la réforme. Donc à la différence d'autres textes – comme la lettre de Jacques qu'il appela une épître de paille, ou l'Apocalypse qu'il considère comme un texte pro juif – Luther pensait que ce texte exprimait la substance même de la parole du Christ.

⁴⁷ Il faut noter que ce personnage de l'époque de la Conquête – que certains considèrent comme un personnage folklorique et d'autres comme une simple brute, voire comme un prédateur – considérait que l'Amérique appartenait aux conquistadores, et à ses descendants et non pas aux rois Catholiques et à ses successeurs. Rappelons de plus que ce personnage s'est donné le titre de Fort Chef de la Nation Maraïon. – Voir à ce propos : *Le déclin de l' Empire Espagnol*, Salvador de Madariaga T. II, Albin Michel, 1986, p. 201.

l'ancienne et de la nouvelle alliance, ou de l'ancienne et de la nouvelle promesse. Car, nous ne devons pas confondre, d'une part, l'alliance que l'Eternel fait avec son peuple, avec l'alliance de fidélité que les autres peuples font avec ce dieu, et de l'autre part, la promesse que ce dieu fait à son peuple d'être le recteur du monde et la promesse que le Christ fait aux autres peuples concernant le royaume des cieux.

En effet pour ce qui est de l'alliance, il est important de souligner que le texte est on ne peut plus claire. En effet, l'Eternel dit à Abraham : « j'établirais mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi, selon leurs générations : ce sera une alliance perpétuelle »⁴⁸. Par contre ce sont les autres peuples qui font promesse de fidélité à l'Eternel d'Israël. C'est précisément ce que les Mormons expriment de la façon que voici : « On fait alliance avec Dieu de le servir et de garder ses commandements »⁴⁹. C'est d'ailleurs pour cette raison que Spinoza souligne le fait que pour la conscience monothéiste « la loi divine se résume dans ce précepte suprême : aimer Dieu comme le souverain bien »⁵⁰.

Il est en tout cas clair selon Paul que même l'infidélité du Peuple Elu de l'Eternel, ne peut pas modifier la fidélité de ce dieu pour son peuple. C'est précisément ce qu'il dit dans son Epître aux Romains : « Mais quoi ! Si quelques-uns n'ont pas été fidèles, leur infidélité réduira t'elle à rien la fidélité de Dieu ? Pas du

⁴⁸ Genèse 17,7. – Jérémie pour sa part exprime ce pacte de la façon suivante : « venez, attachez-vous à l'Eternel, par une alliance éternelle qui ne soit jamais oubliée ». (50,5). – Dans la *Bible des Esséniens*, dite de Qoumrân, il est dit à ce propos : « Dieu établit son Alliance avec Israël à jamais ». Ecrit de Damas III, 13.

⁴⁹ Mosiah 21,31-32.

⁵⁰ Op. cit. p. 189 – Mais le Dieu dont il est question ici n'est pas l'Absolu Ethique, mais l'égotranscendantal du peuple d'Israël. Or, lorsqu'un particulier s'impose comme l'universel, cela implique non seulement la négation des autres particularités, mais aussi (et surtout) la négation de l'universel lui-même. En tout cas pour Spinoza : « le droit divin a commencé à partir du moment où les hommes, par pacte exprès, ont promis à Dieu de lui obéir

tout »⁵¹. Par conséquent ce qui compte dans l'accomplissement messianique, dans la consécration finale, c'est essentiellement la fidélité des autres peuples par rapport à ce Dieu. Car, comme le dit Paul dans l'Épître aux Romains, "ce n'est pas en vertu de la loi que la promesse d'avoir le monde en héritage a été faite à Abraham ou à sa postérité ; c'est en vertu de la justice, de la foi"⁵². C'est donc par la foi (en ce dieu) et non par la Loi (la Thora) que ce devenir est considéré comme un acte de justice. C'est précisément ce qu'explique Paul par la suite, aux romains lorsqu'il affirme : " Je dis, en effet, que Christ a été serviteur des circoncis, pour prouver la véracité de Dieu, en confirmant les promesses faites aux patriarches"⁵³.

Mais avant d'aller plus loin dans l'approfondissement de cette dimension de la promesse - qui est la manifestation proprement eschatologique - il convient de s'attarder un moment sur le phénomène de la donation. Car nous avons affaire ici, selon ce discours, aux moments essentiels du processus d'accomplissement. En effet, strictement parlant l'alliance mène à la donation et celle-ci à la promesse. Certes, du point de vue événementiel - ou ce qui se manifeste comme tel, dans cette histoire dite sacrée - l'alliance est suivie de l'esclavage en Egypte. Et ce n'est qu'une fois ce temps – de « quatre cents ans »⁵⁴ (Genèse 15,14) – passé, que le Peuple Elu

en tout et où ils se sont quasiment défaits de leur liberté naturelle et ont transféré leur droit à Dieu ». Op. cit, p. 529.

⁵¹ 3, 3-4.

⁵² 4,13.

⁵³ 15,8. – Notons que cette thèse est reprise dans l'Épître aux Hébreux de la façon que voici : « Car assurément ce n'est pas à des anges qu'il vient en aide, mais c'est à la postérité d'Abraham ». (2,16-17). – En d'autres termes c'est en vue de la finalité eschatologique que le Christ s'est manifesté dans le monde. Pour cette raison il est appelé le Messie (le Consacré), car il est le moyen en vue de l'accomplissement de la finalité messianique, ce que l'esprit de la « Bible belt » exprime avec une aveuglante clarté.

⁵⁴ Notons que selon l'Exode : « Le séjour des enfants d'Israël en Egypte fut de quatre cent trente ans ». (12,40-41). C'est nous qui soulignons.

entreprenant la saga de la sortie de l'Égypte, après avoir détruit la puissance dominante de l'époque⁵⁵. Or si toute cette histoire avait été vraie, il est clair que l'égyptologie aurait trouvé des traces, après tant de décades de fouilles. En effet depuis la fin du dix-neuvième nous savons, par le biais justement de l'Égyptologie, que cet événement (de l'exode) n'a pas pu se produire sous le règne de Ramsès II⁵⁶, comme la tradition monothéiste l'a affirmée.

Quoi qu'il en soit, il convient de rappeler que la Palestine et ce qui est actuellement le Liban et la façade méditerranéenne de la Syrie, étaient à l'époque sous la domination des égyptiens. Cette occupation va, en effet, durer de moins de 1555 avec Amosis Ier jusqu'à la mort de Ramsès III, en moins de 1148. Notons de plus que Ramsès II séjourna dans cette région non seulement en moins de 1274, lors de la bataille de Kadesh, mais aussi en 1261. Événement qui fut marqué par la Stèle de Beth Sham⁵⁷, au sud-est de Nazareth.

C'est précisément cet ensemble de facteurs – plus d'autres- qui ont poussé les auteurs de *La Bible dévoilée*, des archéologues israéliens, à dire que « la saga de l'Exode d'Israël hors de l'Égypte n'est pas une vérité historique⁵⁸ ». Ils ajoutent,

⁵⁵ « C'est par sa main puissante que l'Éternel nous a fait sortir de l'Égypte ». Exode 13,16. – D'ailleurs, selon l'Exode la situation en Égypte était si désastreuse que « les serviteurs de Pharaon lui dirent : « Jusqu'à quand celui-ci nous sera-t-il un piège ? Laisse partir ces gens, qu'ils servent Jahvé leur Dieu. Ne sais-tu pas encore que l'Égypte va à sa ruine ? » (10,7).

⁵⁶ Plus précisément autour de moins de 1250. Justement sous le règne du grand Pharaon, lequel régna de moins de 1279 à moins de 1213. Cet événement n'a pas pu non plus se produire sous le règne de Thoutmosis III – en moins de 1444 – comme le suggère le Roi I, 6,1 – Rappelons que pour sa part la *Bible de la Mer morte*, dite de Qoumrâm, affirme que Moïse est monté au Sinaï le 16 mars –1251 (Bibliothèque de la Pléiade, p. 636). Ce qui veut dire que la sortie de l'Égypte a dû se produire quelques années auparavant (en –1259) par exemple). Or cette date est celle de la signature du traité de paix entre Hattousil (roi hittite) et Ramsès II. Ce qui veut dire concrètement qu'à cette époque le territoire en question était sous le contrôle, sous la domination, de l'Égypte.

⁵⁷ Voir à ce propos : *Ramsès II*, Christiane Desroches Noblecourt, Pymalion, 1996, p. 274.

⁵⁸ Editions Bayard, 2002, p.90.

de plus, qu'« il n'y a pas eu ni patriarches, ni Exode, ni de conquête de Canaan⁵⁹ ». Pour ce qui est de ce dernier phénomène, les auteurs, Finkelstein et Silverman, partent en effet de la thèse selon laquelle la « conquête du pays de Canaan⁶⁰ », n'a pas existé. Qu'il s'agit, par conséquent, comme l'Exode et les patriarches des simples légendes produites par l'esprit de ce petit royaume de Judée qu'à l'époque postexilique « avait un rayon d'environ 25 kilomètres au nord et au sud de Jérusalem, donc quelques 2000 kilomètres carrés⁶¹ ».

Le fait est que les auteurs de *La bible dévoilée* reprennent, dans ce domaine, la thèse de George Mendenhall⁶², selon laquelle les israélites sont des paysans cananéens en révolte contre leurs maîtres. Thèse hautement problématique⁶³, mais qui permet de faire passer la conquête de la terre de Canaan, comme une guerre de libération et non pas – comme elle est exposée dans le texte – comme une entreprise génocidaire.

Car comme dans la prise de Jéricho, « ils s'emparèrent de la ville, et ils dévouèrent par interdit, au fil de l'épée, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes⁶⁴ ». Certes, les choses ne se sont pas

⁵⁹ Op. cit. p.150. – Les auteurs signalent aussi que « le Sinaï ne recèle aucun vestige de l'époque biblique ». p.370.

⁶⁰ Sous-titre du livre de Josué.

⁶¹ Op. cit. p. 401.

⁶² Notons que Mendenhall fut bibliste à l'Université de Michigan. Il développe sa thèse à partir de 1947.

⁶³ Pierre Chaunu rappelle, pour sa part, que « le mot « hébreux » : « habiru » désignait en Mésopotamie les semi-nomades de la périphérie, considéré comme des brigands, des voyous, des gens de sac et de corde ». *Baptême de Clovis, baptême de la France*, Editions Balland, 1996, p.58.

⁶⁴ Josué 6,20-21 – Il convient à ce propos de rappeler que cette violence absolue, ne fut pas une manifestation spontanée de l'armée de Josué, mais simplement l'accomplissement des ordres donnés par l'Eternel lui-même.

passées, précisément, comme elles sont décrites dans ce passage. Car, « les enfants d'Israël gardèrent pour eux tout le butin de ces villes et le bétail ; mais ils frappèrent du tranchant de l'épée tous les hommes, jusqu'à ce qu'ils les eussent détruits, sans rien laisser de ce qui respirait », car ils ne négligèrent « rien de tout ce que l'Eternel avait ordonné à Moïse⁶⁵ ».

Il est vrai aussi que le soleil⁶⁶ ne s'est pas arrêté sur Gabaon, ni la lune sur la vallée d'Ajalon, mais tout ceci ne quitte pas que le livre de Josué a été conçu comme le modèle même de la conquête d'espace vital, de la création de colonies de peuplement. C'est précisément ce qui est exprimé très clairement dans le Livre de la Sagesse de la façon que voilà : « les anciens habitants de ta sainte terre... tu avais voulu les faire périr par les mains de nos pères, pour que cette terre, qui de toutes t'est la plus chère, reçut une digne colonie des enfants de Dieu⁶⁷. »

Car la donation ne doit pas être perçue comme un acte gratuit. Il convient de comprendre qu'elle implique le droit divin de conquête et des destructions des peuples vaincus. L'histoire conquérante de la culture chrétienne nous montre jusqu'à quel point ce droit divin n'est pas une figure de l'esprit⁶⁸. Ceci d'autant plus que pour

En effet, l'Eternel dit à Moïse : « dans les villes de ces peuples que l'Eternel, ton Dieu, te donne le pays en héritage, tu ne laisseras la vie à rien de ce qui respire » (Deutéronome 20,16). « Tu dévoreras tous les peuples que l'Eternel, ton Dieu, va te livrer, tu ne jetteras sur eux un regard de pitié ». Deutéronome 7,16.

⁶⁵ Josué 11, 14-15 – Luis Sala-Molins donne un bon résumé de cette conquête dans la Conclusion de son texte *Le Livre rouge de Jahvé, la Dispute/Snédit*, Paris, 2004.

⁶⁶ Rappelons que le soleil se déplace à la vitesse de 90.000 kilomètres par heure, autour du centre de notre galaxie.

⁶⁷ 12,3-7.

⁶⁸ Ce fut le cas notamment de la donation que le pape Alexandre VI – par la bulle « *Inter Caetera* » - a fait au roi d'Espagne et à ses descendants. Car il est important de rappeler que pour l'esprit du temps, « tout ce que le pape promulgue en droit est promulgué par Dieu lui-même, puisque le pape est son vicaire ». *Dictionnaire de l'Inquisition*, Editions Galilée, 1981, p. 186.

cette forme de conscience les ordres de l'Éternel ne peuvent pas être pris à la légère. En effet, ses paroles sont, à ce propos, on ne peut plus claires : « Vous observerez et vous mettrez en pratique toutes les choses que je vous ordonne ; vous n'y ajouterez rien et vous n'en retrancherez rien⁶⁹ ». Pour sa part Paul va, pour ainsi dire, plus loin lorsqu'il dit dans l'Épître aux Galates : « Maudit est quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, et ne le met pas en pratique⁷⁰ ».

⁶⁹ Deutéronome 12,32.

⁷⁰ Galates 3, 10-11.

VI

De la donation et de la promesse

Comme nous l'avons déjà souligné, la donation ne fait pas partie de la dimension eschatologique, mais elle prend, dans nos circonstances historiques, une dimension de première importance. Car n'oublions pas que, en réalité – et non pas dans la légende –, les textes de l'*Ancien Testament* ont été écrits lorsque les hébreux occupaient la Palestine. En effet, tout indique, que ce texte – dit de la version canonique de Jamnia⁷¹ – est dans son écriture, dans sa rédaction, post-exilique. Ceci n'exclut pas, bien évidemment, le fait que ces légendes soient antérieures à cet événement. Il est toutefois important de souligner – pour ce qui est ce problème de la datation de la rédaction de cette œuvre – que son écriture n'a pas pu se faire avant le retour des exilés, moins 439. Et ceci pour la simple raison que c'est à Babylone, pendant l'exile, que la caste sacerdotale – les Lévites – a connu l'écriture⁷².

En tout état de cause, ce n'est pas Moïse qui a rédigé le Pentateuque, ni David les Psaumes. Ceci fait partie de la légende, tout comme l'Exode et l'existence des patriarches. Mais ce qui est important de remarquer ici, c'est qu'à l'époque de la rédaction de l'*Ancien Testament* – entre, grosso modo, –350 et -150⁷³ – la Palestine

⁷¹ Parce que fixé par le Sanhédrin, réuni en 80, dans cette ville de Yawneh, non loin de Jérusalem.

⁷² Notons que l'écriture dite carrée est l'écriture de l'araméen. Laquelle va apparaître vers le début du 8^{ème} siècle avant l'ère chrétienne. Il convient de rappeler, à ce propos, que les Assyriens employèrent encore l'écriture cunéiforme sous le règne de Salmanasar III (-859 à -824) et que ce n'est qu'un siècle plus tard que l'écriture alphabétique va être entièrement dominante, sous le règne de Salmanasar V (-727 à -722), le tombeur du royaume d'Israël. Dont la capitale Samarie, va être prise précisément par Salmanasar V, en -722, peu avant sa mort.

⁷³ Tout indique, en effet, que le Livre de Daniel est le texte le plus récent de ceux qui font partie de la sélection de Jamnia. Or, ce texte a été écrit, comme le signalent les spécialistes, sous le règne du roi SéLucides Antiochos IV dit Epiphane, entre -175 et -164.

actuelle, la terre des Cananéens, était contrôlée par les hébreux, par le royaume de Juda.

De telle sorte qu'à l'époque, la possession de la Terre dite promise était une réalité. Par conséquent la donation était alors, en quelque sorte, un phénomène accompli. Ce qui restait, dès lors, pour accomplir c'était la promesse. C'est précisément ce que nous constatons dans le livre de Daniel. En effet, il y a dans ce texte un sentiment d'imminence de la dimension messianique, de la consécration finale. Donc du fait que l'Eternel allait donner à son peuple le pouvoir dans le monde.

- Nous parlerons de cette dimension un peu plus loin.

Ce qui est important de retenir, pour le moment, c'est le simple fait qu'à notre époque la donation – la possession de la Terre dite promise – n'est pas une réalité effective. Pour cette raison il est question – dans le discours eschatologique qui nous arrive de la ceinture biblique des Etats-Unis – d'accomplissement de la donation et de réalisation de l'avènement de la Parousie, du retour du Christ sur la terre. Ceci veut dire, par conséquent, que dans nos circonstances la donation prend une dimension eschatologique, car elle fait partie de ce qui doit être encore accompli.

C'est, donc, dans ces circonstances que va apparaître la différence entre la petite et la grande donation⁷⁴. Il est, toutefois important de souligner que dans la tradition dite monothéiste cette distinction n'apparaît pas. En effet, cette différence ne

⁷⁴ Il convient de rappeler que la donation est reconnue aussi bien par le *Nouveau Testament* que par le *Coran*. Dans le premier texte il est dit concrètement : « Le Dieu de ce peuple d'Israël a choisi nos pères. Il mit ce peuple en honneur pendant son séjour au pays d'Egypte, et il l'en fit sortir par son bras puissant. Il les nourrit près de quarante ans dans le désert ; et ayant détruit sept nations au pays de Canaan, il leur en accorda le territoire comme propriété. » Actes 3, 17-20. Par contre dans le *Coran*, cette reconnaissance est exprimée, par la puissance transcendantale elle-même, d'une manière différente : « Nous avons donné à la famille d'Abraham le Livre et la Sagesse et nous leur avons accordé un immense royaume ». (S..IV, 54).

pouvait pas se manifester que dans le contexte postérieur à la diaspora. Cela dit, il est tout à fait claire qu'il y a une différence entre la petite et la grande donation. C'est ainsi que dans le cas de la petite donation, l'Eternel dit à Abraham : « Je te donnerai, et à tes descendants après toi, le pays que tu habites comme étranger, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle, et je serai leur Dieu⁷⁵ ». Par contre, la grande donation est exprimée concrètement de la façon suivante : « En ce jour-là, l'Eternel fit alliance avec Abraham et dit : « Je donne ce pays à ta postérité, depuis le fleuve de l'Egypte jusqu'au grand fleuve, au fleuve de l'Euphrate⁷⁶ » ».

En ce qui concerne cette différence, il est important de noter que si bien la grande donation est la première, c'est à la deuxième qu'on fait référence d'une manière traditionnelle. C'est précisément ainsi que fait le dieu de ce peuple lorsqu'il se définit lui-même, dans un passage très connu du Lévitique : « Je suis l'Eternel, ton Dieu, qui vous a fait sortir du pays d'Egypte pour vous donner le pays de Canaan, pour être votre Dieu⁷⁷ ».

Il se pose, dès lors, la question de savoir à quelle donation doit-on se référer lorsqu'il est question de l'accomplissement de cette dimension. Cela dit, il est tout à fait évident que, selon la logique de l'*Ancien Testament*, ainsi que du processus eschatologique comme tel, le mouvement qui va de la donation à la promesse, doit être considéré comme un continuum. C'est précisément ce qui est affirmé dans le

⁷⁵ Genèse 17,8, – En somme ceci correspond, grosso modo, à ce que nous appelons actuellement la Palestine.

⁷⁶ Genèse 15,18-19, – Notons que cette étendue correspond à ce que les orthodoxes en Israël appellent l'Eretz Israël. On peut aussi se poser la question de savoir si cette réalité correspond à « l'immense royaume » dont il est question dans le texte du *Coran* que nous venons de citer.

⁷⁷ 25,38.

passage suivant du Deutéronome : « Tout lieu que foulera la plante de votre pied sera à vous⁷⁸ ». Car, comme on peut le comprendre aisément l'Alliance mène à la donation et la donation à la promesse. Donc, à la dimension messianique, comme telle.

Nous trouvons, en effet, une cohérence dans cette histoire dite sacrée, entre le début et sa fin. C'est ainsi, par exemple, que lorsque Isaac bénit son fils Jacob, il lui dit, entre autres choses : « Que les peuples te soient soumis, et que les nations se prosternent devant toi⁷⁹ ». Ceci veut dire par conséquent que ce peuple est destiné, par volonté divine, à devenir le seigneur du monde. C'est précisément ce que dans la *Bible de Qoumrân* est exprimé de la façon suivante : « Le bonheur et la bénédiction appartiendront au lot de Dieu... et la domination d'Israël sera sur toute chair⁸⁰ ».

Bien évidemment, dans ce processus conquérant il y aura des peuples qui n'accepteront pas cette domination. C'est précisément pour cette raison qu'Esaië dit : « Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront, ces nations là seront exterminées⁸¹ ». Mais ce continuum dans le projet messianique, ne doit pas nous faire oublier qu'il y a bien une différence entre les terres de la donation et les terres se trouvant sous l'empire de la promesse. En effet dans les terres de la donation, il ne peut pas y avoir coexistence avec les vaincus⁸². En effet, les ordres de l'Eternel sont à ce niveau là, très précis : « Tu ne feras point d'alliance avec eux,

⁷⁸ 11,24.

⁷⁹ Genèse 27,29.

⁸⁰ Règlements de la Guerre XVII, 7-8.

⁸¹ 60,12.

⁸² Ce que nous montrent, clairement, les douze premiers chapitres du texte de Josué.

ni avec leurs dieux. Ils n'habiteront point dans ton pays, de peur qu'ils ne te fassent pécher contre moi⁸³ ».

C'est justement pour cette raison qu'il convient de comprendre que du point de vue de ce système de croyance, la différence entre la petite et la grande donation n'est pas une affaire purement académique, car les terres qui sont l'objet de la donation doivent être vidées de leurs habitants⁸⁴. Ce qui veut dire concrètement que ces terres ne peuvent être que le lieu de résidence du peuple de l'Éternel. De plus, c'est l'accomplissement de cette dimension qui crée les conditions de l'attente messianique : la réalisation de la promesse.

Car c'est à partir de ces conditions que le Peuple Elu doit demander à son Dieu l'accomplissement de la promesse. Pour cette raison l'Éternel dit à son peuple : « Demande moi et je te donnerai les nations en patrimoine, les extrémités de la terre pour possession⁸⁵ ». En tout état de cause, ce peuple doit garder confiance dans son dieu, car ce qu'il lui a promis doit nécessairement se produire. Cette problématique est exprimée de deux manières différentes dans la *Bible des Esséniens*. D'un côté, lorsqu'il est dit : « Ecoutez, ô nombreux mon enseignement et vous acquerrez argent et or, grâce à moi »⁸⁶, et de l'autre côté, lorsqu'il y est affirmé : « Aie confiance en Iahvé et garde sa voie, et Il t'élèvera pour posséder la terre⁸⁷ ».

⁸³ Exode 23,32-33.

⁸⁴ C'est précisément ce que dit Sophonie : « l'Éternel a parlé contre toi, Canaan, pays des philistins ! Je te détruirai, tu n'auras plus d'habitants ». (2.5).

⁸⁵ Les Psaumes 2,8-9.

⁸⁶ Psaumes pseudo-davidiques XXI,17. -Pour sa part Aggée, un des prophètes mineur dit : « Car ainsi parle l'Éternel des armées : encore un peu de temps, et j'ébranlerai toutes les nations, les trésors de toutes les nations

C'est précisément cette fièvre messianique – d'accomplissement de la promesse – qui tel un fil rouge traverse tout l'*Ancien testament* et se répercute dans tous les autres textes qui en sont la continuité. Pour cette raison Esaïe disait déjà : « Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule ; on l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix. Donner à l'empire de l'accroissement, et une paix sans fin au trône de David et à son royaume, l'affermir et le soutenir par le droit et la justice, dès maintenant et à toujours ; Voilà ce que fera le zèle de l'Éternel des armées⁸⁸ ».

Ceci veut dire, par conséquent, que pour Esaïe – le prophète des prophètes – la finalité eschatologique – la dimension messianique – ne peut être accomplie que par un homme capable de se présenter devant les non-circoncis comme le Dieu puissant, comme le Père éternel, comme le Prince de la Paix. Et c'est précisément le rôle que va jouer le Christ. Car comme nous l'avons déjà souligné, le Christ n'a pas dérobé la promesse à son peuple, pour la donner à un autre peuple. Certes, il y a un passage de Mathieu qui peut laisser penser le contraire. En effet, selon l'évangéliste, le Christ aurait exprimé les mots suivants : « Je vous le dis, le royaume de Dieu vous sera enlevé, et sera donné à une nation qui en rendra les fruits⁸⁹ ». Mais selon la

viendront, et je remplirais de gloire cette maison, dit l'Éternel des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Éternel des armées ». (2,6-8).

⁸⁷ Commentaire du Psaume XXXVII, IV, 10-11. – Car, comme le dit l'Éternel par la bouche de Jérémie : « C'est moi qui ai fait la terre, les hommes et les animaux qui sont sur la terre, par ma grande puissance et par mon bras étendu, et je donne la terre à qui cela me plait ». (27,5). – Bien évidemment, du point de vue de cette écriture, il est ici, pour ainsi dire, superflu, superfétatoire, de se poser la question de savoir quel est le peuple préféré de ce dieu. Car comme il est exprimé dans la *Bible des Mormons* : « Le Seigneur a créé la terre pour qu'elle soit habitée ; et il a créé ses enfants pour qu'ils la possèdent ». I Nephi 17,36. – Mais, comme on peut le comprendre aisément, les mormons croient que c'est eux le peuple en question.

⁸⁸ 9,5-6.

⁸⁹ Matthieu 21, 43-44.

lettre et l'esprit de ces écritures, la promesse messianique ne concerne que le Peuple Elu lui-même. Bien évidemment il est important de ne pas confondre la promesse de l'au-delà, avec celle de l'en-deça. Car comme le souligne l'Épître aux Hébreux, le Christ « est garantie d'une nouvelle alliance⁹⁰ », et le royaume de Dieu dont il est question, est justement celui de l'au-delà. Pour cette raison Paul dit aux Corinthiens : « Si c'est dans cette vie que nous espérons en Christ, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes⁹¹ ».

Cela dit, revenons à la dimension messianique elle-même. Reprenons donc le fil conducteur, pour constater que le prophète d'Israël qui exprime de la façon la plus cohérente la perspective eschatologique, c'est Daniel. En effet, pour lui « le Très-Haut domine sur le règne des hommes et il le donne à qui il lui plaît⁹² ». Et c'est pour cette simple raison que : « Le règne, la domination, et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux, seront donnés au peuple des saints du Très-Haut. Son règne est le règne éternel, et tous les dominateurs le serviront et lui obéiront⁹³ ».

Quoi que dans la tradition biblique on pensait⁹⁴ que cet événement devait se produire après la fin du règne de l'Empire créé par Alexandre le Grand. Car, toujours, selon cette lecture, c'est après le règne des Egyptiens, des Assyriens, des Babyloniens et des Grecs que devait se produire l'avènement du règne des saints

⁹⁰ 9,15 et 12,24.

⁹¹ I Corinthiens 15,19.

⁹² Voir, à ce propos les passages : 4,25 ; 4,32 et 5,21.

⁹³ Daniel 7,27.

⁹⁴ Et c'est ce que Daniel nous laisse comprendre dans le chapitre 7 de son texte.

du Très-Haut. Mais par delà l'interprétation de cet ordre, ce qui est important de comprendre que est que « quelqu'un de semblable à un fils de l'homme » que « l'ancien des jours » (l'Eternel) « donna la domination, la gloire et le règne ; et tous les peuples, les nations, et les hommes de toutes les langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit⁹⁵ ».

De sorte que pour Daniel, comme pour Esaïe, l'accomplissement de la dimension messianique – de la consécration finale – ne peut se faire sans la médiation d'un être consacré⁹⁶ : d'un Messie. Donc d'un être capable d'imposer les moyens qui mènent à la fin. Et ce moyen, ce chemin, n'est autre, comme nous l'avons souligné, que celui de l'au-delà. Pour cette raison le Christ lui-même l'a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie⁹⁷ ». Car il est le chemin qui mène à la fin eschatologique, à la vérité de la parole de l'Eternel, ainsi qu'à la vie suprême : à la vie éternelle dans l'au-delà.

Mais indépendamment de tout cela, son peuple ne l'a pas reconnu. Ce qui est, sans nulle doute, le produit de la ruse de cette parole. Car il y a d'un côté la nature du personnage devant accomplir la finalité messianique, et de l'autre, la temporalité de cette finalité. Pour ce qui est de la nature du personnage, il est important de noter que si bien il est vrai que tous les membres du peuple de l'Eternel lui sont tous

⁹⁵ Daniel 13,14.

⁹⁶ Comme le dit Esaïe : « Le Seigneur lui-même nous donnera un signe, voici, la jeune fille deviendra enceinte, elle enfantera un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel ». (7,14). Car Emmanuel veut dire le consacré !

⁹⁷ Jean 14,6.

consacrés⁹⁸, il est aussi vrai que toutes les tribus ne sont pas semblables. Car il y a la tribu à part, celle qui est la part du Seigneur, la caste sacerdotale, les Lévites. Or, nous savons que le Christ n'est pas de la tribu des Lévites, il est de la tribu de Juda⁹⁹. C'est donc probablement ce phénomène qui a fait que son peuple ne lui a pas reconnu cette dimension de consacré des consacrés.

Cela dit tout indique que cette dimension ne peut jouer qu'un rôle marginal. La deuxième cause de cette non-reconnaissance, nous semble à tous égards, plus importante. Car à l'époque le Peuple Elu s'attendait à l'avènement de l'événement messianique. Et au lieu de l'accomplissement de la promesse¹⁰⁰, c'est plutôt la domination des autres qui va s'abattre sur ce peuple, avec l'Empire romain. De sorte que non seulement ils n'auront pas la totalité de la terre en « patrimoine et les nations en héritage¹⁰¹ », mais ils vont perdre la terre dite promise. Ce qui ne pouvait être que totalement impossible à ce peuple, car la donation – comme nous l'avons déjà souligné – était faite pour l'éternité¹⁰².

Certes, celui qui attend tend à vivre dans l'impatience. Car ce que ce peuple vivait alors ce n'était pas la fièvre des temps ultimes, mais plutôt l'avènement de la vie éternelle et glorieuse sur terre. Mais au sein de cette attente, ce que ce peuple n'a pas compris, c'est que ce devenir est un processus. Plus précisément qu'il faut,

⁹⁸ « Vous êtes tous des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut ». Psaumes 82,6.

⁹⁹ Epître aux Hébreux 3,14.

¹⁰⁰ Car « il a manifesté à son peuple la puissance de ses œuvres, en lui livrant l'héritage des nations » Psaumes 111,6.

¹⁰¹ Psaumes 2,8.

tout d'abord, que les autres peuples reconnaissent ce dieu comme étant le Dieu en tant que tel. Qu'ils puissent lui répéter à l'infini : Notre Père que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ¹⁰³... En effet, réclamer la réalisation de la volonté de ce dieu, c'est vouloir l'accomplissement de la dimension eschatologique¹⁰⁴.

Ce qui veut dire, concrètement, que la réalisation de la consécration finale ne peut se réaliser que si les autres peuples acceptent la volonté de ce dieu comme étant la manifestation de leur propre volonté. Car cette puissance n'est en elle-même qu'une puissance impuissante, et ne peut devenir puissance effective que si les autres peuples l'intègrent comme le Dieu en tant que tel. Mais cette acceptation ne peut être que le résultat d'un long processus historique. Ce qui constitue le chemin du Salut, comme l'a bien exprimé la théologie chrétienne¹⁰⁵. Plus précisément le chemin qui va de la résurrection à la parousie, au deuxième retour du Christ sur la terre.

En tout état de cause, tout indique que le Christ lui-même était conscient du fait que la dimension messianique ne pouvait être effective que si les autres peuples acceptaient le règne de l'esprit de sa propre communauté : le Saint-Esprit. Pour cette raison lorsque les apôtres lui demandèrent, après sa résurrection : « Seigneur est ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël ? » Il leur répondit : « Ce n'est pas

¹⁰² Notons que pour cette forme de conscience la parole donnée, à ce propos, par l'Éternel pouvait se résumer d'une manière simple : « Je ferais sortir de Jacob une postérité et de Juda un héritier de mes montagnes ; mes élus posséderont le pays et mes serviteurs y habiteront ». Esaïe 65,9.

¹⁰³ Voir à ce propos Matthieu 6,9 – 12.

¹⁰⁴ Car, comme le dit Esaïe : « ton créateur est ton époux : l'Éternel des armées est son nom, et ton rédempteur est le saint d'Israël ; il se nomme Dieu de toute la terre ». (54,5).

¹⁰⁵ C'est d'ailleurs pour cette raison que Jean nous dit que « le salut vient des Juifs ». 4,22 – 23.

à vous de connaître le temps ou les moments que le Père a fixé de sa propre autorité. Mais vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous, et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre¹⁰⁶ ».

Bien évidemment pour le Christ, ce devenir est inscrit dans la volonté du dieu de son peuple. Mais indépendamment de cette prédétermination, il est clair que ce devenir ne peut se produire que si l'ensemble de l'humanité accepte sa compensation : le royaume de l'au-delà. Car c'est seulement une fois que les autres peuples auront accepté de reconnaître le dieu d'Israël comme le Dieu en tant que tel, que la finalité messianique pourra s'accomplir¹⁰⁷. Certes, il s'agit de hâter cet événement, quitte à exterminer ceux qui ne veulent pas croire. Car comme le dit le Christ, dans l'Évangile de Luc : « amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, et tuez-les en ma présence¹⁰⁸ » Ce n'est donc pas un hasard si l'horreur apocalyptique a accompagné l'expansion du christianisme dans le monde.

Bien évidemment on peut se dire que ces textes sur la contrainte et la destruction de la différence - de ceux qui ne croient pas que cette parole est la manifestation du « Summum bonum » - sont des digressions très marginales et, par la même, peu significatives. Mais nous ne devons pas oublier que les répétitions et les digressions jouent un rôle très important dans la logique de ces textes. En tout état de cause, il est important de rappeler, pour ce qui est du passage de Luc que

¹⁰⁶ Actes des Apôtres 1,6 – 8.

¹⁰⁷ Car comme le dit Matthieu : « Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin ». (24,14).

¹⁰⁸ 19,27 – Dans un autre passage Luc dit encore, à ce propos : « ceux que tu trouveras, contrains les d'entrer, afin que ma maison soit remplie ». (14,23).

nous venons de citer, que ce texte va être employé par l'auteur anonyme du *Dictionnaire de l'Inquisition*, pour justifier le droit d'exterminer les incroyants. C'est ainsi que dans le terme tuer, il est dit : « Que les hérétiques doivent être tués est dit en toutes lettres dans l'Évangile selon Luc¹⁰⁹ ».

A propos de ces digressions diaboliques, il convient de rappeler que ces textes en sont pourvus d'une manière très significative. C'est ainsi que dans le chapitre 8 du livre d'Ésaïe, il est dit pour commencer et sans aucun rapport avec le reste : « L'Éternel me dit : prends une grande table et écrit dessus, d'une manière intelligible : qu'on se hâte de piller, qu'on se précipite sur le butin ». Bien évidemment ce texte peut être mis en rapport avec le passage suivant du chapitre 10 du livre d'Ésaïe, où il est dit : « J'ai reculé les limites des peuples, et piller leurs trésors, et comme un héros, j'ai renversé ceux qui siégeaient sur des trônes ; j'ai mis la main sur les richesses des peuples, comme sur un nid, et, comme on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé toute la terre : nul n'a remué l'aile, ni ouvert le bec, ni poussé un cri¹¹⁰ ».

¹⁰⁹ Op.cit., Editions Galilée, p. 439.

¹¹⁰ 10,13 – 14. – Comme on peut le comprendre aisément, il n'est pas nécessaire de beaucoup d'imagination pour mettre en rapport ces passages d'Ésaïe avec le grand pillage, opéré par les conquistadores, des cultures pré américaines. Mais, il est important de comprendre que cette relation n'est pas le résultat du hasard, car ces textes contiennent en eux-mêmes le paradigme des actions conquérantes. Ceci, tout en disant que le but de l'action n'est autre que le Summum Bonum. N'est-il pas à cause de ce double langage que Nietzsche a dit que le christianisme est la raison ultime (« ultima ratio ») de la tromperie ?

VII

Des sources de l'éthique sociale

Nous l'avons déjà remarqué, tout système de valeurs, tout système de pensée, part d'une instance unique à laquelle elle emprunte son unité et sa logique finaliste. Car, comme l'a souligné Aristote tout ce qui possède une fin, existe en vue de cette fin. En effet, la cause première contient en même temps la cause finale, le ce vers quoi tend le mouvement en question. De telle sorte que la pratique d'un système de valeurs ne peut que déboucher sur l'accomplissement de sa propre finalité. Certes le chemin qui mène à la fin n'est pas toujours simple et univoque. La distorsion et l'équivocité font partie de son être. Mais par delà les impostures et les mensonges, tend à s'imposer la clarté de ce qui conditionne l'action englobante.

Se pose, dès lors, la question de savoir qu'elle est la source unique qui conditionne tel ou tel système de pensée. Car à la base de toute pensée, il y a un noyau qui est en lui-même, le principe d'où part le mouvement et la cause finale. Or, nous avons vu, à ce propos, qu'il y a la base de la civilisation moderne – certains diraient post moderne – deux visions du monde : l'une est la manifestation de l'esprit d'Athènes, et l'autre, l'extériorisation de l'esprit de Jérusalem. Nous parlons ainsi, d'un côté, d'axiologie et de l'autre côté d'eschatologie.

Cela dit, il convient de tenir présent à l'esprit que ces deux dimensions sont, en elles-mêmes, très différentes. Il est, en tout cas, hautement problématique de penser que l'une est le fondement de l'autre. C'est ainsi que Blandine Krigel nous dit : « Le contenu des droits de l'homme est banal, c'est simplement le décalogue,

c'est-à-dire les règles de la morale universelle la plus commune, dont la religion a été pendant des siècles l'unique vecteur¹¹¹ ». Pour sa part Francis Fukuyama abonde dans le même sens et affirme : « L'universalisme des droits démocratiques peut à bien des égards, être considéré comme une forme profane de l'universalisme chrétien¹¹² ».

C'est justement pour ces raisons – d'une origine commune des valeurs axiologiques et des valeurs religieuses (monothéistes) – que Bernard Henri Lévy a pu parler de : « La contribution de l'Eglise à l'émergence des droits de l'homme¹¹³ ». Notons, à ce propos qu'Edgar Morin soutient de son côté, en opposition à cette thèse, que c'est « l'horreur produit par le christianisme qui a permis de le rejeter vers la sphère privée et créer un espace de laïcité¹¹⁴ ».

Comme on peut le constater, à travers ces citations, il y a non seulement un problème de prédétermination d'un de ces systèmes de valeurs par rapport à l'autre, mais aussi de co-détermination. Or, dans la réalité historique, nous pouvons constater que c'est le monothéisme qui a employé la philosophie première, pour se légitimer. C'est précisément ce que nous appelons la Scholastique qui commence à se manifester dans l'Islam, pour se développer, par la suite, au sein du christianisme. En tout état de cause, il est hautement problématique de soutenir que la philosophie première a pu s'inspirer de la loi de Moïse et des prophètes d'Israël. Rappelons, en

¹¹¹ Le Monde, 12 juillet 1994, p.2.

¹¹² Le Monde, 18 octobre 2001, p 15.

¹¹³ *Le Testament de Dieu*, Grasset, Paris, 1979, p.51.

¹¹⁴ Le Monde 23-24 décembre 2001, p.26.

effet, que les classiques de la philosophie grecque n'ont pas connu la parole de l'esprit de Jérusalem.

En ce qui concerne cette problématique du rapport entre ces deux esprits, il nous semble important de comprendre que nous avons affaire à deux sources bien différentes de l'éthique sociale. En effet, d'une part – du côté de l'esprit de Jérusalem – nous avons affaire à un égotranscendantale, tandis que de l'autre, il s'agit d'une dimension qui est en elle-même l'en-soi éthique de l'humain. Par conséquent d'un côté, il y a un particulier, tandis que de l'autre, nous avons affaire à un universel.

Certes, l'égotranscendantale du peuple d'Israël se présente comme Le Pantocrator. Mais ceci n'est qu'une prétention, laquelle prétention est le résultat du fait que ce particulier se donne la dimension de l'universel. Cela dit, cette « absolutisation » n'est pas un acte gratuit. Car l'universalisation de toute particularité implique non seulement la négation des autres particularités, mais aussi (et surtout) la négation de l'universalité elle-même. En d'autres termes, l'universalisation de l'esprit du peuple élu implique non seulement la négation de l'esprit des autres peuples¹¹⁵, mais aussi la négation de la dimension universelle de l'humain¹¹⁶.

Il convient de noter, à ce propos, que cette hypostase (cette « absolutisation ») s'est réalisée au nom du fait que l'Absolu ne peut être qu'un. Ce qui est, en elle-même, une vérité logique. Mais cette pensée oublie de remarquer

¹¹⁵ En effet, la négation des autres cultures – de l'esprit des autres peuples – est une constante dans l'avancé des monothéismes.

¹¹⁶ Cette manifestation est concrètement celle de la négation des valeurs d'ordre universel et, donc, de tout ce qui va dans le sens de l'accomplissement de la finalité éthique de l'humain : la création d'une communauté d'égaux.

que si bien l'Absolu est un, tout un n'est pas un Absolu. De plus, cette pensée ne tient pas compte du fait que la différence entre l'un et le multiple, ne coïncide pas avec la différence entre le vrai et le faux. Et ceci pour deux raisons qui sont en elles-mêmes suffisantes : D'un côté nous avons affaire à une différence quantitative, et de l'autre côté, à une différence éthique. En effet : tout un est multiple et que toute multiplicité peut se réduire à une seule détermination. Ce que nous ne pouvons pas faire dans le cas de l'opposition entre le vrai et le faux. Car dire que le vrai peut être réduit à son contraire c'est nier l'éthique elle-même¹¹⁷.

De plus, le rapport entre l'iconolâtrie et l'idolâtrie n'est pas non plus celle de la relation entre le vrai et le faux. Ce que nous pouvons, dans le cas de cette relation, c'est constater que l'iconolâtrie – cas du catholicisme et de l'orthodoxie, par exemple – implique le culte de singularités, des créatures¹¹⁸. Comme le Christ, la Vierge Marie, Saint Jacques et toutes les autres myriades de saints et de saintes que nous trouvons dans l'historicité de ces manifestations du christianisme. Par contre dans le cas de l'idolâtrie, nous avons affaire au culte des dimensions universelles de la totalité de l'Etre, c'est à dire : de la nature, la culture et la logique¹¹⁹. Mais indépendamment du fait que nous constatons une distance sidérale entre ces deux latries, nous ne devons pas oublier que ce n'est pas la même chose d'adorer des

¹¹⁷ Voltaire a formulé cette problématique en disant : « Ceux qui ont dit que tout est égal, sont des monstres ». Op. Cit., p.79.

¹¹⁸ A l'exception de l'Eternel d'Israël, dont nous allons essayer de comprendre sa nature, car il est le point de départ – la cause première – des religiosités dites monothéistes.

¹¹⁹ Rappelons, à ce propos, que Cronos est le dieu du temps chez les Grecs et que Huehuetheothle l'est aussi chez les Aztèques.

singularités qu'adorer des dimensions universelles de l'être : la nature, la culture et de leur contenu logique¹²⁰.

Par conséquent, par delà ces différences – qui ne sont pas indifférentes par rapport à la relation entre le vrai et le faux – il convient de rappeler que les systèmes de valeurs sont conditionnés par leur cause première. En effet, ce qui nous intéresse ici particulièrement est de savoir quel est le point de départ et la cause finale. Car comme l'a bien signalé Aristote : Tout ce qui a une fin existe en vue de cette fin¹²¹. De sorte que la cause se trouve dans sa fin, car toute fin est la fin d'une cause. Ceci est d'autant plus vrai que la cause en question est considérée comme la Cause première. Pour cette raison Spinoza lui-même affirme que Dieu « est la cause de toute chose¹²² ».

De sorte que si le dieu de la révélation mosaïque est le Dieu en tant que tel, il est par la même la cause première de toute chose. C'est précisément ce qu'affirment les croyants de l'Eternel d'Israël. Par rapport à cette prétention nous avons essayé de montrer que cette puissance est, strictement parlant, l'égotranscendantale¹²³ de la communauté de Juda. Bien évidemment cette dimension est le produit d'un processus, dont les moments essentiels sont : l'esprit de ce peuple devient son sur-moi, et prend ainsi la forme de son égotranscendantale, pour être par la suite tenu

¹²⁰ Plus précisément les manifestations de l'Etre qui est totalité absolue : le monde physique, le monde éthique et celui de la logique.

¹²¹ Notons à ce propos que le fait de soutenir que toute fin est la fin d'un principe, n'est pas une sottise comme aurait pu le penser Espinoza. En effet, dans son *Traité théologico-Politique* il parle de « sottises aristotéliennes ». Op. cit.p. 91.

¹²² Op. cit., p.187.

¹²³ « Il est une personne au sens où nous le sommes ! » Lessek Kolakowsky, *Horreur Métaphysique*, Payot, 1989, p.50.

comme l'Egotranscendantale du monde : comme l'Absolu en tant que tel ! Car comme le dit le philosophe polonais que nous venons de citer : « on a décidé que le Seigneur des traditions chrétiennes et juives est en fait l'Absolu¹²⁴ ».

Mais ceci n'est qu'une croyance et non pas une vérité, car comme le souligne Kolakowsky lui-même : « Si on accepte l'hypothèse que le Dieu personnel est le vrai gouverneur du monde, alors il n'est pas l'Absolu¹²⁵ ». En tout cas il n'est pas l'Absolu dans le sens où il est le Tout de Xénophane¹²⁶. Il n'est pas non plus l'Absolu dans le sens où l'est l'Omothéotle des aztèques. En effet l'Omothéotle est l'Etre en tant que tel¹²⁷. Il est aussi exprimé comme l'unité simple des contraires, car la loi des contraires est le fondement de l'être en tant que tel.

En tout cas pour Kolakowsky : « Si Dieu est l'Absolu, il n'y a ni bien, ni mal et à fortiori il n'y a aucune distinction entre eux¹²⁸ ». Ce en quoi l'auteur de *l'Horreur Métaphysique* a tout à fait raison, car le Tout dont il est question n'est pas une dimension métaéthique, mais bien une catégorie métaphysique. Notons cependant que le concept des Aztèques est à la fois métaphysique et métalogue. Il est métaphysique en tant que totalité de l'Etre et métalogue en tant qu'unité simple des contraires, en tant que Dieu de la dualité. Car l'Absolu éthique est une dimension se rapportant au comportement éthique de l'humain. Dès lors cet Absolu n'a pas la

¹²⁴.Op. cit., p. 61.

¹²⁵ Ibidem, p.66.

¹²⁶ Rappelons que pour Xénophane le Tout est un et cet un est Dieu.

¹²⁷ Donc le Dieu qui est le Tout.

¹²⁸ Ibidem, p. 104. – Il est important, en effet, de tenir compte du fait que le bien et le mal sont des concepts éthiques, donc des catégories se rapportant aux cadres référentiels de l'action humaine.

prétention d'avoir créé l'Être en tant que tel, ni d'être le fondement des catégories logiques. Son rôle est celui d'être la puissance axiale de l'humain. Il ne s'agit donc pas d'une puissance métaphysique au sens du Premier Moteur d'Aristote, ni – comme nous venons de le souligner – du Tout de Xénophane. L'Absolu éthique est, dans sa vérité, le fondement de la substance éthique de l'humain. Il s'agit, par conséquent, d'une dimension humaine universelle. Plus précisément, elle est le ce par quoi l'être humain réalise sa propre universalité et s'accomplit à travers son développement.

A ce propos, nous avons remarqué plus haut que le fondement éthique – le ce par quoi l'action se réalise dans le monde – existe en vue d'une fin, et que cette perspective dévoile le contenu de sa cause première. Ceci de la même manière que la fin dévoile ce qui est en puissance dans son point de départ. Or un système de valeurs qui prêche la destruction (des descendants de Cham) et l'écrasement (des descendants de Japhet) de la différence, ne peut pas être le produit de l'esprit d'une communauté de grandes âmes philanthropiques. Un tel système de valeurs ne peut être que le produit de la xénophobie et de la misanthropie la plus radicale¹²⁹. C'est la raison pour laquelle, pour Hegel « les prophètes ne faisaient qu'allumer leur flamme au flambeau d'un démon assoupi¹³⁰ ».

¹²⁹ C'est précisément ce que nous dit Hegel dans *l'Esprit du Christianisme et de son destin*. En effet, selon lui, cet esprit n'exprime que l'« odium generis humani ». Presses pocket, Paris, 1992, p.65.

¹³⁰ Ibidem, p.67.

VIII

De la finalité eschatologique

Pour ce qui est de la xénophobie et du sentiment de supériorité – qui va se transmettre, ne l'oublions pas, dans les autres monothéismes – voici ce que dit Paul aux Romains : « Toi qui te donnes le nom de Juif, qui te reposes sur la loi, qui te glorifies de Dieu, qui connais sa volonté, qui apprécies la différence des choses, étant instruit par la loi ; toi qui te flattes d'être le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des insensés, parce que tu as dans la loi, la règle de la science et de la vérité ; toi donc qui enseignes les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même¹³¹ ! »

De son côté Spinoza rappelle – toujours en ce qui concerne ce problème de la xénophobie et de la prétention de supériorité, par rapport aux autres – que « les Hébreux se vantaient d'être au-dessus de tous les hommes ; bien plus avaient coutume de mépriser tous les hommes et par conséquent la science commune à tous¹³² ». Il est clair, dès lors, qu'il y a une cohérence entre le principe et son processus. Ceci est d'autant plus vrai que ces textes, dits sacrés, sont des véritables paradigmes de l'action. Car indépendamment des déviations, par rapport au sens de cette parole, il y a toujours eu – et le contraire serait de l'absurde – une cohérence entre les principes et l'action.

¹³¹ 2, 17-21. – Dans les Actes des Apôtres Pierre rappelle, à ce propos, à Corneille et à ses invités : « Vous savez, leur dit-il, qu'il est défendu à un Juif de se lier à un étranger ou d'entrer chez lui ». (8,28).

¹³² Op. cit., p. 109.

En effet, nous constatons cette cohérence, non seulement pendant la période historique où la hiérarchie de l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine s'est considérée comme le « verus Israël¹³³ », mais aussi lorsque, par exemple, le peuple espagnol va croire être le Nouveau Peuple Elu. En effet, nous y constatons cette idée de la domination universelle comme destinée certaine de ces réalités. Certes, cette volonté de puissance et de domination universelle n'exclut pas la haine et le rejet envers le Peuple Elu lui-même. Car comme l'a si bien souligné Karlheinz Deschner – dans son œuvre monumentale, *l'Histoire criminelle du Christianisme*¹³⁴ - le christianisme a non seulement exproprié le judaïsme, mais l'a insulté, combattu et persécuté pendant deux mille ans¹³⁵.

Bien évidemment, cette expropriation n'exclut pas l'identification avec le Peuple Elu lui-même. C'est précisément ce que nous constatons dans le cas des mormons. En effet, ils se considèrent être la branche juste de la maison d'Israël. Ceci tout en affirmant que les juifs sont « le peuple le plus méchant de la terre¹³⁶ ». Car « Dieu leur a ôté sa clarté¹³⁷ ». Par conséquent pour Joseph Smith – l'auteur de la Bible des Mormons – les fidèles de son église sont « un reste de la maison d'Israël¹³⁸ ». Pour cette raison il leur dit : « Notre postérité saura que nous sommes

¹³³ Il convient, à ce propos, de remarquer que les hiérarques de cette institution – des Evêques jusqu'au Pape – portent la Kippa.

¹³⁴ Notons que cette œuvre fondamentale n'a pas encore été traduite en langue française. Pour ceux qui ne connaissent pas la langue allemande, ils peuvent se référer à la traduction espagnole : Ediciones Martinez Rocca, Barcelona. L'édition allemande est de Rowohlt Verlag, Hamburg.

¹³⁵ Voir, à ce propos, le Tome I de l'édition en espagnole, page 100.

¹³⁶ 1 Nephi 10,3.

¹³⁷ Jacob 4,14.

¹³⁸ 2 Nephi 28,2.

sortis de Jérusalem, et qu'elle descende des Juifs¹³⁹ ». Bien évidemment ce peuple (des mormons) est « un peuple blanc et agréable¹⁴⁰ ». Par contre, leurs ennemis, les Lamanites, « ont la peau sombre¹⁴¹ ». En tout cas, pour lui : « Le Seigneur a créé la terre pour qu'elle soit habitée ; et il a créé ses enfants pour qu'ils la possèdent¹⁴² ».

Cela dit, cette volonté d'identification ethnique et de rejet est une dimension qu'on peut constater dans certaines sectes chrétiennes aux Etats-Unis. Voici, par exemple, comment s'exprime, à ce propos, le pasteur Dan Gayman de l'Eglise d'Israël de Shell City, Missouri : « Disons simplement que nous croyons que les Caucasiens¹⁴³ sont les authentiques descendants des dix tribus perdues d'Israël et qu'ils sont voués à occuper une place prédominante dans les projets de Dieu ». A la suite de cette remarque du pasteur Gayman, le journaliste nous dit que « dans leur majorité, les militants affichent un antisémitisme féroce, convaincus qu'ils sont d'être de véritables israélites, les juifs n'étant que des imposteurs¹⁴⁴ ».

Certes, cette croyance n'est pas dominante aux Etats-Unis. L'événement le plus important de ces dernières années – en ce qui concerne le rapport entre les croyants et les Ecritures – c'est la thèse eschatologique des théo-conservateurs de la « Bible belt », et dont le pasteur Bill Graham est sans doute la figure la plus représentative. Car, si bien il est vrai que la tradition de la lecture biblique est très

¹³⁹ 2 Nephi 30,4.

¹⁴⁰ 2 Nephi 30,6.

¹⁴¹ Jacob 3,9.

¹⁴² 1 Nephi 17,36.

¹⁴³ Terme couramment employé aux Etats-Unis pour désigner les blancs.

¹⁴⁴ Courrier International, 12 au 18 juin 2003, p. 24.

importante aux Etats-Unis¹⁴⁵, nous ne devons pas oublier que très souvent ses intellectuels et ses dirigeants établissent « sans cesse un parallèle entre l'Amérique et Israël, deux Terres promises¹⁴⁶ ». C'est ainsi que Herman Melville, l'auteur de *Moby Dick*, a pu dire : nous, les Américains, nous sommes un peuple particulier, un peuple élu, l'Israël de notre temps.

Car, comme il est dit dans Nombres, à propos du peuple de la promesse : « C'est un peuple qui a sa demeure à part, qui ne fait point partie des nations¹⁴⁷ ». Mais il est clair, par ailleurs, que les deux axes de la réforme – « Sola fide et sola scriptura » – ont travaillé en profondeur la conscience de ce peuple, lui ont fait comprendre que le royaume de l'Eternel sur son peuple et de ce peuple sur le monde est au centre de la parole du Christ. De telle sorte que s'est imposée l'évidence, pour cette conscience, que donner au Peuple de l'Eternel sa place dans le monde, est incontestablement le sens même de la perspective eschatologique¹⁴⁸.

Ceci veut dire, dès lors, que pour cette forme de conscience le sens du devenir du monde est de tout faire pour que la volonté de Dieu soit faite dans les cieux comme sur la terre. Cela dit, cette forme de conscience ne semble pas totalement fidèle aux Ecritures elles-mêmes ; car pour elle, l'accomplissement de la promesse doit permettre le retour du Christ sur la terre et la conversion (au christianisme) du peuple d'Israël. De sorte que le chemin du Salut, inscrit dans la

¹⁴⁵ Comme le souligne déjà Tocqueville.

¹⁴⁶ Jacques Attali, *Les Juifs, le Monde et l'Argent*, Fayard, 2002, p. 452.

¹⁴⁷ 23,9.

¹⁴⁸ Notons que cette perspective est tout à fait contraire à la thèse traditionnelle de l'Eglise, selon laquelle : « Qui écoute le Pape, écoute Pierre, écoute le Christ, écoute Dieu ! ». Ce qui a, par conséquent, cimenté la ferme croyance, d'alors, que puisque le Christ est le Recteur du Monde, le Pape l'est aussi.

perspective eschatologique, est toujours celui qui va de la résurrection à la parousie, au deuxième retour du Christ sur la terre.

Ce qui veut dire que ce discours est en deçà de la parole même de l'Apocalypse, de la Révélation, attribuée à Jean. En effet, pour l'Évangéliste, l'apocalypse n'est pas la fin du monde, le jugement dernier, mais plutôt « la fin du premier temps ; plus précisément celui du temps des nations¹⁴⁹ ». Car ce temps en question, est celui qui annonce le deuxième retour du Christ sur la terre : la parousie. Et c'est alors que l'Éternel d'Israël doit commencer à mettre en œuvre son plan secret : la promesse. « Parce qu'est arrivé le grand jour de son courroux, et qui peut tenir bon¹⁵⁰ ? ».

C'est alors que seront torturés tous ceux qui ne portent pas sur le front le sceau de Dieu. Car il est très important de comprendre que ceux qui portent ce sceau, ce sont les enfants de toutes les tribus d'Israël. C'est précisément l'ordre qui est donné par le cinquième ange de la façon que voici : « Et je vis un autre ange, qui montait du côté du soleil levant, et qui tenait le sceau du Dieu vivant ; il cria d'une voix forte aux quatre anges à qui il avait été donné l'ordre de faire du mal... : Ne faite point du mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué du sceau le front des serviteurs de notre Dieu. Et j'entendis le nombre de ceux qui avaient été marqués du sceau, cent quarante quatre mille, de toutes les tribus des fils d'Israël¹⁵¹.

¹⁴⁹ Luc 21,24.

¹⁵⁰ Apocalypse 6,17.

¹⁵¹ Apocalypse 7, 2-5. - Il convient surtout de noter ici que ce qui est important, ce n'est pas la quantité de personnes qui sont marquées par le sceau de Dieu, mais plutôt le fait que ce sont les membres du peuple de la promesse.

C'est alors que les sauterelles rentrent en scène, toujours sous les ordres du cinquième ange. Et « de la fumée sortirent des sauterelles, qui se répandirent sur la terre ; et il leur fut donné un pouvoir comme le pouvoir qu'ont les scorpions de la terre. Il leur fut dit de ne point faire de mal à l'herbe de la terre, ni à aucune verdure, ni à aucun arbre, mais seulement aux hommes qui n'avaient pas le sceau de Dieu sur le front. Il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter pendant cinq mois¹⁵² ».

Et pendant ce temps, comme le dit le texte : « les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas ; ils désireront mourir et la mort fuira loin d'eux¹⁵³ ». Par conséquent l'événement apocalyptique commence par la torture – pendant cinq mois – de ceux qui ne font pas partie du peuple de l'Éternel. Bien évidemment, parmi les torturés on trouve nécessairement « ceux qui se disent juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan¹⁵⁴ ». En tout cas, il s'agit – si nous suivons la conceptualité de ce qui est convenu d'appeler le testament de Noé – des japhetistes, car à la hauteur de ce processus eschatologique les descendants de Cham ne font partie, à la rigueur, que du simple souvenir.

Cela dit, le règne de la mort n'intervient pas, dans le processus apocalyptique, qu'avec l'entrée en scène du sixième ange. Lequel lâche les quatre anges « qui étaient prêts pour l'heure, le jour, le mois et l'année... afin qu'ils tuassent le tiers des

¹⁵² 9,3-5.

¹⁵³ 9,6-7.

¹⁵⁴ 2,9 – A bon entendeur, salut !

hommes. Le nombre des cavaliers de l'armée était de deux myriades de myriades : j'en entendis le nombre¹⁵⁵ ». Mais la destruction et la mort ne s'arrête pas là, car il y a le versement sur la terre « des sept coups de la colère de Dieu¹⁵⁶ », que nous ne pouvons pas commenter ici. Cependant, ce qu'il convient de retenir, dans ce processus apocalyptique, c'est la résurrection de « ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et à cause de la parole de Dieu¹⁵⁷ ». Plus précisément « ceux qui ont part à la première résurrection¹⁵⁸ ». Par conséquent, Ceux qui règneront avec le Christ « pendant mille ans¹⁵⁹ ».

Tout indique, en effet – car ce texte n'est pas d'une clarté exemplaire – que ces martyres sont ceux qui doivent jouer le rôle d'intermédiaire entre le peuple de la promesse et les autres nations. Ceci, si nous tenons compte des paroles de ce texte lui-même, car ne pourront entrer dans la Nouvelle Jérusalem, « rien de souillé, ni personne qui se livre à l'abomination et au mensonge ; il n'entrera que ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'agneau¹⁶⁰ ». Mais avant d'aller plus loin, revenons à la ville en question. Notons, en tout cas, que l'auteur de l'Apocalypse nous dit concrètement : « Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu la ville sainte, la nouvelle Jérusalem¹⁶¹ ».

¹⁵⁵ 9,15-17.

¹⁵⁶ 16,1.

¹⁵⁷ 20,4.

¹⁵⁸ 20,6.

¹⁵⁹ Ibidem.

¹⁶⁰ 21,27.

¹⁶¹ 21,2.

Pour ce qui est de cette ville, il convient de remarquer trois phénomènes. Premièrement le fait qu'elle soit entourée par une grande et haute muraille. Deuxièmement, qu'elle a douze portes « et sur les portes douze anges, et des noms écrits, ceux des douze tribus d'Israël ». Et troisièmement, que la muraille de la ville a « douze fondements et sur eux les douze noms des douze apôtres de l'agneau »¹⁶².

Comme on peut le comprendre aisément ce dernier point est très significatif ; car il veut dire que l'auteur est conscient du fait que le christianisme est le fondement pratique de ce devenir. Plus précisément que – pour parler le langage eschatologique – le Christ est bien le Messie : la condition de l'accomplissement messianique. Car sans la parole et la figure du Christ, ce devenir n'est qu'une dimension illusoire, produite par le délire de suprématie et de grandeur de la caste sacerdotale de Judée.

Cela dit, il convient aussi de remarquer que c'est dans la nouvelle Jérusalem que Jahvé habitera avec son peuple : « Il habitera avec eux et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu¹⁶³ ». Ce qui veut dire concrètement que les membres du peuple de l'Éternel ne connaîtront pas la deuxième mort.¹⁶⁴ Donc, qu'ils vivront éternellement avec leur

¹⁶² 21, 12-13.

¹⁶³ 21,3-4.

¹⁶⁴ « La seconde mort n'aura pas de pouvoir sur eux ». Ibid. 20,6.

Dieu et le Christ. Et la nouvelle Jérusalem n'aura plus besoin « ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'éclaire, et l'Agneau est son flambeau¹⁶⁵ ».

En tout état de cause il est important de remarquer, en ce qui concerne la nouvelle Jérusalem, que : « Les nations marcheront à sa lumière et les rois de la terre y apporteront leur gloire. Ses portes ne se fermeront point de jour, car là il n'y aura point de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations¹⁶⁶ ».

Ce qui confirme précisément ce qu'avait dit Esaïe : « Tes portes seront toujours ouvertes, elles ne seront fermées ni de jour, ni de nuit, afin de laisser entrer chez toi les trésors des nations, et leurs rois avec leur suite¹⁶⁷ ». Par conséquent le moment messianique est celui où , comme le prophétise Esaïe : « Tu tressailliras alors et tu te réjouiras, et ton cœur bondira et se dilatera, quand les richesses de la mer se tourneront vers toi, quand les trésors des nations viendront à toi¹⁶⁸ ».

Ainsi le moment messianique – de la consécration finale – est celui où le Peuple Elu constate l'accomplissement de la promesse. C'est donc le moment post-apocalyptique où, comme le dit le commentateur des « Ediciones Paulinas » de la « *Santa Biblia* », le « nouveau Israël sera transformé – sous l'impulsion du Messie – en seigneur absolu de l'humanité¹⁶⁹ ».

¹⁶⁵ 21,24 – Rappelons que pour ce texte l'Agneau c'est le Christ. De plus il convient de noter que « le trône de Dieu et de l'Agneau sera dans la ville ; ses serviteurs le serviront et verront sa face, et son nom sera sur leur front ». (Ibid.22,3-4).

¹⁶⁶ 21,24-25.

¹⁶⁷ 60,11.

¹⁶⁸ 60,5.

¹⁶⁹ Madrid, 1992, p. 1099.

IX

De l'En-soi éthique

Tout au long de cet essai, nous avons essayé de montrer que le comportement humain est conditionné par des systèmes de valeurs. Lesquels systèmes sont le produit de sa propre création. D'une manière générale nous avons vu que les systèmes de valeurs qui conditionnent notre monde, ont un point de départ unique, et que c'est l'instance métaéthique qui détermine la fin de ces ordres, ainsi que les moyens qui mènent à la réalisation de leur fin. Ceci veut dire concrètement que si la fin proposée est un ordre ponctuellement hiérarchisé, il est clair que cette fin se trouve contenu dans son principe, dans sa cause première. Il y a par conséquent un rapport cohérent entre le principe, la fin et les moyens qui mènent à la fin en question. Car toute cause est contenue dans son résultat et les moyens qui y mènent existent nécessairement en vue de la fin.

Cela dit, le problème ne se pose pas tellement entre la cause première (de l'action englobante) et son résultat, mais plutôt au niveau des moyens. Car dans le domaine pratique peut se poser l'inadéquation entre les moyens et la fin proposée. Pour cette raison, il est important de comprendre que le but de la théorie n'est pas uniquement celui de poser correctement la fin, mais aussi celui de saisir justement les moyens qui existent en vue d'une fin donnée. C'est ainsi que si au niveau existentiel se pose le but de la santé et du bien être, il est clair que les moyens en vue de cette fin sont, entre autres, le bien dormir, le manger modérément et l'exercice physique modéré. Mais en aucun cas nous pouvons dire que, pour

atteindre le but en question, nous devons nous abstenir de dormir, de manger et de faire de l'exercice.

Ainsi le rapport entre la théorie et la pratique nous démontre qu'il y a bien une relation optimale entre la fin et ses moyens. Le problème n'est donc pas celui de constater que la fin justifie les moyens – ce qui est de l'ordre de l'évidence¹⁷⁰ -, mais plutôt celui de savoir si des moyens donnés correspondent à une fin donnée. Par conséquent, le but principal de la connaissance n'est pas uniquement celui de poser correctement la fin, mais aussi celui de savoir s'il y a une relation optimale des moyens, mis en pratique, par rapport à la fin que nous voulons atteindre.

En ce qui concerne la philosophie du logos – dont le point de départ fut formulé par la philosophie classique grecque¹⁷¹ -, elle nous permet de comprendre que l'instance éthique première est le noyau des valeurs d'ordre universel. Plus précisément des idées du Vrai, de la Justice et du Bien. C'est ce que nous avons appelé l'En-soi éthique de l'humain. Il convient, à ce propos, de comprendre que ces valeurs sont la manifestation universelle des sentiments de vrai, de bien et de justice propre à l'être humain. Car nous ne devons pas perdre de vue le fait que l'être humain est le seul animal dont le comportement n'est pas programmé par la nature. De là le sentiment de culpabilité que nous avons spontanément lorsque nous agissons d'une manière injuste à l'égard des personnes auxquels nous devons un minimum de respect¹⁷².

¹⁷⁰ Et il n'y a pas de perversion dans cette légitimation. Car la fin légitime les moyens quels qu'ils soient. En effet, c'est au nom des fins que nous agissons en vue de les accomplir.

¹⁷¹ Quoi que le vandalisme chrétien et musulman nous a laissé en héritage un presque illisible palimpseste.

¹⁷² Notons que dans une vision misanthropique du monde, il s'agit de supprimer, de gommer, ce sentiment de culpabilité. Pour cette raison, il est dit : « Ni remord, ni souffrance de cœur pour avoir répandu le sang » -

A ce propos nous ne devons pas oublier non plus que l'être humain est le seul animal capable de se détruire intra-espèce. De là la nécessité de codifier son comportement en vue d'assurer et promouvoir la formation de communautés de plus en plus vastes. Car, puisque cet être n'est pas un animal qui est destiné à vivre dans la solitude et qu'il n'y a pas d'existence sans coexistence, il apparaît la nécessité de créer de systèmes de valeurs capables d'assurer et de garantir cette coexistence. Or, comme on peut aisément le comprendre, le but universel de la raison pratique – la formation d'une communauté d'égaux – fait que le fondement de ce processus de formation social ne peut être que d'ordre universel. Et cette universalité n'est autre que celle des universaux. De là que l'En-soi éthique¹⁷³ est nécessairement le fondement de la substance éthique de l'humain.

En d'autres termes le sentiment de justice¹⁷⁴ - qui nous est donné par la nature et qui n'est pas encore son idée – se transforme en son concept par le biais de la raison. Car l'universalité intérieure, qui est le genre, relie d'une manière naturelle la multitude de singularités. Par conséquent l'autre ne nous est pas naturellement indifférent. Ce sentiment de chaleur spontané est le résultat du fait que comme le disait le philosophe taoïste Lie-Tsen, le propre de tout être est de se

Samuel 25,31 -. Par contre le principe éthique dans ce domaine est : « Ne fait pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi même ! » Thomasius. Ou encore : « Dans ton comportement envers l'autre agit de telle sorte à le considérer comme un être digne de respect et non pas comme un animal, ou comme une chose ! ». Kant.

¹⁷³ Auquel s'oppose nécessairement l'en-soi des mœurs d'un peuple donné. Où seul a droit à la parole, tout ce qui va dans le sens de la volonté de domination de cette particularité.

¹⁷⁴ On peut dire aussi que ce sentiment est le produit de la propension à l'amabilité, à la sympathie, à l'amitié envers le prochain, envers nos semblables. Ceci dit l'existence de la pulsion contraire ne doit pas être exclue. Mais c'est à partir de la propension à la cordialité et à la bienveillance que se développe le concept de ce sentiment. Donc de la pulsion à la bonté et non pas de la tendance à la méchanceté. Car ce que cette pensée cherche c'est la concorde et non pas la discorde, la paix et non pas la guerre.

reconnaître dans son espèce. Nous constatons, en effet, du point de vue purement éthologique – relatif au comportement – que tout animal est attiré par ceux de son espèce. Et un chien ne se confond pas avec un mouton, ni une poule avec un canard...

Bien évidemment, nous savons très bien que les sentiments contraires existent et qu'il y a bien une différence entre le prochain et le lointain, entre le semblable et le dissemblable. Mais, à ce propos, nous devons bien comprendre que le but d'un système de valeurs à caractère universel est précisément d'aplanir ces différences. Par suite, de construire un système de valeurs dont le but n'est pas uniquement la coexistence des semblables et des prochains. Car la morale qui prêche l'amour du prochain et du semblable est, par définition, une éthique en puissance contraire aux lointains et aux dissemblables. Ainsi, ce n'est pas à partir du rejet de la différence¹⁷⁵ que nous pouvons construire un système de valeurs d'ordre universel.

Bien évidemment l'universalité d'un système de valeurs ne peut pas être une prétention, elle doit être la manifestation de son contenu et doit être capable de se présenter, comme telle devant le tribunal de la Raison. Car tout système de valeurs revendique l'universalité pour pouvoir se légitimer. Mais, comme on peut le comprendre aisément, la revendication n'est pas une preuve. C'est ainsi que Bartolomé de Las Casas¹⁷⁶, affirme que « la loi évangélique est principe et cause de

¹⁷⁵ Le passage suivant de la *Bible de la mer morte*, nous semble à ce niveau là, particulièrement significatif : « S'il y a quelqu'un en Israël qui veuille donner sa fille ou sa sœur à un homme quelconque de la race des Gentils, qu'il soit mis à mort et qu'on le lapide, car il a commis un acte honteux en Israël, et la femme, qu'on la brûle, parce qu'elle a souillé le nom de sa famille, et qu'elle soit extirpée d'Israël ». Jubilé XXX,7.

¹⁷⁶ Voir à ce propos son écrit apologétique de 1552 et qu'il intitule : *Traité qui prouve (comprobatorio) l'empire souverain et la principauté universelle que les Rois de Castille et Léon ont sur les Indes Occidentales*.

justice ». Or, si tel est le cas, se pose la question de savoir : pourquoi cette entreprise conquérante a provoqué l'hécatombe humaine la plus grande de l'histoire ? A cette question Las Casas répond que c'est à cause du fait que les Espagnols sont par nature des criminels. Ce qui est hautement problématique. Car la nature de cet être humain n'est pas une dimension particulière, mais bien plutôt la détermination générique qu'il partage avec d'autres êtres. Par suite le comportement génocidaire en question, n'est pas le résultat de la nature, mais bien plutôt du système de valeurs qui a conditionné cette entreprise. Il résulte, par conséquent, étonnant que Las Casas n'a pas pu comprendre que la cause de ce comportement génocidaire n'était pas la nature de ces êtres humains, mais bien plutôt le fait que la donation papale¹⁷⁷ menait nécessairement au droit divin de conquête et de destruction des peuples vaincus.

Cela étant souligné, revenons sur le phénomène de l'émergence de l'En-soi éthique et de sa manifestation. Nous avons, en effet, souligné le fait que le noyau des universaux – l'En-soi éthique – est le résultat de l'universalisation des sentiments éthiques propres à l'humain. Puis, nous avons aussi relevé le fait que cet En-soi se dévoile et se concrétise à travers le développement de la substance éthique de l'humain. Car cet En-soi éthique est en lui-même la Vérité et se développe à travers la notion de la Justice, en vue de s'accomplir dans le règne du Bien. Ainsi l'idée de la justice est le moyen terme par lequel l'idée de la vérité s'accomplit dans le règne du Bien suprême : la communauté d'égaux.

¹⁷⁷ Ceci d'autant plus que Las Casas considère que le Pape est le « Dominus orbi », le Seigneur du monde. Pour cette raison il qualifie la bulle de la donation – l' « Inter Coetera » - de divine. Cela dit, cette dimension apologétique ne doit pas nous faire oublier que Las Casas a beaucoup critiqué la Conquête espagnole ; quoi qu'il n'a pas fait le rapport entre la doctrine chrétienne et sa pratique. De là la nécessité de l'analyse de tout système de valeurs du point de vue axiologique. En tout cas, il n'est pas difficile de comprendre que le discours de Las Casas est anti-espagnol et non pas anti-colonial.

Car au point de départ de cette réflexion axiologique, il y a l'idée selon laquelle le genre est la substance qui se manifeste au même niveau du côté des particularités, des communautés sociales et culturelles, comme des singularités. Ceci veut dire par conséquent que toute communauté particulière est aussi humaine que tout autre ; ceci de la même manière que toute singularité¹⁷⁸ l'est aussi par rapport à n'importe quelle autre. Car comme nous l'avons souligné le genre est l'universalité intérieure qui relie, d'une manière naturelle, toutes ses manifestations. De sorte qu'à la base il y a le fait que toute singularité veut qu'on respecte sa propre dignité. C'est précisément ce que les Grecs ont exprimé par le concept de l' « isothymia », de l'égalité en dignité. Or c'est précisément cette idée qui mène, à travers la convention¹⁷⁹, à l' « isonomia » et à l' « isocratia ».

Ceci veut dire concrètement que ce qui est en puissance, l' « isothymia », s'accomplit, à travers la convention, dans un ordre où l'égalité numérique et l'égalité des chances est garantie par la pratique de la raison. Ainsi, c'est la pratique conventionnelle qui mène à l'accomplissement du social. Car la convention est par définition la pratique qui permet la garantie des droits réciproques¹⁸⁰. Nous devons, toutefois, tenir présent à l'esprit que c'est à travers le droit, le politique et l'économique que la conventionnalité s'objective. Par conséquent, la pratique

¹⁷⁸ Car comme disait Aristote : le singulier est ce qui est un numériquement et universel ce qui s'affirme dans toutes les singularités.

¹⁷⁹ Car le règne de la convention est le règne de la raison.

¹⁸⁰ Le sophiste Lycophron nous dit pour sa part que « la loi est une convention, une garantie des droits réciproques ». *Les Presocratiques*, Bibliothèque de la Pléiade, Editions Gallimard, 1988, p. 1.052.

conventionnelle est l'extériorisation de la raison théorique ; laquelle raison s'objective dans l'ordonnement institutionnel.

De sorte que l'histoire, en tant que processus accomplissant, - menant à la communauté d'égaux (Aristote) – est la manifestation de la substance éthique de l'humain. Ainsi ce qui se déploie dans ce mouvement rationnel¹⁸¹, ce ne sont pas des forces extérieures à l'humain, mais le fondement de sa propre humanité. Nous devons, en tout cas, tenir présent à l'esprit que ce processus d'objectivation de la substance éthique de l'humain est, en lui-même, la concrétisation de son activité nomothétique, de sa capacité de produire des normes en vue d'orienter sa pratique dans le monde. Car, comme nous l'avons souligné, l'être humain n'est pas codifié par la nature. Il doit donc produire les normes nécessaires à sa propre coexistence.

Par conséquent la substance éthique de l'humain est ce processus à travers lequel ce qui est en puissance, l'égalité générique, tend à devenir réalité effective, par le biais de la conventionnalité. Dans cette logique, l'éthique cesse d'être la simple science du comportement¹⁸², pour devenir le savoir de la production normative liée à l'idée de la justice. Car ce qui se déploie dans ce processus d'accomplissement est, comme nous l'avons vu, l'idée de la justice. La philosophie est ainsi le savoir où s'incarne la dynamique universelle de l'humain. En d'autres

¹⁸¹ Ce qui veut dire concrètement que ce que nous exposons ici, c'est un processus idéal, car il est le produit de la dynamique du logos ; laquelle puissance motrice peut et doit conditionner le monde. Car, dans la réalité effective ce qui se concrétise c'est la perversion de cette puissance. Celle-ci est la raison pour laquelle, comme l'a bien dit Raymond Aron, les hommes font leur histoire, mais ne comprennent pas l'histoire qu'il font.

¹⁸² Pour éviter toute confusion dans le terme se rapportant au comportement, il nous semble nécessaire de faire la différence entre l'éthologie, l'éthique et la morale. L'éthologie renvoie principalement au comportement des espèces animales, tandis que l'éthique est le savoir relatif aux normes justes se rapportant à la coexistence. La morale, pour sa part, est le savoir qui se relationne au comportement des singularités.

termes c'est à travers la philosophie que la conscience pensante arrive à connaître le contenu de la substance éthique de l'humain.

Plus concrètement, de ce processus qui va de l'En-soi éthique à la création d'une communauté des nations se manifestant dans l'universalité des rapports¹⁸³. La conventionnalité est, au sein de ce mouvement, la pratique par le moyen de laquelle la raison théorique devient réalité effective. Cela dit il est important de comprendre que la raison conventionnelle se réalise par le biais du droit, de l'économique et du politique. Ce qui veut dire que ces domaines, ces déterminations, de la raison pratique sont les moyens par lesquels la raison théorique réalise sa propre finalité. Par conséquent, c'est par le biais de l'accomplissement de ces moyens termes¹⁸⁴ que la finalité éthique réalise son propre contenu. De sorte qu'il ne peut pas y avoir accomplissement de la finalité éthique de l'humain, sans la réalisation pleine et entière des possibilités contenues dans les déterminations de la raison conventionnelle. Car ces moyens existent en vue de cette fin éthique.

¹⁸³ Strictement parlant, le principe de la communauté d'égaux doit se réaliser au niveau particulier (des nations) comme au niveau international. L'élan éthique vers la communauté des nations est dès lors la dimension accomplissante de l'éthique sociale.

¹⁸⁴ Qui sont, quitte à nous répéter, le droit, le politique et l'économique.

X***De la finalité éthique de l'humain***

Il convient ainsi de comprendre que l'ordre social – le monde tendant à l'individuation généralisée – est le produit de la raison conventionnelle. Lequel s'objective à travers le droit, dans un ordre institutionnel. Ce qui veut dire que, pour la philosophie du logos, le droit est le fondement de l'ordre social et non pas l'économie. Car pour cette philosophie l'économie, ainsi que le politique, sont des manifestations de la juridicité. Ceci peut paraître une provocation à la conscience moderne, très imprégnée de marxisme. Car pour elle l'économie ne peut qu'être le fondement de l'ordre social. Or Aristote avait déjà remarqué que le mot économie vient du grec « *Oikos-nomos* ». Par conséquent que selon son concept, l'économie est un moment du droit : du « *nomos* ». De plus, il a remarqué aussi que la monnaie en grec s'appelle « *nomisma* », de « *nomos* », loi. Par ailleurs, il n'est pas difficile de comprendre que le politique est un moment du droit, car à la base du politique, il y a un texte juridique : la Constitution.

En tout cas, cette différence entre la philosophie de Marx et celle d'Aristote – qui est à la base de la philosophie première et fondamentale – n'est pas de l'ordre de l'inessentiel. La différence nous semble être plutôt fondamentale. Ceci indépendamment du fait que la philosophie de l'histoire de Marx comporte comme finalité une sorte de communauté d'égaux qu'il appelle le communisme. Nous n'allons pas rentrer, pour le moment, dans la différence qu'il peut y avoir entre une forme et une autre de cette communauté d'égaux. Il nous semble important de

souligner, tout d'abord, la différence au niveau du processus d'accomplissement, comme des moyens qui existent en vue de cette fin.

En effet, pour Marx l'accomplissement du social est le résultat du développement de la contradiction entre le développement des forces productives et les modes de production. D'une manière générale nous avons affaire ici au rapport ontologique entre le processus et ses moments. De sorte que tout processus¹⁸⁵ est composé de moments et que chaque moment est, nécessairement surmonté dans ce processus. Ainsi, la dialectique qui soutient ce processus est d'ordre matérialiste, car, selon cette vision du cosmos, le sens de l'Être est un processus d'accomplissement. Lequel mouvement commence avec la réalisation de la nature¹⁸⁶, pour se manifester par la suite dans le domaine du vivant – la biologie : l'évolution des espèces – et s'achever dans le processus historique lui-même. Il s'avère, dès lors, que pour Marx et Engels, la dialectique de la matière est la puissance motrice qui conditionne le développement de l'être du monde. Pour cette raison ce processus d'accomplissement est, dans le domaine de l'histoire, pour parler avec Marx, aussi nécessaire que le mouvement des astres. Dès lors c'est la dialectique de la matière (de la nature) qui mène à la dialectique de l'histoire. Plus précisément à ce mouvement qui va du communisme primitif, en passant par le

¹⁸⁵ Il est nécessaire de tenir présent à l'esprit qu'il s'agit ici d'un processus d'accomplissement. Donc d'un processus évolutionniste où la logique dialectique de Hegel prend une place de première importance. Ce qui veut dire, par conséquent, que dans ce mouvement tout moment est supérieur à celui qui le précède et, par là même, inférieur à celui vers lequel il tend.

¹⁸⁶ Notons que la vision du cosmos qui se développe ici est celle de l'héliocentrisme produite par ce que Kant appela la révolution copernicienne. Ce qui est une vision particulièrement étroite, car pour nous le soleil n'est pas le centre du cosmos et que l'Être ne s'accomplit pas dans le développement de l'humain. Par conséquent l'acheminement du processus historique n'est pas la finalité même de l'Être du cosmos.

règne de la propriété privée – esclavagisme, féodalité et capitalisme – et s'achève avec le communisme : l'être du social en lui-même accomplit¹⁸⁷.

Par conséquent, ce qui permet la réalisation pleine et entière du social ce sont, au niveau ontologique, les automatismes de l'Histoire. De telle sorte que de même que le féodalisme mène au capitalisme, celui-ci mène nécessairement au communisme. On peut aussi formuler l'inéluctabilité de ce processus en disant que de même que le capitalisme est supérieur productivement à la féodalité, il est de même pour ce qui est du rapport entre le capitalisme et le communisme : celui-ci devra être productivement supérieur au capitalisme. La logique de ce processus étant, pour ainsi dire, garantit par la dialectique de l'Histoire et cette dimension par la dialectique de la nature. Donc par une vision matérialiste – et, par la même, non-idéaliste – de l'Histoire.

Ainsi la dimension scientifique de cette vision du monde, trouve son fondement dans la théorie évolutionniste adossée à la logique dialectique¹⁸⁸. Certes, ce terme prend à partir de Hegel une connotation différente à celle que lui avait donné Platon, pour lequel le dialogue se présente comme l'art de discuter par

¹⁸⁷ Remarquons qu'au niveau ontologique l'être de cet ordre est, selon Marx, le résultat du dépassement de la contradiction fondamentale. Ce qui veut dire concrètement que le règne du communisme est le royaume du positif : le résultat du dépassement de la loi de la contradiction. Pour cette raison, la philosophie de la nature de Lysenko n'a pas été une aberration par rapport à la pensée soviétique.

¹⁸⁸ Rappelons que pour Hegel, le processus dialectique implique l'accumulation du positif, dans et par le mouvement de la négation de la négation. Pour cette raison le développement du processus historique ne pouvait être qu'un mouvement progressiste. Ce n'est donc pas un hasard si aussi bien pour Hegel que pour Marx le système féodal était supérieur à la formation dite esclavagiste. Ceci indépendamment du fait qu'il n'est pas difficile de constater qu'au sein de cette histoire, l'avènement du christianisme a provoqué une régression non seulement culturelle et matérielle, mais aussi démographique. C'est ainsi que Rome avait quelque chose comme un million d'habitants au premier siècle de l'ère chrétienne, pour n'avoir que 17.000 en 1417. Certes Marx fait aller le système dit féodal jusqu'à 1789, avec la Révolution française. Car pour lui c'est cet événement qui donne naissance au monde bourgeois. Donc au mode de production dit capitaliste. Mais cette interprétation, comme on peut le comprendre aisément, est le résultat d'une déformation du réel, pour le faire coïncider avec la théorie.

questions et réponses¹⁸⁹. En tout cas, ce que Hegel entend par dialectique c'est le dynamisme du réel aussi bien naturel que social. Lequel dynamisme se manifeste à travers le rapport entre l'être et le néant qui donne le devenir. On peut aussi exprimer cette puissance par le rapport entre la thèse et l'antithèse qui mène à la synthèse.

Cela dit, il convient de remarquer que cette vision de l'être implique ce mouvement d'accomplissement qui va de la nature à la culture en passant par le vivant. Car la nature s'accomplit ici dans le vivant (le règne animal) et le vivant se réalise pleinement dans l'histoire humaine. De sorte que l'être accompli de l'humain – le communisme chez Marx – est la finalité de ce processus de l'être : la raison de son devenir.

Bien évidemment on ne peut pas comprendre cette vision du monde, si on ne tient pas compte de la philosophie de la nature de Kant. Laquelle se présente comme l'accomplissement de la révolution copernicienne. En d'autres termes, l'héliocentrisme est le fondement de cette vision du monde. Certes on pourrait aussi la concevoir comme étant produit du géocentrisme. Car on peut concevoir un processus de formation cosmologique qui va du grand nuage de poussière, du chaos originel, à la formation d'un ordre géocentrique et puis, bien évidemment, au développement du vivant et du pensant au sein de notre astre. Car c'est, après tout, ce qui s'est produit : le vivant et le pensant se sont bien développés au sein de cette terre que nous habitons¹⁹⁰.

¹⁸⁹ Remarquons, à ce propos, que Chez Platon, Socrate ne discute pas, au sens stricte du terme, il interroge plutôt.

¹⁹⁰ Ceci ne veut pas dire, bien évidemment, que ce phénomène n'a pas pris et ne peut pas se donner ailleurs dans un autre astre, d'un autre système solaire.

Le problème n'est donc pas celui d'une quelconque opposition entre le géocentrisme et l'héliocentrisme¹⁹¹. Il s'agit bien plutôt de comprendre que cette idée évolutionniste – développée par Kant, Hegel et Marx – n'a pas de sens au sein d'une vision infini du Cosmos¹⁹² telle qu'elle va se développer à partir du début du XXème siècle. Car c'est alors que l'astrophysique moderne va comprendre que le soleil n'est pas le centre de notre galaxie. En effet, la thèse évolutionniste dont il est question devient naïveté pure et simple, lorsque nous parlons d'un Cosmos où il y a des milliards de galaxies et où chaque galaxie contient des milliards d'étoiles. L'astrophysique nous dit, par exemple, à ce propos que notre galaxie, la voie lactée, est composée de quelques 200 milliards d'étoiles ; dont notre soleil serait une des plus petites.

Il s'avère, dès lors, hautement problématique de soutenir que ce Cosmos infini s'est développé en vue de produire l'être humain. Lequel être s'accomplit dans le règne du communisme. Plus précisément, dans un ordre sans négativité, où la nature doit obéir à la volonté de cet être. Pour cette raison la Révolution soviétique était considérée comme la fin de l'histoire, comme la porte ouverte devant le Cosmos. Mais, ce que cette expérience va montrer est que ce processus était, plutôt, une manifestation du vertige produit par la négation de la pratique de la raison, par

¹⁹¹ Pour ce qui est de l'héliocentrisme, rappelons que ce système fut développé par Aristarque de Samos vers moins 275. Selon lui, en effet, la terre tourne autour du soleil en 365 jours et autour d'elle-même en 24 heures. Cela dit la vision héliocentrique apparaît pour la première fois chez les Olmèques comme le montre le glyphe du soleil. Lequel est représenté par un corps rond entouré de trois ellipses, avec les quatre directions. Voir à ce propos : *L'Écriture Maya*, Longheva Maria, Flammarion, Paris, Août 1999, p. 131.

¹⁹² Notons, à ce propos, que pour les méso-américains – les cultures héritières des Olmèques (-1700 à -300) – le Cosmos est infini, car, selon eux, le centre est partout et les limites nulle part. Remarquons aussi que pour les Mayas, le soleil se trouve dans une structure plus vaste – ce que les grecs avait compris d'une manière très vague lorsqu'ils parlaient de la voie lactée – au centre de laquelle se trouve une grande étoile noire, dénommée :

conséquent, l'enfoncement dans le règne de la nécessité et de la barbarie meurtrière. Ce n'est, d'ailleurs, donc pas un accident si ce mouvement va se donner comme symbole une étoile rouge : une étoile agonisante.

Cela dit, il convient de laisser claire que la cause de cet enfoncement dans la négation de la raison pratique, n'est pas la tentative hégélienne de reconstruire le cheminement de l'Être à partir de la loi des contraires. Cette entreprise cherche, en tout cas, à dépasser la croyance de la création « ex nihilo », par un ego-transcendantale, telle que nous le trouvons dans la Genèse de l'*Ancien Testament*. Donc, de la négation de ce refuge de l'ignorance, dont parla Spinoza. Mais le problème que pose la dialectique hégélienne est qu'elle se présente comme un logos général, dont le but principal est de soutenir l'évolutionnisme. Et c'est précisément cette dimension évolutive que va conduire Marx à son dépassement, dans le règne du communisme. En d'autres termes, c'est l'accumulation du positif contenu dans ce processus dialectique¹⁹³ qui va conduire, selon Marx, à l'accomplissement de l'être social : au dépassement de la négativité : au règne du positif en tant que tel.

Ce qui veut dire concrètement que Marx conçoit une réalité strictement positive, se situant en dehors de la contradiction, de la règle des contraires. Cela fait, par conséquent, que Marx postule l'existence d'un ordre du réel, dont le fondement n'est pas la loi des contraires. Ce qui est absolument problématique, car la loi des contraires et le fondement du réel. C'est ainsi que nous parlons de juste et d'injuste du point de vue éthique, de l'offre et de la demande du point de vue économique, de

« Yum-Box-Ek ». Tout indique, en effet, que pour eux le Cosmos est éternel, infini, illimité, où les galaxies naissent et meurent à l'infini dans le mouvement de l'éternité.

¹⁹³ Grâce au rehaussement – à l' « Aughebung » - produit par la négation de la négation.

légal et d'illégal dans le domaine juridique, de positif et de négatif dans le domaine physique et ainsi de suite à l'infini. C'est d'ailleurs pour cette raison que dans la philosophie classique chinoise, il est question de la loi yin et yang : le masculin et le féminin. De plus, toujours dans cette philosophie, l'unité des contraires est exprimée soit sous la forme du « koua » (l'union des contraires¹⁹⁴), soit sous la forme du « Tai'ki » : l'indistinction première¹⁹⁵.

Remarquons que c'est précisément cette thèse de la loi des contraires, comme fondement du réel, qui a poussé certaines cultures à formuler son être comme le point de départ de la cosmogonie¹⁹⁶ : de la théorie de la formation de l'univers. C'est le cas par exemple des Aztèques. Pour eux, en effet, l'« Omothéotle », est le Dieu qui est le tout et où la dualité simple, est le fondement de l'Être¹⁹⁷. Il est, dès lors, le « Tloquenahuaque » : celui qui soutient l'Être. De plus, selon cette vision de l'Être le Dieu de la dualité se manifeste tout d'abord dans les directions cardinales, les principales déterminations de l'espace : le nord et le sud, l'est et l'ouest. Puis l'Omothéotle se manifeste sous la forme de « Huehue » : le temps. Or, le temps est lui-même le mouvement de l'Absolu¹⁹⁸ et l'espace est le ce en quoi ce mouvement se manifeste.

¹⁹⁴ Mais le ying est en face du yang, comme dans la théorie des particules, l'électron est en face du proton.

¹⁹⁵ Comme le neutron dans la théorie des particules, où l'électron est intégré dans le proton.

¹⁹⁶ Il convient de remarquer aussi que pour ces cultures la cosmogonie donne la théogonie : la généalogie des dieux.

¹⁹⁷ Nous employons ici le concept d'Être, avec la majuscule, pour signifier la totalité de l'Être. Plus précisément ce Tout qui est composé de trois parties comme nous l'indique la philosophie classique grecque : la physique (la nature), l'éthique (le règne de la normativité humaine) et la logique : les lois de la pensée.

¹⁹⁸ Platon disait que le temps est le mouvement de l'éternité. Aristote affirmait de son côté que le temps est le nombre de l'éternité.

Mais l'«Omothéotle» qui est à la fois l'Absolu de l'Etre, le Tout, et son instance métalogue, ne se manifeste pas uniquement dans le domaine de la physique, il se dévoile aussi dans le domaine de l'humain, sous la forme de l'«Omothecutli» (Le Seigneur de la dualité) et «Omocihuatle» (la Dame de la dualité). Ceci veut dire concrètement que chez l'humain, l'homme n'est pas totalement masculin ni la femme est entièrement féminine. Par conséquent le masculin contient en lui-même son contraire, à un degré plus ou moins important, ceci de la même manière que le féminin contient aussi du masculin. Mais dans ces dualités le masculin est dominant d'un côté, tandis que le féminin l'est de l'autre.

Par conséquent, l'Absolu de l'Etre peut être exprimé par le biais du fondement de l'Etre qui est la loi des contraires, comme la puissance qui est en puissance. C'est précisément, ce que nous trouvons dans le cas des Mayas. En effet, chez les Mayas le principe, l'instance première, d'où part le mouvement est dénommé «Gucumatz». Plus précisément l'unité de l'énergie («Chan»), de la mesure (Hunab ku) et du cœur du ciel : Huracan. Pour cette raison les Maîtres des étoiles – les *Chilam Balam* : les philosophes mayas – disent que la formation de notre galaxie fut décidée par Huracan. Ce qui veut dire, plus concrètement, que la structure qui a comme centre la grande étoile noire absorbe son corps pour le ré- expulser par la suite. Nous avons ainsi affaire à un processus de renaissance et de mort à l'infini¹⁹⁹. Tout ceci au sein d'un cosmos, comme nous venons de l'indiquer, qui est lui-même infini, car dans son être le centre est partout et les limites nulle part.

¹⁹⁹ Cette thèse nous semble devoir être mis en rapport avec la cosmologie aztèque, pour laquelle le soleil meurt et renaît. Et que leur monde était le fruit du cinquième soleil.

Cette thèse mésoaméricaine du cosmos infini, est très important, dans la mesure où elle permet de saisir la vraie place de l'homme dans le cosmos. En tout cas, elle ne va pas dans le sens de la croyance biblique de la création « ex nihilo ». Ce qui est le cas de la théorie du Big Bang²⁰⁰. Car n'oublions pas que cette thèse affirme que le cosmos est le produit de l'explosion d'un atome originel, d'une singularité première. Ce qui veut dire que ce processus du Big Bang est un mouvement de création « ex nihilo ». Donc un scénario quasi biblique. En effet nous disons quasi biblique car du néant sort tout sauf la singularité première²⁰¹, laquelle ne peut pas être qu'éternelle. Bien évidemment, la grande différence étant que pour la théorie du Big Bang, il n'y a pas de « Deus ex machina ». Mais il n'y a pas non plus d'explication sur la question de savoir d'où vient toute la matière qui s'ajoute à la singularité première, ni pourquoi cette création « ex nihilo²⁰² » est arrêté de se produire.

Cela dit laissons de côté cette spéculation d'ordre cosmologique pour rappeler que ce n'est pas l'instance métaphysique qui est le point de départ de la réflexion éthique. L'Absolu métaphysique ne peut que se dévoiler en rapport avec l'Absolu

²⁰⁰ L'ancien directeur de la revue Nature, John Maddox nous explique à ce propos : « Il y a soixante-dix ans Edwing Hubble découvrait que l'univers était en expansion. Le modèle théorique du Big Bang est venu ensuite nous donner une explication du commencement de cet univers. Mais faute d'être une personne religieuse, je ne crois pas à ce tableau aussi simple que séduisant qui concorde avec le livre de la Genèse. Il pose des problèmes philosophiques sérieux, parce qu'il est décrit et non expliqué ». Sciences et Avenir, janvier 2004, p.32. – Notons que cette thèse du Big Bang trouve sa plus haute expression dans la célèbre formule d'Albert Einstein $E = MC^2$. Donc la thèse selon laquelle l'espace est égal à la masse par la vitesse de la lumière à la puissance deux. Remarquons de plus que pour le théoricien de la relativité, la vitesse de la lumière est constante. Ceci indépendamment du fait qu'elle est défractée par les corps super lourds. Donc essentiellement par les galaxies et les étoiles à neutrons.

²⁰¹ Il convient aussi de rappeler, à ce propos, que pour le livre de la Genèse la formation du cosmos s'est fait en six jours et que pour la tradition biblique cet événement s'est produit l'année 0 du calendrier judaïque : il y a 5.764 ans, en cette fin d'année 2003.

²⁰² Notons que pour Lucrèce rien n'a été créé, car tout ce qui existe existait déjà de toute éternité. Pour cette raison il disait : « Ex nihilo nihil » : Rien ne vient de rien. Pour sa part Lavoisier disait : Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme ! Anaxagore de Clazomène disait déjà, pour sa part, que rien ne s'engendre et rien ne se perd.

métalogique, car sa compréhension se manifeste sous la forme du « logos » de l'Être. Rappelons que du point de vue purement conceptuel la plus haute expression de cette dimension est donnée par la notion aztèque de l'Omothéotle. Car cette instance est à la fois le tout de l'Être et son fondement : l'unité simple des contraires : l'unité d'où jaillit la dualité : la dyade. Mais cette dimension ne nous permet pas de savoir comment l'être humain doit se comporter par rapport à l'altérité, ni quel est le chemin qui le mène à la construction d'une communauté universelle se réalisant dans la paix. En réalité nous ne savons pas tout ce que ces civilisations ont pu apporter comme réflexion dans ce domaine à l'humain. Le vandalisme absolu des croisés de la conquête n'a laissé dans ce monde que le néant, la mort et la négation totale des valeurs les plus simples de l'humain²⁰³.

A notre connaissance la philosophie d'Aristote est la seule, parmi tout ce qui nous est parvenu, à avoir pensé la dimension méta-éthique, comme étant la manifestation de la substance éthique de l'humain. Bien évidemment cette dimension est d'ordre générique et n'a pas la prétention d'être un Cosmocrator. Son but est celui du développement de cette substance éthique par le biais de la raison théorique et de la pratique de cette raison. En effet pour Aristote l'être humain est « le seul animal qui possède le sentiment du bien, du vrai et du juste et c'est la communauté de ces sentiments qui engendre la famille et la société²⁰⁴ ». Et c'est,

²⁰³ Rappelons qu'encore de nos jours des historiens continuent à parler , à propos de cette dévastation, d'épopée de gloire et d'entreprise civilisatrice. Salvador Madariaga nous dit à ce propos : « Contrairement à ce qu'on affirme parfois, les très grandes civilisations indigènes qui furent remplacées par la domination espagnole les Aztèques, les Incas et les Mayas, étaient barbares et sous bien des aspects redoutables et leur disparition fut un immense bien fait pour le nouveau monde ». *L'Essor de l'Empire Espagnol d'Amérique*, Albain Michel, T.I, 1986, p.75.

²⁰⁴ *La Politique*, I, 2,15.

précisément, par le biais de la raison que ces sentiments deviennent des déterminations axiales : de valeurs axiologiques : de valeurs d'ordre universel.

Par conséquent, nous avons affaire à des valeurs qui sont communes à tous les êtres humains et évidentes en elles-mêmes. C'est précisément ce noyau de valeurs, l'En-soi éthique²⁰⁵, qui est l'instance méta-éthique par excellence. Elle trouve sa vérité dans son unité et se manifeste à travers la théorie de la justice, pour s'accomplir dans le règne du bien. De plus ces valeurs d'ordre universel sont les catégories qui qualifient ce qui est conçu comme la dimension éthique par excellence. C'est ainsi que nous disons, d'une manière générale, que Dieu est la Vérité, la Justice et le Bien ; donc le « Summum Bonum » en tant que tel. Mais bien évidemment, comme nous l'avons déjà souligné, ceci est une simple prétention²⁰⁶, car ce qui est en-soi l'unité des valeurs d'ordre universel, ne peut être que l'En-soi éthique. En d'autres termes Dieu est un mot vide, comme l'avait signalé Jacques Ellul, et on peut, dès lors, aisément affirmer qu'il est l'unité des valeurs d'ordre universel, même si cela n'est pas le cas.

Mais il est important de comprendre que l'en soi doit devenir pour-soi²⁰⁷ : conscience claire de ce qui n'est que simple intuition. Car la pratique de la raison ne

²⁰⁵ Cette dimension, soyons claires, est une instance purement humaine et n'a pas d'autre prétention et d'autre but que celui de guider la pratique des êtres humains dans le monde.

²⁰⁶ En effet, dans le règne de l'humain tout doit être légitimé à partir de ces valeurs, quitte à les déformer, à les altérer, à les abîmer, à les falsifier ou à les mutiler. Car la légitimation permet d'effacer la mauvaise conscience et la culpabilité. Pour cette raison il est dit « Heureux ceux dont les iniquités sont pardonnées, et dont les péchés sont couverts ! » Romains 4,6 ; voir aussi Psaume 32, 1-2.

²⁰⁷ Ceci de la même manière que ce qui est en puissance doit devenir acte. Car c'est en puissance, du point de vue générique, que les êtres humains sont égaux. Pour cette raison la philosophie du logos considère que l'« isothymia » - l'égalité en dignité – doit se manifester concrètement – à travers le dévoilement de la substance éthique de l'humain – en égalité devant la loi (« isonomia ») et égalité devant le pouvoir : « isocratia ». Processus qui a comme but la création d'une communauté d'égaux.

peut être cohérente et conforme à sa raison d'être, que si elle devient conscience claire au niveau de la raison théorique. Or, c'est précisément pour cela même que la philosophie du logos se présente comme la puissance motrice de la pratique de la raison. En effet, l'En-soi éthique se manifeste sous la forme de la substance éthique de l'humain et se concrétise à travers la conventionnalité.

Cela dit, ce déroulement de la substance éthique de l'humain ne peut pas se concrétiser si on ne tient pas compte de comment se manifeste la dimension métalogue au sein de l'éthique²⁰⁸. Et c'est précisément dans ce domaine que nous trouvons le plus grand apport d'Aristote à la pensée universelle. En effet, selon Le Philosophe dans le monde de l'éthique, le négatif ne s'oppose pas au positif en tant que l'autre de son autre, mais plutôt comme ce qui s'oppose au positif soit par excès soit par défaut. Par conséquent le juste est la ligne droite ; et l'injuste est ce qui s'oppose au juste soit par excès, soit par défaut.

De sorte que le juste est en tant que ligne droite, le domaine de la conventionnalité – de la juridicité – où doit se manifester la justice corrective, comme la justice distributive. Par conséquent, ce que la raison théorique réalise, par le biais de la pratique de la raison, c'est le contenu de la substance éthique de l'humain. Ainsi ce qui est en puissance – l'égalité en dignité : l'« isothymia » - devient réalité effective à travers ce processus d'accomplissement.

²⁰⁸ Rappelons que du point de vue théorique la dimension métalogue, qui est celle de la loi des contraires, se manifeste aussi bien dans la physique que dans le domaine de l'éthique. Quoique la manifestation de cette loi n'est pas la même dans un domaine comme dans l'autre.

Cela dit, il est important de comprendre que ce mouvement de réalisation n'est pas la manifestation d'une quelconque substance de l'Être²⁰⁹, mais bien plutôt l'accomplissement de son propre contenu éthique. Ainsi, l'En-soi éthique, qui est l'instance méta-éthique de l'humain, n'est pas une instance extérieure à l'humain, mais bien plutôt le fondement éthique de cet être. En tant que telle, cette dimension est le résultat de l'unité des valeurs d'ordre universel : de l'idée du Vrai, du Juste et du Bien.

Or, dans cet ensemble, la vérité est l'unité de ces valeurs : l'En-soi éthique comme tel²¹⁰. Puis, l'idée du Juste est celle à travers laquelle cette instance réalise son propre contenu. Par conséquent, elle est le moyen terme par lequel l'En-soi éthique se manifeste comme pratique de la raison. Enfin, l'idée du Bien est en tant que tel – le « Sumum Bonum » - la finalité même de ce processus.

Cela dit, il convient de rappeler que tout système de valeurs a une source unique à laquelle elle emprunte son unité et sa logique finaliste. Par conséquent tout système de valeurs existe en vue d'une fin et se donne des moyens pour atteindre la finalité en question. Mais il doit rester clair que dans ce processus d'accomplissement les concepts ne sont pas des simples abstractions, mais des déterminations conceptuelles qui se concrétisent dans la pratique. C'est ainsi que la

²⁰⁹ Comme c'est le cas du matérialisme historique qui est, en tant que tel, la manifestation du matérialisme dialectique. Plus précisément de ce processus qui concerne non seulement le développement des formations sociales, mais aussi celui de la nature. Ce qui veut dire concrètement que selon cette vision du monde, le processus d'accomplissement de l'Être commence par la formation du cosmos et s'achève avec le développement du mouvement historique lui-même.

²¹⁰ Notons à ce propos que cette instance n'est pas qualifiée par une autre dimension que par elle-même. Le caractère éthique n'est, dès lors, pas ici une dimension surajoutée, comme lorsqu'on dit que Dieu est le Vrai, le Juste et le Bien. Par conséquent l'En-soi éthique n'a pas besoin d'être légitimé par des valeurs extérieures à son être, car il est en lui-même l'unité simple de ces valeurs.

fin éthique de l'humaine est, selon ce système de valeurs, la création d'une communauté d'égaux, aussi bien au niveau des sociétés particulières qu'au niveau de la communauté universelle des nations.

Mais avant de regarder de près la logique de ce processus d'accomplissement, il convient de rappeler que si bien il est vrai que toute fin justifie les moyens²¹¹, il est aussi vrai que le problème qui se pose au niveau pratique est celui de savoir si les moyens en question sont conformes à la finalité proposée. C'est ainsi que, comme nous l'avons déjà indiqué, si au niveau personnel, on se donne comme but la santé, il est hautement problématique de dire que les saignées quotidiennes peuvent être le moyen le plus adéquat pour atteindre une telle fin...

Cela étant souligné, revenons sur la logique de ce processus. Remarquons, à ce propos, que c'est par le biais de la justice que ce processus se réalise. Car la justice veut que l'égal soit traité en égal et l'inégal en inégal. Dès lors, se pose la question de savoir dans quels domaines sommes nous égaux et dans quel contexte sommes nous inégaux. Car nous ne pouvons pas sortir de la loi des contraires. Et c'est précisément cette règle qui va se manifester dans le rapport entre la justice correctrice et la justice distributive.

Il convient, dès lors, de comprendre que le processus qui mène à la création d'une communauté d'égaux, est un mouvement qui se réalise par le biais de la conventionnalité, pour accomplir l'égalité qui est en puissance, en tant que

²¹¹ Et le moins qu'on puisse dire est qu'il n'y a pas de perversion dans cette thèse, car c'est en vue des fins que les moyens existent. Pour cette raison, nous venons de souligner un peu plus haut que tout système de valeurs se donne des moyens en vue d'accomplir la finalité que ce système se propose de réaliser.

manifestation de la dimension générique de l'être humain. Le projet en lui-même est ce processus qui, comme nous l'avons souligné plus haut, partant de l' « isothymia » (l'égalité en dignité²¹²) va jusqu'à l' « isocratia », en passant par l' « isonomia ». C'est précisément ce processus d'accomplissement qui conduit à la fin éthique de l'humain : la communauté d'égaux.

Nous avons ainsi affaire, du point de vue conceptuel, à un mouvement qui se doit d'accomplir le principe de l'égalité, la justice numérique dans le domaine du politique – un vaut un et pas plus d'un – et le principe de l'égalité proportionnelle, dans le domaine de l'économie. Mais ce principe de l'égalité – qui se réalise par le biais de la justice corrective – s'accomplit dans et par la mise en pratique du principe de l'inégalité : la justice distributive. Par conséquent le principe de l'égalité trouve son complément dans le principe de l'inégalité²¹³.

C'est donc à travers la conventionnalité, la production normative, que la raison pratique réalise sa propre finalité, la communauté juridique au niveau international : la communauté universelle des nations se réalisant, dans la solidarité, selon le principe de l'égalité des chances. Il s'agit, par conséquent, de comprendre que dans le domaine de la justice corrective le juste est ce qui se rapporte à l'égalité, tandis que l'injuste est ce qui coïncide avec l'inégalité. De sorte que dans le domaine de la justice corrective l'inégal est l'injuste, ce qui s'accorde avec le mal social : avec l'iniquité. Car dans la justice corrective le juste est ce qui se manifeste sous la forme

²¹² Ce qui veut dire que toute personne est digne de respect, par le fait même qu'il s'agit d'un être humain. De sorte qu'il s'agit de respecter l'autre quel qu'il soit, qu'il plaise ou qu'il ne plaise pas. Car, toujours, selon cette logique, on ne doit pas faire à l'autre ce qu'on ne veut pas qu'on nous fasse à nous mêmes.

²¹³ On peut exprimer ce rapport d'une autre manière en disant que l'Etat de droit réalise la justice corrective, les conditions de l'égalité juridique, et que l'Etat de justice accompli par le biais de la justice distributive le règne de l'égalité des chances : de la communauté d'égaux.

de l'équité : de ce qui est équidistant entre le gain de l'un et la perte de l'autre. Donc aussi ce qui se rapporte à la proportionnalité raisonnable : à l'égalité proportionnelle.

Par contre, dans le domaine de la justice distributive²¹⁴ le juste est ce qui se rapporte à l'inégalité, tandis que l'injuste est ce qui s'accorde avec l'égalité. Dans ce domaine, par conséquent, l'égal est ce qui coïncide avec l'inégalité et l'injuste ce qui s'accorde avec l'égalité. Il convient toutefois de remarquer que l'inégalité – et l'idée même du juste dans ce domaine – doit s'accorder ici au principe du chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins. De sorte que les critères de l'inégalité sont ici ceux qui déterminent l'idée même du juste aussi bien dans le domaine de la contribution, comme dans celui de l'attribution des fonctions et celui des aides sociales.

Cela dit, nous allons dans ce qui suit commencer par le développement de la justice corrective pour terminer avec la justice distributive. Car selon son concept la fonction du nivellement sociologique propre à la justice corrective ne se réalise selon son concept qu'à partir d'un ordre social capable de poser son exigence. Donc, très concrètement à partir du règne de l'Etat de droit.

Ainsi la justice corrective assure l'égalité entre les sujets de droit civil. Pour cette raison la philosophie du logos nous dit qu'entre égaux l'échange doit être proportionnel. De telle sorte que si cette égalité ne se manifeste pas dans un cas particulier, le rôle du juge – du « δικάσιον », comme il est dit en langue grecque , de

²¹⁴ Notons à ce propos que la justice distributive contient comme moment essentiel la justice contributive, car par le biais de cette dernière l'Etat distribue les charges et permet des prélèvements selon le principe de l'équité : à chacun selon ses capacités financières.

celui qui divise selon la logique de cette égalité – est celui de rétablir la proportionnalité dans l'échange. De telle sorte à ce qu'il n'y ait pas un gagnant et un perdant – que le gain de l'un soit le résultat de la perte de l'autre -, mais plutôt un rapport qui assure l'égalité proportionnelle. C'est la même chose en ce qui concerne le droit pénal. La conventionnalité tend à réparer les actes volontaires qui se réalisent au détriment d'une altérité donnée, tout en respectant la dignité de celui qui commet l'acte délictueux. C'est ainsi que si quelqu'un mutilé volontairement quelqu'un d'autre, le juge va rétablir la proportionnalité, non pas par la loi du Talion – le dent pour dent et l'œil pour œil²¹⁵ -, mais par une peine de privation de la liberté, compte tenu des circonstances atténuantes et des circonstances aggravantes. Ceci veut dire, par conséquent, que la justice corrective rétablit l'égalité proportionnelle dans le respect de la dignité des membres de la communauté sociale. Car, en l'occurrence, la mutilation de l'agresseur est contraire au respect qui est dû à la personne humaine.

Toutefois, il convient de remarquer que le principe de l'égalité ne se manifeste pas seulement au niveau du droit civil, du droit commercial²¹⁶ et du droit pénal, mais aussi au niveau du droit politique. Car l'égalité proportionnelle, propre à ces dimensions du droit, se manifeste comme égalité numérique au niveau du droit politique. En effet, l'expérience socio-historique nous montre que l'égalité proportionnelle dans l'échange est, pour ainsi dire, la condition première de la vie sociale et que dans l'absence de cette égalité, l'échange devient problématique ainsi

²¹⁵ Car non seulement l'œil pour œil rend le monde aveugle, comme on le dit, mais à proprement parlé la loi du Talion est le résultat de l'aveuglement du monde.

²¹⁶ Donc du droit économique en général.

que la vie sociale elle-même. Pour cette raison nous pouvons dire qu'il n'y a pas de vie sociale sans échange matériel²¹⁷ et que cette vie devient hautement problématique lorsque l'égalité proportionnelle dans l'échange n'est pas garanti²¹⁸. Mais notons que d'une manière général les Etats ont d'une manière générale cherché dans le passé à garantir la proportionnalité dans l'échange. Par la stricte surveillance des poids et des mesures, comme par le contrôle de la production et de la circulation de la monnaie.

C'est donc l'égalité proportionnelle dans l'échange marchande qui va créer les conditions de l'égalité numérique, de l'égalité dans le processus politique. Donc du fait que dans le domaine du politique un vaut un et pas plus d'un. Mais comme nous l'avons déjà souligné ce processus est le produit de la convention. Car à son point de départ c'est l'Etat qui crée l'individualisme, par la garantie (juridique) de la liberté et la concrétisation de la sécurité juridique²¹⁹. Or, c'est précisément l'individualisme qui secrète le pluralisme et mène nécessairement à la fondation de l'Etat de droit. Car au sein de ce processus nous avons affaire à une sorte d'automatisme. De sorte que l'individualisme produit le pluralisme et mène nécessairement à la formation de l'Etat de droit²²⁰.

²¹⁷ Comme l'a montré d'une façon particulièrement tragique l'expérience du socialisme dit réel et particulièrement lors de ces manifestations radicales, comme le cas de la révolution cambodgienne.

²¹⁸ Ce qui est en train de se produire au niveau international à notre époque, comme nous le verrons plus loin..

²¹⁹ Notons, à ce propos, que ce phénomène juridique encadre et consolide la dimension économique, dans la mesure où la liberté implique la responsabilité et donc la crédibilité. Ce qui va permettre le passage de l'accumulation simple – la formation des fortunes – à l'accumulation élargie : la capitalisation.

²²⁰ Nous pouvons constater ce mouvement dans le cas, par exemple, de la révolution anglaise. En effet, c'est la votation de l' « Habeas corpus act », en 1679, qui va faire apparaître les partis politiques – les « Whigs » et les « Tories » : les libéraux et les conservateurs -, et c'est précisément cette transformation sociologique (le développement du pluralisme) qui va mener en Angleterre à la formation de l'Etat de droit : la célèbre Déclaration des droits, du 23 février 1689. En l'occurrence à l' « urnorme » (Kelsen), la forme première, de cet ordre. Dans le cas de la révolution française, rappelons que le principe de la sécurité juridique apparaît avec La Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, Laquelle fut discutée et votée entre le 20 et le 26 août 1789.

Cela étant souligné, il est important de retenir que la formation de l'Etat de droit implique la concrétisation de trois dimensions essentielles. Premièrement, le règne d'un texte fondamental que nous appelons la Constitution. Ce qui veut dire qu'avec le règne de la Constitution se manifeste l'empire du droit²²¹. Donc d'une part, le fait que le roi ne peut pas être au-dessus de la loi, et de l'autre, le fait que le pouvoir producteur des normes – l'organe législatif – est le pouvoir en dernière instance.

En deuxième lieu, il y a le fait que l'Etat de droit est le point de départ du processus politique, car c'est l'apparition de cet ordre institutionnel qui permet le passage de la souveraineté appartenant au Souverain – par la grâce de Dieu, disait-on – à la souveraineté appartenant au peuple. Plus précisément le règne du plus grand nombre. C'est par conséquent, avec l'Etat de droit que surgit le règne de l'alternance plus ou moins totalisante. Plus précisément, l'apparition d'un ordre oligarchique, ou d'un ordre démocratique.

Puis, en troisième instance, il y a le fait qu'avec l'Etat de droit – donc du règne du droit au sens stricte du terme – la chose publique (la « res-publica ») cesse d'être le domaine du Roi pour devenir la propriété commune : la propriété de tous. Par conséquent avec l'apparition du processus politique va se manifester la pratique du

Puis, le pluralisme contenu dans l'Assemblée Nationale Constituante va se manifester concrètement lors de la discussion du 11 septembre 1789, sur le fait de savoir si le roi devait ou non garder le droit de veto de la production juridique, ce qui donne naissance au bipartisme, à l'apparition de la droite et de la gauche.

²²¹ Notons que le concept de l'Etat de droit désigne par convention cet Etat conditionné par un texte fondamentale. Car, en dernière instance tout Etat est un ordre juridique.

contrôle de la chose publique. Dès lors l'appropriation privée de cette chose publique va se dévoiler comme un mal fondamentale comme la corruption par excellence.

Revenons au processus politique lui-même. Notons que, comme nous l'avons déjà souligné, l'automatisme dans le mouvement de la formation ne va pas au-delà de la constitution de l'Etat de droit. L'apparition de l'ordre oligarchique, comme celui de l'ordre démocratique n'obéit à aucune nécessité structurelle. Le processus d'accomplissement lui-même ne dépend que du niveau de conscience de chaque communauté sociale. Donc de la nature de sa propre expérience historique. Par conséquent, une structure sociale peut passer de l'ordre oligarchique à l'ordre démocratique et inversement. Tout ce que nous pouvons dire est qu'il y a une différence fondamentale entre un ordre et l'autre.

Aristote avait déjà remarqué que dans l'ordre oligarchique ce sont toujours les mêmes qui sont au pouvoir. Ce qui veut dire, par conséquent, qu'ici nous n'avons pas affaire à une communauté de citoyens : des sujets du pouvoir²²². Et le fait de ne pas avoir ce droit à la représentation, cela veut dire, pour le Philosophe, être frappé d'indignité. Ce qui veut dire concrètement que l'ordre social ne s'accomplit pas dans l'ordre oligarchique, car ce qui s'accomplit dans et par le processus conventionnel est, par définition, comme nous l'avons indiqué, l'« isothymia » contenu en puissance chez tout être humain. De là que la communauté d'égaux ne peut être qu'une communauté d'êtres se manifestant dans la plénitude de leur capacité.

²²² Remarquons, à ce propos, que pour Aristote les citoyens sont les sujets du pouvoir. L'Abbé de Sieyès pour sa part considéra qu'il y a deux sortes de citoyens, les actifs et les inactifs. Les premiers étant les vrais sujets du pouvoir, tandis que les deuxièmes ne sont pour lui que des machines à travailler. Actuellement la théorie et la pratique tend à faire la différence entre ceux qui ont droit à accéder au pouvoir et ceux dont le seul rôle est de légitimer, par le biais des élections, ceux qui accèdent au pouvoir.

Dès lors l'ordre démocratique est par définition celui où s'accomplit la communauté des citoyens. Donc l'ordre où, pour parler avec Aristote, les citoyens ont à tour de rôle le droit de gouverner et celui d'être gouverné.²²³ Ainsi la démocratie accomplit, selon son concept, l' « isonomia » et réalise l' « isocratia », : l'ordre qui concrétise le principe de l'alternance pure.

En d'autres termes, dans l'ordre démocratique, l'existence d'une caste de seigneurs de la chose publique, d'une nomenklature, est contraire à la logique de son fonctionnement et de sa raison d'être. Par conséquent l'existence d'une telle caste ne peut se produire que dans un ordre oligarchique. On peut aussi exprimer cette problématique du point de vue sociologique, en disant que dans un ordonnancement oligarchique l'élite administrative est composée de permanents²²⁴. Ainsi, cette élite secrète l'élite politique. De sorte qu'au sein de cet ordre l'alternance politique tend à se manifester comme le roulement de l'élite administrative en elle-même²²⁵.

²²³ Il est important de noter qu'avec cette définition nous sommes loin de la pensée dominante actuelle, pour laquelle la démocratie est synonyme de suffrage universel (masculin et féminin). Or, il convient de remarquer, à ce propos, que le suffrage universelle est une condition nécessaire, mais non pas suffisante de la démocratie. La pratique politique dans le monde actuel nous montre que le suffrage universel peut exister même dans des réalités pré-politiques ; cas des pays latino-américains par exemple, où la chose publique n'est pas encore la propriété commune, mais la propriété de la caste dominante. Car dans ces réalités nous avons affaire, à ce que Max Weber a appelé des Etats patrimoniaux. Donc à la patrimonialisation de la chose publique.

²²⁴ C'est ce qu'on appelle justement la nomenklature.

²²⁵ C'est précisément ce que nous constatons actuellement en France. En effet l'élite administrative est ici essentiellement composée d'énarques – d'élèves de l'ENA : de l'Ecole Nationale de l'Administration – et ce corps, cette corporation, produit les membres de l'élite politique. De sorte que l'alternance politique se présente dans cet ordre comme le mouvement qui va de l'élite administrative vers l'élite politique pour retourner ultérieurement vers l'élite administrative. Nous avons constaté le même phénomène après l'effondrement du socialisme dit réel. Plus précisément lorsque la nomenklatura communiste va accéder , par la voie des élections, au pouvoir politique. Bien évidemment, dans ce processus la nomenklatura communiste va s'appropriier, pendant la période de transition, l'essentielle de la chose publique, se transformant ainsi en classe plutocratique : en classe de riches. Notons, à ce propos, que dans ces pays on emploie, d'une manière inadéquate, le terme d'oligarchie. De sorte que les plutocrates sont appelés des oligarques.

En ce qui concerne l'ordre oligarchique, il convient de remarquer que cette réalité n'est pas uniquement le résultat de l'existence d'une caste bureaucratique. En effet, cette structure va se manifester à l'époque moderne, comme la conséquence, selon Max Weber, de la rationalisation de l'administration publique. Car dans le monde traditionnel l'ordre oligarchique est le résultat de l'existence d'un ordre social où les seigneurs sont tout et le peuple n'est rien. Très souvent, ces systèmes sont le produit de l'existence d'une minorité qui se considère comme étant racialement supérieure aux peuples qu'elles dominent²²⁶.

De sorte que dans ces structures, il n'est pas difficile de le constater, le minimum éthique contenu dans l' « isonomia », ne peut pas devenir efficace. Nous pouvons, dès lors, faire la différence entre les structures oligarchiques pré-politiques²²⁷ et les structures oligarchiques produites par l'Etat de droit. Au sens strict du terme, seules ces dernières rentrent dans l'horizon du politique. C'est la raison pour laquelle ces structures peuvent développer les déterminations essentielles de l'Etat de droit, voire se manifester dans le domaine de l'Etat de justice ; donc, de la justice contributive et de la justice distributive.

Ceci veut dire concrètement que l'ordre oligarchique est non seulement une manifestation de l'Etat de droit, mais aussi cette structure dans laquelle le règne du droit commença la concrétisation de ses propres manifestations ; particulièrement le

²²⁶ C'est précisément ce que nous constatons dans le cas des pays de l'Amérique latine. En effet ici les élites du pouvoir sont le produit de la conquête et se considèrent comme étant les seigneurs de ce monde par droit divin grâce à la donation papale : la Bulle « Inter Coetera », du 4 mai 1493.

²²⁷ Rappelons que dans ces structures la chose publique n'est pas encore la chose de la communauté sociale. Nous y avons plutôt affaire à un Etat patrimonial, où le pouvoir est contrôlé d'une manière plus ou moins totalisante par la caste dominante. De là la tendance dans ces réalités aux pouvoirs à caractère dit messianique, voire aux partis à tendance totalitaire, comme le cas du PRI (Parti révolutionnaire Institutionnalisé) au Mexique ou du parti péroniste en Argentine. Notons à ce propos, que le PRI est dirigé par un conseil formé de représentants des grandes familles, issues de la Conquête et que cette dictature oligarchique peut être considérée

principe de l'égalité juridique, ainsi que le fait que la chose publique est un bien commun : la propriété de tous. En tout cas, ceci n'exclut pas le fait que cet ordre puisse réaliser des manifestations propres à l'Etat de justice, tant au niveau de la justice contributive que de la justice distributive.

Cela dit d'une manière simple l'ordre oligarchique est défini comme le système politique dans lequel le pouvoir est contrôlé par une simple minorité. De sorte que cet ordre est composé de deux sortes de citoyens. D'un côté, de sujets du pouvoir et de l'autre, des sujets dont le seul rôle politique est celui de légitimer ceux qui accèdent au pouvoir. Pour sa part Aristote souligne, comme nous l'avons remarqué, que lorsque ce sont les mêmes qui sont au pouvoir, cela veut dire que le reste de la population est frappée d'indignité. Par conséquent, l'ordre oligarchique est celui dans lequel l'égalité en dignité – l' « isothymia » -, contenue dans l'universalité de l'humain, n'est pas encore accompli. Car, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, le but fondamental du processus politique est précisément la réalisation de cette finalité, en vue de créer une communauté d'égaux au niveau particulier, comme au niveau universel.

Il convient toutefois de remarquer que la définition traditionnelle de l'ordre oligarchique n'épuise pas la totalité du phénomène tel que nous le connaissons actuellement. L'avènement de la bureaucratie, de cette classe dite universelle²²⁸ dont parlait Hegel, va modifier d'une manière très significative la logique de cet ordre. En

comme une dictature parfaite, car elle maintient un pouvoir total, tout en donnant l'apparence de l'alternance. Donc de la circulation des élites du pouvoir.

²²⁸ Appelé ainsi parce que, selon le philosophe de la dialectique, cette classe a comme but de son action l'intérêt général. Par conséquent qu'elle est, de par sa fonction de serviteur de l'Etat, au-dessus des engagements partisans.

effet cette classe de permanents va trouver dans le monopole de la chose publique le sens même de sa destinée. De telle sorte que cette corporation va s'affirmer dans son rôle de classe rationnelle et faire passer son intérêt particulier comme étant la manifestation la plus authentique de l'intérêt général. Et c'est précisément en tant que caste de seigneurs de la chose publique²²⁹ que cette classe trouve sa raison d'être et le sens même de son devenir.

Mais, cela dit, ce devenir n'est pas de l'ordre de la nécessité. En effet cette caste porte en elle-même ce devenir comme une possibilité, car non seulement tout ordre tend à reproduire sa propre logique, mais il y a aussi le fait qu'il s'agit ici d'une élite du pouvoir qui se reproduit d'une manière simple. Car comme on peut le constater non seulement en France, mais dans d'autres réalités où ce phénomène existe, les nomenklaturistes produisent des nomenklaturistes²³⁰.

Cela étant souligné, il est important de remarquer que le processus axiologique est essentiellement un mouvement d'accomplissement. Rien ne peut y conduire à l'apparition d'un ordre nomenklaturiste. Ce phénomène est bien plutôt le produit de la perversion de la raison théorique. Car en lui-même le processus d'accomplissement politique ne peut que conduire de l'Etat de Droit à l'Etat de justice en passant par la formation oligarchique et la formation démocratique. Ceci de la

²²⁹ Il est important de remarquer que la nomenklatura tend à se présenter comme un ordre spécialisé dans le bonheur du peuple. Mais cette prétention n'est que simple légitimation. Quoi que dans sa réalité cette classe tende à se reproduire d'une manière simple, à se manifester en tant que caste se situant par delà les jeux partisans. Donc comme une élite capable d'imposer sa propre logique à l'être social : en tant que puissance castificatrice du social.

²³⁰ Il convient toutefois de remarquer que l'ordre nomenklaturiste est le produit d'une structure sociale tendant au dépassement de l'individualisme, vers la structuration organique du social. C'est, pour ainsi dire, une forme opportuniste de la caste des philosophes-rois cher à Platon et que le marxisme va véhiculer en dépit de son discours anti-hiérarchique. L'expérience du socialisme pratique nous montre jusqu'à quel point ce processus

même manière que l' « isothymia » mène à l' « isocratia » en passant par l' « isonomia ». Car le règne de l' « Isocratia » est par définition celui de la communauté des citoyens, c'est-à-dire des sujets du pouvoir.

Nous avons, en effet, à ce propos déjà signalé le fait que le processus d'accomplissement politique est en lui-même un mouvement qui mène à une communauté juridique, où l'Etat est un gouvernement d'hommes libres sur des hommes libres. De plus il y a le fait que dans cet ordre isocratique l'égalité des chances est le produit du nivellement social, donc de la justice distributive. C'est précisément pour cette raison qu'on peut dire que l'Etat de droit se donne comme but l' « isonomia ». Ceci de la même manière que l'Etat démocratique se donne comme but le nivellement du social et l'égalité des chances entre les membres de la communauté sociale.

Par conséquent, la communauté d'égaux, qui est en elle-même une communauté juridique, est le résultat de l'accomplissement non seulement de la justice distributive, mais aussi des valeurs d'ordre universel au niveau de la communauté des nations. A ce propos il convient de comprendre que les communautés particulières ne peuvent pas s'accomplir en elles-mêmes, si les principes de la justice ne se manifestent pas non plus au niveau de la communauté universelle des nations. Dès lors, la communauté universelle des nations se présente comme l'accomplissement de la communauté sociale. C'est pour cette raison que déjà dans l'antiquité les penseurs du politique avaient compris que l'homme est non seulement en puissance un animal politique, mais aussi un animal cosmopolitique.

mène à la castification du social. Donc, jusqu'à quel point la nomenklatura est le noyau de base d'un ordre ponctuellement hiérarchisé.

C'est sans doute à notre époque que cette dimension cosmopolite de l'humain se présente, plus que jamais, comme l'horizon même de l'existence sociale.

Ceci veut dire par conséquent que la dimension axiologique de l'humain s'accomplit dans la communauté universelle des nations et non pas dans la société particulière ou dans un ensemble particulier quelconque, comme c'est le cas actuellement dans la Communauté européenne ou dans Ouma : la communauté islamique des nations²³¹. En effet le but du processus axiologique est l'accomplissement de l'humain dans sa dimension universelle. Car c'est en but de cette fin que la raison théorique se manifeste dans le monde.

Cela dit, la communauté universelle des nations existe – tout comme les communautés particulières – non seulement en vue de promouvoir les échanges et la lutte contre les injustices réciproques, mais aussi en vue de la solidarité. Mais ce but, qui est celui du règne du Bien dans le monde, ne peut être atteint que si les nations elles-mêmes ne sont pas engagées dans le processus du nivellement social qui est, précisément, l'œuvre de l'Etat de justice. Car c'est seulement à la hauteur de l'individualisme accompli que la singularité dépasse les bornes imposées par les principes du sang et du sol, pour se projeter, en tant que sujet universel, comme citoyen du monde.

²³¹ Toute communauté particulière peut s'attribuer une dimension universelle, mais ne peut que jouer un rôle de légitimation. De plus lorsqu'une particularité s'arrogue l'universalité, elle nie, par la même, non seulement les autres particularités, mais aussi l'universalité elle-même. Pour cette raison les communautés particulières ne peuvent se concrétiser effectivement que comme des communautés raciales ou religieuses. C'est précisément ce que nous constatons actuellement dans le cas de l'Union européenne. Elle tend non seulement à exclure le libre échange, en pratiquant du protectionnisme, mais à écarter la différence religieuse, pour se constituer de plus en plus comme une communauté éthno-religieuse : blanco-biblique.

XI

De la finalité axiologique de l'humain et de ses contrariétés – I -

Tout au long de cet essai nous avons cherché à montrer que la finalité axiologique de l'humain est la manifestation de sa substance éthique. Plus précisément que cette substance se dévoile par le biais de sa rationalité en tant que raison théorique, pour s'objectiver dans la raison pratique elle-même. Donc, dans la formation d'un ordre du monde qui s'accomplit en tant que communauté d'égaux.

Nous avons surtout souligné, à ce propos, que tout système de valeurs a une source unique et que c'est précisément cette source unique qui lui donne sa cohérence et sa dimension finaliste. Ceci veut dire, par conséquent, que tout système de valeurs existe en vue d'une fin et se donne des moyens pour atteindre la dite fin.

C'est ainsi que le système axiologique de valeurs a comme point de départ l'En-soi éthique de l'humain et se donne comme moyen la raison conventionnelle, plus précisément, la production normative capable d'assurer et promouvoir le règne de la communauté d'égaux au niveau des nations en particulier, comme au niveau de la communauté universelle des nations. Nous avons vu que ce processus est le résultat de la raison théorique et ne peut pas produire sa négation à partir de sa propre logique. Le développement de la substance éthique de l'humain ne peut que déboucher sur sa propre finalité éthique. Plus précisément, sur cette forme idéale de la coexistence de l'humain où l'égalité proportionnelle dans l'échange, coïncide avec

le principe de l'égalité numérique dans la représentation et s'accomplit dans la solidarité et la réciprocité.

Tout ceci montre que ce processus d'accomplissement implique nécessairement le dépassement des inégalités naturelles et la concrétisation du règne de l'égalité dans l'universalité des rapports. De sorte que la logique de ce mouvement – qui est en lui-même la manifestation du Logos : de l'Un divin dont parlait Héraclite – ne peut pas produire sa propre perversion, car la raison conventionnelle est, pour ainsi dire, la garantie de sa propre authenticité. En effet le sophiste Lycophron avait déjà signalé le fait que la convention existe en vue de garantir les droits réciproques. Puis, contre toute attente, la ruse de la raison a conduit notre temps historique vers un chemin différent de celui qui aurait dû être le sien et tend à s'acheminer, de plus en plus, vers une nouvelle nuit des temps historiques. Et c'est justement la logique de cette déviation qu'il s'agit de comprendre. Car, après tout, l'Esprit du monde semblait avoir dépassé les malheurs des temps de l'obscurantisme et semblait s'acheminer vers son propre accomplissement, dans le royaume de la raison dans sa plénitude. Se pose, dès lors, la question de savoir : quelle est la raison de cette perte ?

Certes, nous avons déjà souligné le fait que le dépassement du règne de l'Ego transcendante du Peuple Elu, à l'époque des grandes révolutions dites bourgeoises, ne s'est pas produit selon l'exigence même du concept des Lumières. Hegel lui-même avait parlé de la platitude des Lumières et avait souligné le fait que dans ce devenir-autre l'Absolu devait laisser la place à la Raison. Mais Hegel n'a pas montré la cohérence même de la raison théorique qui devait conditionner la raison

pratique. Tout indique que, pour lui, ce devenir devait s'éclaircir dans son devenir lui-même. L'évolutionnisme (dialectique) étant pour lui le garant même de ce processus d'accomplissement.

Ce manque de clarté fut, sans doute, la cause de la nature irrationnelle de ce processus de dépassement de la légitimation dite monothéiste. Le fait est que déjà les idéologues, comme Tracy et Cabanis, se sont posé la question de savoir quel est le logos de l'idée de ce devenir. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué, ces penseurs, se sont perdus dans les sables mouvants de l'inconsistance de la pensée. Ils nous ont laissé seulement comme témoignage de leur recherche le concept même d'idéologie.

Le fait est que l'humanité progressiste de l'époque a vécu dans l'attente de cet éclaircissement. Car les Lumières n'avaient donné que l'ébauche de la logique de ce processus et non pas la nature même de son propre devenir. Cela dit, nous savons actuellement que pour l'esprit de ce temps, le concept de socialisme enfermait l'énigme même de ce devenir. Ce n'est donc pas un hasard si la philosophie de Marx va se présenter, pour les consciences dites progressistes, comme la parole même de l'énigme enfin résolue.

Mais le marxisme ne fera – comme va le montrer plus tard le résultat pratique de cette expérience – que conduire la conscience éprise de vérité et de justice, vers la négation des ses propres attentes. Se pose, dès lors, la question de savoir : comment expliquer la logique de ce qui est une des plus grandes catastrophes de l'histoire de l'humanité ? Car cette expérience a laissé non seulement derrière elle un

immense champ de ruines et des cimetières à échelle continentale, mais semble avoir aussi disloqué durablement tout effort de penser le devenir d'une communauté humaine capable de se reproduire dans la plénitude de ses possibilités.

Cela dit, il ne s'agit pas de penser le marxisme comme l'échec de la raison. Car, dans sa vérité, cette pensée avait la prétention²³² d'être la manifestation de la raison, mais elle se dévoile plutôt comme étant la négation de cette raison en elle-même. Il convient de rappeler, en effet, que pour l'auteur du *Manifeste Communiste*, le développement de l'histoire est en lui-même un processus d'accomplissement. Puis que ce mouvement est à son tour le résultat de la manifestation du matérialisme dialectique. Donc, de ce processus, de développement de l'Être exposé par la théorie évolutionniste de l'époque²³³. Ceci de telle sorte que le développement de la matière mène au développement du vivant et à l'accomplissement du processus historique lui-même. Par conséquent, ici la finalité du monde est contenue dans les formes premières de l'Être²³⁴ lui-même. Mais le dévoilement de ce qui est en puissance – dans cette instance métaphysique²³⁵, au sens strict du terme – se réalise précisément, pour cette vision du monde, dans et par la manifestation de la dialectique de la matière. Donc de cette puissance qui fait que chaque moment est supérieur à celui qui le précède et inférieur à celui vers lequel il tend. De sorte que,

²³² Rappelons à ce propos que, comme le disait Marx lui-même, nous ne pouvons pas comprendre les mouvements sociaux ou les individus à partir des discours qu'ils tiennent d'eux-mêmes.

²³³ Hegel nous dit, à ce propos, dans la Préface de la *Phénoménologie de l'Esprit* que le vrai est le Tout et que le Tout est ce qui s'accomplit à travers son développement. Notons que le Tout dont il est question ici, est le Tout de l'Être perçu à partir d'une vision héliocentrique.

²³⁴ Notons que pour la cosmologie de l'époque, cette forme première était le grand nuage de poussière qui en s'effondrant en lui-même produit le cosmos héliocentrique.

²³⁵ Il s'agit bien d'une instance métaphysique et non pas d'une dimension méta-éthique.

pour parler avec Anaxagore, le chaos originel est mu par le Nous pour permettre l'apparition de l'Être dans son devenir.

Par conséquent, le développement de l'histoire – son accomplissement dans le règne du communisme – est le résultat de la mise en marche des automatismes de la dialectique²³⁶ qui fait que tout moment historique dévoile sa propre négativité et se dépasse par la négation de cette négation, pour donner naissance à une nouvelle réalité. Donc à une forme historique supérieure.

En ce qui concerne la dialectique elle-même, il convient de noter que ce processus est pour Hegel un mouvement infini. Car en face de l'être se manifeste toujours le néant, donc le mouvement du devenir-autre de la réalité. Marx va introduire justement une rupture par rapport à cette logique du devenir. Ceci dans la mesure où, pour lui, ce processus du devenir prend fin avec le dépassement de la contradiction fondamentale. C'est-à-dire avec le dépassement du rapport antagonique entre le développement des forces productives et sa dernière manifestation contradictoire : le mode de production capitaliste.

Ceci veut dire concrètement que pour Marx l'accomplissement du social, sous le règne du communisme, met fin à la contradiction et donc au devenir-autre du monde. Car le développement de la contradiction existe en vue du devenir-autre, comme nous venons de le signaler. Il se pose, dès lors, la question de savoir

²³⁶ Il convient de noter que ce terme hégélien, quoi qu'inadéquat du point de vue de sa propre conceptualité – du « dia-lectos », de la double parole contenue dans le dialogue – renvoi à la loi des contraires. Mais ici cette loi se manifeste dans son processus d'accomplissement sous la forme de la négation de la négation. Ainsi, pour Hegel, la loi des contraires existe en vue du devenir et est la même dans le monde physique que dans le règne de l'éthique. Il convient, en tout cas, de remarquer que la dialectique est tel le démurge – dont nous parle Platon dans le *Timée* – la puissance qui conditionne le processus de l'Être.

comment concevoir une réalité en dehors de la loi des contraires. Car il convient de rappeler que la loi des contraires est la substance du réel. De là, l'impossibilité manifeste non seulement de concevoir une réalité purement positive ou purement négative et encore moins une réalité en dehors de toute contradiction.

Cela dit, le problème qui pose la thèse de Marx du processus d'accomplissement du social ne se situe pas uniquement au niveau de la nature d'une telle réalité, mais aussi de la logique de son devenir. Car le problème n'est pas simplement de savoir comment une telle réalité non contradictoire peut se manifester concrètement, mais aussi celle de savoir quels sont les moyens qui mènent à cette fin. Il convient, en effet, de rappeler que, selon cette vision du monde, le processus dialectique est le moteur du devenir-autre, mais cesse d'être la substance de ce monde accompli en lui-même. Pour ces raisons il est hautement problématique de concevoir rationnellement le devenir de cette réalité, comme sa manifestation elle-même.

En vérité, ce processus ne peut pas être compris en dehors de la vision cosmologique de l'époque : en dehors de l'héliocentrisme. Mais ce processus d'accomplissement dialectique, ne nous explique pas la logique de l'être qui est sa propre finalité. La croyance dans ce devenir repose uniquement dans le présupposé même de la dialectique : la thèse selon laquelle tout moment historique est supérieur à celui qui le précède et donc nécessairement inférieur à celui vers lequel il tend. Par conséquent, en langage marxiste, si le capitalisme est supérieur à la féodalité, le capitalisme est nécessairement inférieur au mode de production vers lequel il tend : au communisme. Notons de plus que cette croyance est confortée par le fait que la

supériorité ou l'infériorité dont il s'agit, se rapporte à la puissance motrice de ce processus : le développement des forces productives²³⁷.

Nous avons affaire, dès lors, à une série de thèses qui se présentent comme étant des vérités scientifiques. Or ces thèses, comme nous l'avons souligné, vont depuis celle de l'évolutionnisme à celle du dépassement de la loi des contraires, en passant par celle de la logique de la dialectique hégélienne, jusqu'à la thèse de la négation de la moralité objective comme condition de l'accomplissement de l'être du social.

Car, à la différence de la philosophie du logos, Marx pense que l'accomplissement de l'humain est le résultat des automatismes de l'histoire. Lesquels automatismes mènent nécessairement à la réalisation d'un processus d'accomplissement, dans lequel chaque moment est supérieur à celui qui le précède, et ce jusqu'à l'achèvement de la phase finale. De sorte que cette phase finale est non seulement le résultat de l'accomplissement de l'être du social, mais aussi de l'Être en tant que tel.

Avant de nous poser la question du contenu de cette forme finale, il convient de comprendre que – selon la pensée naturaliste, à laquelle font référence Hegel et Engels – le résultat est contenu en puissance dans sa forme première. Ceci de la même manière que l'arbre est contenu en puissance dans son noyau de base. Ce qui veut dire, par conséquent, que la forme supérieure de l'être sociale est contenue,

²³⁷ Nous ne devons pas toutefois perdre de vue que pour cette vision ontologique, la dialectique de la nature s'accomplit dans la dialectique de l'Histoire. Puis que la dialectique elle-même se dépasse dans la non-dialectique.

en puissance, dans sa forme première. Ceci est aisément concevable dans le cas de la forme première du processus historique qui est pour Marx le communisme primitif. Pour cette raison, le père du socialisme dit scientifique nous assure que le communisme primitif est la thèse, tandis que le communisme achevé est la synthèse de ce processus. Lequel mouvement est médiatisé par l'antithèse : le règne de la propriété privée.

En ce qui concerne ce problème du principe et de la fin d'un processus il convient de rappeler que pour la vision évolutionniste de l'Être le point de départ du processus dit dialectique n'est pas l'humain, mais la nature elle-même dès son commencement. Notons, à ce propos, que pour la philosophie du logos, le processus rationnel du social n'est pas le produit de la nature, mais une dimension fondamentalement éthique. Car la fin éthique est un principe et les moyens qui y mènent existent en vue de cette fin. Ce qui veut dire que l'En-soi éthique réalise ses potentialités en vue de la fin qui est contenue dans sa propre dimension. Pour cette raison nous disons que l'exigence de l'égalité en dignité, mène nécessairement, dans le dévoilement de ce processus éthique, à l'égalité devant le droit et puis à l'égalité devant le pouvoir. Donc au règne de la communauté d'égaux. Laquelle communauté dans sa dimension éthique ne peut être que d'ordre universel : la communauté universelle des nations.

Ceci nous mène à nous poser la question du contenu de la forme supérieure du processus historique, tel que Marx l'a perçu. Car nous ne devons pas oublier que la philosophie de l'histoire de Marx se donne comme but le règne d'un ordre communautaire, de là le concept même de communisme. Il se pose dès lors la

question de savoir si cette communauté peut être perçue comme étant semblable à celle qui se dévoile à partir de la philosophie première. Certes, Marx n'a jamais parlé d'une manière précise du contenu de ce monde. Une exigence, dite scientifique, l'a toujours poussé à s'abstenir de parler de ce qui n'est pas, parce que non-encore réalisé. Car par définition on ne peut pas parler de ce qui n'est pas. Ceci d'autant plus que selon la dialectique hégélienne ce qui n'est pas encore est précisément de l'ordre du néant²³⁸. Mais, indépendamment de ces empêchements que Marx s'est imposé à lui-même, il est clair que nous pouvons parler, à partir de ces écrits, d'une manière générale, du contenu de cette forme. N'oublions pas, en effet, que pour lui cette forme supérieure n'est pas le produit de l'activité nomothétique de l'humain. De sorte que ce monde se situe par delà l'horizon du Droit²³⁹, comme il le dit dans sa *Critique du Programme de Gotha*. Ainsi, dans ce monde accompli le rapport entre les êtres et les nations ne peut être que le produit de la volonté éclairée de chacun. Ici l'autonomie²⁴⁰ est le résultat du dépassement de l'égoïsme²⁴¹, donc la conséquence d'un comportement purement altruiste.

Pour ce qui est de la reproduction matérielle, nous ne devons pas oublier que pour Marx la monnaie et la valeur d'échange sont la manifestation de la vénalité et de la prostitution universelle, comme il le dit dans les *Fondements à la critique de l'économie politique*. De sorte que pour lui le règne du communisme ne peut pas être

²³⁸ Or, selon la philosophie du Logos le devenir-autre du monde n'est pas une réalité étrangère à son commencement, car il est contenu dans son fondement lui-même. En effet, l'égalité est en puissance dans l'« isothymia » et elle devient en acte effectivement dans le règne de l'« isocratia ».

²³⁹ Concrètement parlant pour Marx le droit ne peut être qu'un produit de la bourgeoisie. Donc comme tel le droit est bourgeois.

²⁴⁰ De la production normative de chacun.

²⁴¹ Donc de ce qui doit être perçu comme un produit du règne de la propriété privée.

le produit du règne de la valeur d'échange, de la marchandise, mais plutôt celui de la valeur d'usage. On peut dès lors penser que dans ce monde le troc doit permettre la pratique de l'échange. Car comme disait Aristote, il n'y a pas de vie sociale sans échange. Mais tout indique que pour Marx le but n'est pas la manifestation de l'échange entre sujets, mais plutôt son dépassement par le biais de la production de valeurs d'usage. Donc le fait que chacun produit ce dont il a besoin²⁴². Chez Engels nous constatons plutôt l'idée selon laquelle ce saut du règne de la nécessité, vers le règne de la liberté, implique la formation d'une association de travailleurs produisant en commun et se répartissant les fruits de leur production selon le principe de chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins²⁴³.

En ce qui concerne la dimension du politique, il convient de rappeler que pour Marx ce devenir-autre met fin aux mécanismes de régulation du pouvoir. En effet la dictature²⁴⁴ du prolétariat dissout l'ordre de domination capitaliste et crée ainsi les conditions de sa propre disparition. Car pour Marx dans le règne du communisme, il n'y a plus de rapport de domination sociale, ni de domination de l'homme par l'homme. De sorte que dans cette société sans classes, la politique comme telle disparaît.

²⁴² C'est précisément la figure idéale qui se manifeste chez Marx à partir de l'*Idéologie Allemande*. Ce qui se rapporte précisément aux robinsonades dont parle l'auteur du *Capital* lui-même.

²⁴³ Notons que cette forme de répartition est précisément celle de la justice distributive, telle qu'elle fut formulée par la philosophie aristotélicienne. La grande différence étant que la justice distributive est pour la philosophie du logos le complément de la justice corrective. Ceci de la même manière que le règne de la propriété commune (l'Etat) est le complément du règne de la propriété privée (la société civile). Il convient aussi de remarquer que ces principes de la justice distributive ont été particulièrement développés au sein du mouvement anarchiste. Car au sens stricte du terme, selon la logique du matérialisme historique, il est hautement problématique de dire quelle sera la forme concrète d'une formation sociale qui n'est pas encore.

²⁴⁴ Rappelons que le concept de dictature surgit avec l'expérience politique de la république romaine, et il implique comme tel un Etat d'exception. Car c'est le droit lui-même qui détermine l'existence de ce moment du non-droit. Plus précisément c'est la normativité constitutionnelle qui détermine cette mise entre parenthèses du droit, la durée même de cet Etat d'exception. Ce qui correspond précisément à l'article 16 de la Constitution de la Cinquième République française.

Ceci veut dire concrètement que le dépassement du droit politique n'est pas ici, dans ce processus, le produit de la juridicité elle-même, mais le résultat des automatismes de l'histoire. Le même phénomène se produit avec le dépassement de cet ordre dictatorial. Car comme nous le dit la théorie marxiste elle-même, le rôle de la dictature du prolétariat est celui d'exproprier les expropriateurs, donc de mettre fin au règne de la propriété privée. Ce n'est qu'alors que la dictature du prolétariat disparaît, ainsi que toute forme de structure de domination.

XII

De la finalité axiologique de l'humain et de ses contrariétés – II –

Le marxisme va se présenter ainsi comme cette dimension illusoire, dont sa fonction effective – par delà sa prétention dite scientifique²⁴⁵ - n'a pas été celle de donner au monde moderne une raison pour vivre et pour mourir, comme l'ont pensé certains théoriciens²⁴⁶, mais plutôt comme ce système de pensée qui va détourner le monde moderne de son chemin d'accomplissement. Car, comme nous l'avons déjà souligné, l'ère des révolutions classiques va ouvrir la voie au règne des valeurs d'ordre universelle et au devenir-autre du monde.

Le chemin de la raison, comme nous l'avait indiqué la philosophie du logos, passe nécessairement par l'institutionnalisation de l'individualisme – et donc de la sécurité juridique – et par l'émergence du pluralisme et le développement de l'Etat de droit. Par conséquent, par le dévoilement de ce processus qui mène nécessairement à la communauté d'égaux au niveau des particularités (des nations) comme au niveau universel. Mais la réalité effective n'a pas suivi ce processus. La conscience progressiste de l'époque a plutôt suivi le chemin signalé par le marxisme. Elle croyait en effet, comme le disait Sartre dans sa préface à *La Critique de la Raison*

²⁴⁵ Rappelons que pour Jacques Derrida la pensée de Marx est « la singularité absolue d'un projet de forme philosophique et scientifique ». *Spectres de Marx*, Jacques Derrida, Galilée, 1993, p.111 – Notons que pour sa part Raymond Aron nous dit que l'œuvre de Marx est une « construction philosophico-économique », « un monument intellectuel qu'il faut prendre comme tel ». *Le Marxisme de Marx*, Editions de Fallois, Paris, 2002, p.453.

²⁴⁶ Edgar Morin nous dit, à ce propos, que « l'avènement d'une religion de salut terrestre fut l'événement clef de notre siècle ». *Le Monde*, 26-11-1991.

Dialectique que le marxisme est « l'horizon indépassable de la pensée de notre temps »²⁴⁷.

Le fait est que la conscience progressiste de l'époque va s'orienter vers une perspective dite utopique et va abandonner le véritable terrain de la lutte, celui de la création conventionnelle d'un ordre juste. C'est en octobre 1917 que cette perspective historique va commencer à prendre forme, à se manifester en tant que réalité pratique. C'est alors justement que l'ordre du monde va commencer à se manifester d'une manière différente. Car il y a d'un côté, l'émergence d'un nouvel ordre international, avec la Société des Nations²⁴⁸, et de l'autre côté, le développement de l'antagonisme qui va caractériser le nouveau moment historique. Plus précisément le développement des deux nouvelles surpuissances qui vont incarner les modèles sociaux du vingtième siècle. D'un côté les Etats-Unis et de l'autre l'Union Soviétique.

Mais la gestation de cet antagonisme qui va déboucher sur la guerre froide, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, ne peut pas être comprise sans la dislocation du système de l'étalon or, avec la crise des Années-Trente. Car il convient de comprendre, pour ce qui est du devenir de ce processus, que nous

²⁴⁷ Pol Pot, pour sa part, a appris aux Khmers Rouges que la théorie marxiste est la vérité et que la vérité découle de la pratique.

²⁴⁸ Il convient de rappeler que La Société des Nations est, précisément, cet ordre international qui faisait défaut au monde classique et sans lequel il ne pouvait pas y avoir communauté internationale des nations et donc possibilité de paix entre les membres de la communauté internationale. Car l'époque classique – le dix-neuvième siècle en l'occurrence – fut une époque où les puissances dominantes avaient le droit à la prédation universelle et dont les limites à ce droit ne pouvaient être que le résultat de l'équilibre de la force entre ces puissances. La Conférence de Berlin, de 1885, et le partage de l'Afrique étant précisément, la manifestation de cette loi des plus forts au niveau international. Le but du processus axiologique n'oublions pas est celui de dépasser la loi du plus fort pour instituer et rendre effective le principe de l'égalité entre les membres de la communauté universelle. Car la finalité de ce mouvement d'accomplissement est celle de dépasser la raison de la force, pour assurer et promouvoir la force de la raison.

devons faire la différence entre l'accomplissement du règne de l'étalon or et le dépassement précisément de cet ordre des choses. En effet le règne de l'étalon or correspond parfaitement à un ordre dans lequel il n'y a pas de communauté internationale. Car les automatismes de l'or comme étalon, comme nous l'avons souligné, permettent précisément l'échange proportionnel – donc l'échange équitable - , tout en assurant le rapport commercial entre les nations sur-concurrentielles et celles qui ne le sont pas. Par conséquent le rapport commercial permanent, au sein du libre échange et du protectionnisme.

Il s'avère, dès lors, que la multilatéralisme permet de dépasser et d'accomplir l'unilatéralisme. Par conséquent la création d'une société des nations, d'un ordre international, se présente comme une avancée très importante, vers ce but ultime qui est la création et le développement d'une communauté universelle²⁴⁹ des nations. C'est précisément la logique de ce chemin qui fut pervertie par l'apparition d'une perspective dite utopique²⁵⁰. En tout cas c'est cette perspective qui va détourner l'attention du nécessaire dépassement de l'étalon or, dans et par la création d'une véritable communauté des nations. Car toute communauté existe non seulement en vue de promouvoir les échanges, mais en vue de la solidarité, tout en luttant contre les injustices réciproques²⁵¹.

²⁴⁹ Il convient d'éviter toute confusion entre la communauté universelle et la république universelle. Cette dernière implique nécessairement un centre et, donc, un ordre hiérarchique entre les différentes communautés particulières. Ce qui n'est pas le cas de la première.

²⁵⁰ Nous employons ici ce terme comme synonyme de devoir-être du monde de l'humain. Et ceci par convention, car dans sa forme première – chez Thomas More – ce terme n'était pas la manifestation du règne de l'égalité, mais bien plutôt celui d'un ordre ponctuellement hiérarchisé.

²⁵¹ Il est important de souligner que cet ordre ne peut être conçu que comme une communauté juridique où l'égalité des chances est la manifestation la plus concrète de la justice. Car ce qui est juste est équitable et

Or ce n'est pas, comme nous l'avons souligné, cette communauté supérieure qui va être le but du mouvement historique des temps modernes, mais plutôt la création d'un ordre du monde de plus en plus hiérarchisé. Où une minorité humaine bénéficie des biens du monde, tandis que la plus grande majorité s'enfonce dans la misère et l'abjection la plus radicale.

Et ce processus, comme nous l'avons vu, passe par le dépassement de l'or comme étalon et par l'institution d'un ordre où la nation la plus riche du monde détient le droit et le privilège d'émettre la monnaie ²⁵² internationale et de pouvoir ainsi acheter les biens et les services du monde avec du simple papier. Certes la logique de ce dépassement fut dans son effectivité conditionnée par la nécessité nécessaire. Plus précisément par le fait que les Etats-Unis avaient réussi à contrôler l'essentiel des réserves or du monde. De là qu'une fois ce phénomène constaté, il ne restait que le système de la parité stable et ajustable pour arriver à la redistribution de ces excédents. C'est précisément ce qui va se produire avec les Accords de Bretton Woods de 1944.

Cela dit il convient de rappeler que l'état des choses crée par l'augmentation considérable des réserves or des Etats-Unis, fut la conséquence de la politique de stérilisation, de thésaurisation d'une partie des réserves or contrôlé par ce pays au lendemain de la première guerre mondiale. Ce qui va provoquer la crise

l'équité au niveau international mène à l'équanimité des accords. Dès lors les accords injustes sont ceux qui n'assurent ni l'équité, ni l'égalité des chances.

²⁵² Rappelons que pour le marxisme cette histoire monétaire n'a aucun sens, est plutôt d'ordre épi phénoménal, car pour Karl Marx la monnaie et la valeur d'échange sont la manifestation de la vénalité et de la prostitution universelle.

déflationniste des années trente et l'effondrement du marché international²⁵³. Donc à cet état du monde dans lequel la lutte pour l'espace vital²⁵⁴ va se présenter comme le chemin de la survie et de la suprématie. Mais ce délire universel de présomption ne dura historiquement que le temps d'un cauchemar, car le mal dans le monde – l'universalité du crime – ne peut s'imposer que s'il parvient, s'il réussit à se présenter comme son contraire : comme la manifestation du Vrai, du Juste et du Bien dans le monde.

C'est par conséquent cette politique de stérilisation d'une partie des réserves or par les Etats-Unis qui va provoquer non seulement la crise des Années Trente, mais aussi la deuxième guerre mondiale. Car il s'agit de comprendre que dans le règne de l'étalon or, la cause principale des crises (de surproduction²⁵⁵) est précisément la contraction de la demande. Par conséquent l'augmentation significative du niveau de thésaurisation. Ainsi cet ordre économique se régule, au niveau international, à travers le rapport entre le libre échange et le protectionnisme, et au niveau interne – des économies nationales – par le rapport entre l'épargne et la thésaurisation²⁵⁶.

Ceci veut dire concrètement, pour ce qui est le rapport entre les nations, que toute société, sous le règne de l'étalon or, était obligée d'augmenter la quantité de

²⁵³ C'est précisément cette contraction brutale du marché international, en 1932, qui va conduire à la montée de Hitler au pouvoir et des thèses d'une race de seigneurs capable d'imposer au monde sa propre suprématie. Plus précisément l'existence d'un ordre du monde où seule cette race a le droit au bonheur, tandis que d'autres peuples n'ont le droit qu'à la servitude, puis il y a tous les autres peuples qui n'ont pas le droit à la servitude, parce qu'ils n'ont pas le droit à la vie.

²⁵⁴ Par conséquent, le droit de conquête du territoire des peuples dits inférieurs, en vue de leur anéantissement.

²⁵⁵ Car la surproduction est en elle-même le résultat d'une réduction du pouvoir d'achat, ou ce qui veut dire la même chose : d'une diminution significative de la quantité de monnaie en circulation.

papier monnaie en cas d'excédent des comptes courants et diminuer cette quantité dans le cas contraire. De sorte que tout pays excédentaire tendait à augmenter les importations, tandis que les pays déficitaires connaissaient normalement le phénomène contraire. Ainsi, la sur-thésaurisation des banques centrales²⁵⁷ était un phénomène qui ne rentrait pas dans l'ordre de la pratique. De telle sorte que les augmentations des réserves or provoquait l'accroissement du papier en circulation. Le phénomène contraire donnait précisément le résultat inverse.

Il convient de remarquer que ce mécanisme était le résultat de la libre convertibilité du papier monnaie en or. Par conséquent, la libre convertibilité permettait de maintenir la proportion adéquate entre la quantité de papier en circulation et la quantité d'or en réserve. Par conséquent la libre convertibilité va assurer le rapport entre le libre échange et le protectionnisme. Ainsi, l'étalon or était l'instrument le plus adéquat au sein d'un monde où il n'y avait pas une communauté des nations. Donc, l'existence d'une part, d'une autorité internationale capable de résoudre les conflits entre les parties, et de l'autre d'une politique de solidarité susceptible de garantir le bien être de tous ses membres. Par conséquent, le devenir-autre de ce monde devait s'orienter rationnellement vers la concrétisation d'une communauté des nations.

²⁵⁶ Par le biais du flux et du reflux de la quantité d'or disponible dans une société donnée.

²⁵⁷ Plus précisément, une banque centrale ne pouvait pas se donner comme objectif l'accumulation simple du métal jaune. Toute quantité d'or en réserve avait une contrepartie du papier en circulation. Le problème était alors celui d'avoir le maximum d'or en réserve pour garantir le papier en circulation. Mais, en tout cas, tout or en réserve était nécessairement monétisé. Ce qui veut dire concrètement que tout excédent métallique provoquait l'émission de papier monnaie en contrepartie. Permettant ainsi l'augmentation du pouvoir d'achat des sociétés excédentaires et, par la même, l'augmentation des importations.

On peut, dès lors, soutenir que le dépassement du monde classique²⁵⁸ va se produire à la fin de la Première Guerre mondiale. Plus précisément, entre octobre 1917 et avril 1919. Car c'est justement entre ces deux dates qui commenceront à se manifester les évènements qui mettront fin à l'ordre du monde classique. Ces évènements sont d'un côté, la Révolution soviétique et le début de la Thésaurisation d'une partie des réserves or des Etats-Unis, et de l'autre côté, l'institution de la Société des Nations, le 28 avril 1919.

Car comme nous l'avons déjà souligné, ce monde classique – résultant du passage, dans le domaine économique, du marché strictement monétaire au marché du crédit – devait se réaliser dans la formation d'une communauté internationale²⁵⁹ capable de lutter contre les injustices réciproques. Bien évidemment, cette communauté internationale ne peut s'accomplir que dans la solidarité. Donc dans une communauté universelle capable de se reproduire dans l'entraide et la paix.

Or, comme on le sait, le projet de la Société des Nations fut depuis son début un échec. Ceci particulièrement à cause du fait que la nation la plus puissante de l'époque, et qui fut en plus l'initiateur de ce projet, n'a pas voulu participer à la formation et au développement du nouvel ordre international. Cela dit, l'esprit du temps avait montré la nécessité de la formation d'une communauté internationale capable de se reproduire selon les principes du droit juste. En d'autres termes, selon les principes directeurs de la raison pratique.

²⁵⁸ Notons, à ce propos, que dans les discours dominants, il est question de capitalisme classique ou d'économie classique.

²⁵⁹ De sorte que l'animal politique (Aristote) puisse devenir un être cosmopolitique.

Ainsi, l'échec de la Société des Nations n'a pas permis le dépassement d'un ordre du monde où les principes du droit ne pouvaient se manifester qu'au sein des nations dominantes, mais pas au niveau international. Car dans le concert des nations ne régnait que le droit du plus fort. Donc le droit à la domination et à la conquête d'espace vital et de destruction des peuples vaincus.

C'est précisément cette vision du monde qui va se manifester, sous une forme particulièrement radicalisée, dans le nazisme. En effet, pour le nazisme, comme nous venons de le souligner, le peuple allemand – ainsi que les autres peuples germaniques – était le seul qui avait le droit à la liberté et au bonheur, tandis que parmi les autres peuples il y avait ceux qui avaient le droit à la vie et à la servitude, tandis que les autres n'avaient pas droit à la vie et devaient être anéantis.

Ce droit à l'universalité de la prédation et du crime va se manifester concrètement avec la crise des années trente²⁶⁰. C'est-à-dire au moment où la politique de démonétisation de la Réserve Fédérale, commençait à provoquer ses plus grands ravages. Plus précisément, avec la contraction brutale des échanges sur le marché international²⁶¹, ce qui va se produire à partir de 1932. Tout indique, en effet, qu'en janvier de cette année là, les Etats-Unis contrôlaient quelque chose comme le 44% du stock de l'or monétaire international et avaient thésaurisé la moitié de cette masse.

²⁶⁰ Rappelons que ce fut le 30 janvier 1933 que Hitler est arrivé au pouvoir.

²⁶¹ Cette contraction fut de l'ordre de 60% ! Rappelons, à ce propos, que depuis 1944 la seule année avec un chiffre négatif qui a connu le marché international, ce fut 2001, avec – 1%. Donc l'année où l'ainsi nommée crise de la nouvelle technologie, fut la plus forte.

Bien évidemment, comme nous l'avons souligné, ce niveau de thésaurisation ne fut pas le résultat d'une politique soudaine, mais plutôt la conséquence d'un processus qui commença à la fin de la Première guerre mondiale²⁶². Ce qui va produire le phénomène du raccourcissement des cycles économiques. Or, à ce propos, il convient de tenir présent à l'esprit que pour Marx la crise finale du système capitaliste devait être précédée par un raccourcissement des cycles de surproduction. De sorte que la post guerre fut perçue, par la conscience agissante de l'époque, comme la confirmation pure et simple de la philosophie de l'histoire de Marx. Par conséquent la conscience critique de l'époque va se focaliser sur la théorie de la crise finale de Marx et va laisser totalement de côté la politique monétaire des Etats-Unis, particulièrement sa politique de démonétisation d'une partie de ses réserves or.

Tout laisse penser, par conséquent, que la déstructuration de l'ordre classique fut en grande partie la conséquence de cette perte de réalité induite par le marxisme. Car cette pratique va non seulement produire la négation de la société révolutionnaire en elle-même, mais aussi la rupture de la conscience critique par rapport à la raison instituant. Plus précisément, par rapport au processus rationnel qui conditionne l'accomplissement du monde de l'humain.

C'est, en tout cas, le devenir de ce mouvement du négatif qui va cimenter la suprématie de l'économie américaine. Car cette nouvelle puissance, à la veille de son engagement dans la deuxième conflagration mondiale²⁶³, produisait plus de la

²⁶² Rappelons qu'en 1920 les Etats-Unis contrôlaient le 30% de l'or monétaire. Cette proportion sera de 15% en 1913 et de 44% en 1932.

²⁶³ Avec l'attaque de Pearl Harbor par l'aviation japonaise, le 7 décembre 1941.

moitié des moteurs d'exploitation du monde. De sorte que cette nation se trouvait, alors, au sommet de sa puissance productive et va réussir, par-là même, à contrôler lors de la Conférence de Bretton Woods, en juillet 1944, plus du deux tiers des réserves or du monde. Quelques 70% des réserves or du monde.

Or, dans ces conditions la continuité des échanges, au niveau international, par le biais de l'étalon or, n'était plus viable. Le passage par le système de l'étalon du change or²⁶⁴, se présente alors comme une nécessité. Ce qui va se réaliser avec les Accords du 22 juillet 1944. Par conséquent, les Accords de Bretton Woods vont permettre la redistribution des excédents métalliques contrôlés par les Etats-Unis. Cette redistribution commençait déjà à devenir effective en 1961, mais elle fut retardée par la création du Pool de l'or. Donc par le fait que les dix pays²⁶⁵ les plus riches du monde vendaient de l'or sur le marché international pour soutenir le dollar.

Tout indique que la raison de ce soutien – donc du retard dans la nécessaire redistribution de ces réserves et du rétablissement de l'ordre monétaire international – était la peur de l'Union Soviétique. Car il ne faut pas oublier qu'à l'époque le monde était en pleine guerre froide et que cette puissance possédait déjà l'arme atomique. Par conséquent, les Etats-Unis étaient considérés comme le rempart du monde occidental, contre le danger soviétique.

²⁶⁴ Rappelons que ce système s'appelle en anglais le « Gold Exchange Standard ». Lequel va remplacer le « Gold Standard ».

²⁶⁵ Le célèbre « Comité des dix » était composé, outre les Etats-Unis, par l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas, la Belgique, le Japon, la Suède et le Canada. Ce qui veut dire qu'il s'agissait d'un « Comité des neufs », qui par son soutien du USD – du dollar des Etats-Unis – empêchait la nécessaire redistribution des réserves d'or contrôlées par ce pays.

Cela dit, si nous soulignons ce phénomène, c'est simplement pour remarquer le simple fait que cette redistribution aurait pu être accomplie vers la mi des années soixante. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la Réserve Fédéral commença, à partir de 1964, à remplacer la devise « As good as gold », inscrite dans les billets dollars, par la devise « In God we trust ». Ce qui veut dire concrètement que pour les autorités américaines le dollar n'était plus aussi bon que l'or et que c'est, pour ainsi dire, par pur miracle – par la grâce de Dieu, comme le dit la conscience croyante – que les autres nations continuaient à considérer que le dollar était toujours aussi bon que l'or. Par conséquent, la valeur effective du USD, qui reposait sur l'immensité de ces réserves, avait été affaiblie par la réduction significative de ces réserves. Il ne restait dès lors qu'une valeur d'ordre transcendantale, car soutenue par la Transcendance elle-même.

De Gaulle, pour sa part va nous expliquer dans sa Conférence de Presse, du 04 février 1965, que «la convention qui attribue au dollar une valeur transcendante comme monnaie internationale ne repose pas sur sa base initiale, savoir la possession par l'Amérique de la plus grande partie de l'or du monde ! » Mais ajoute t'il « le fait que de nombreux Etats acceptent, par principe, des dollars au même titre que l'or pour compenser, le cas échéant, les déficits que présente, à leur profit, la balance américaine des paiements, amène les Etats-Unis à s'endetter gratuitement vis-à-vis de l'étranger. En effet, ce qu'ils doivent, ils le lui paient, tout au moins en partie, avec des dollars qu'il ne tient qu'à eux d'émettre, au lieu de les leur payer totalement avec de l'or, dont la valeur est réelle, qu'on ne possède que pour l'avoir gagné et qu'on ne peut transférer à d'autres sans risque et sans sacrifice ».

C'est donc pour toutes ces raisons que De Gaulle préconise le dépassement du système de change or. Car « étant donné la secousse universelle qu'une crise survenant dans ce domaine entraînerait probablement, nous avons en effet toutes raisons de souhaiter que soient pris à temps, les moyens de l'éviter. Nous tenons donc pour nécessaire que les échanges internationaux s'établissent, comme c'était le cas avant les grands malheurs du monde, sur une base monétaire indiscutable et qui ne porte la marque d'aucun pays en particulier ».

De plus, dans cette Conférence de Presse De Gaulle prend conscience du fait que la dislocation de l'ordre monétaire de Bretton Woods ne pouvait que produire un autre temps de malheur dans le monde. Pour cette raison il nous dit : « Mais les circonstances sont telles aujourd'hui qu'on peut même se demander jusqu'où irait le trouble si les Etats qui détiennent des dollars en venaient, tôt ou tard, à vouloir les convertir en or ? Lors même, d'ailleurs, qu'un mouvement aussi général ne se produise jamais, le fait est qu'il existe un déséquilibre en quelque sorte fondamental ».

Or c'est précisément ce déséquilibre fondamental qui va se produire avec la suppression de la garantie or du dollar, le 15 août 1971²⁶⁶. Mais cette décision ne pouvait pas avoir une valeur institutionnelle. Car toute modification institutionnelle ne peut être que le résultat de la convention. Ce qui va se produire effectivement avec les Accords de Washington le 18 décembre 1971. Il est important, toutefois, de

²⁶⁶ Il convient de noter ici que la suppression du Pool de l'or et l'institution du Double marché de l'or, ainsi que la création des DTS (Droits des Tirages Spéciaux), en 1968 n'ont été que des modifications superficielles, voire parcellaires. La véritable modification du système de 1944, va commencer à se produire lorsque Nixon supprime la garantie du dollar, le 15 août 1971 et va devenir effective avec les Accords de Washington du 18 décembre 1971.

remarquer que la négociation de Washington fut précédée par la rencontre Nixon - Pompidou aux Açores, le 14 décembre 1971²⁶⁷. En tout état de cause, ce sont les Accords de Washington qui vont donner lieu au Premier amendement des Accords de Bretton Woods.

Ceci veut dire concrètement que c'est à partir des Accords de Washington que les Etats-Unis vont se trouver avec le « privilège exorbitant » (De Gaulle) d'émettre la monnaie internationale et de pouvoir, ainsi, acheter les biens et les services du monde avec du simple papier. Par conséquent, avant cette transformation institutionnelle, les Etats-Unis bénéficient des réserves en dollars des autres pays. Car les billets de banque sont, par définition, des créances auprès de l'organisme émetteur. Ainsi les USD se trouvant en réserve dans les banques centrales des autres pays et ceux circulant sur le marché international, représentaient la dette potentielle des Etats-Unis. Et cette dette potentielle ne pouvait devenir effective que si ces dollars étaient délaissés en échange d'une valeur refuge. Donc d'une valeur supérieure : le métal jaune, par exemple.

C'est précisément cette possibilité qui va disparaître, pendant un certain temps, avec les Accords de Jamaïque, du 8 janvier 1976²⁶⁸. Plus précisément, par la démonétisation de l'or. Mais ces Accords n'ont pas provoqué l'effondrement immédiat de la valeur du métal jaune. Ceci ne s'est produit que le 20 janvier 1980. Car la fin de la propension à la Thésaurisation de l'or ne pouvait pas se faire, pour

²⁶⁷ Ce qui veut dire concrètement que les Accords de Washington fut le résultat de la rencontre des Açores. Car à l'époque l'esprit du temps considérait que la suppression de la garantie or du dollar ne pouvait conduire qu'à la fin du règne de l'USD.

²⁶⁸ Il faut rappeler, à ce propos, que cet Accord fut négocié par le Président Giscard d'Estaing et par le Président Gerald Ford.

ainsi dire, d'un jour à l'autre. Ce phénomène, en effet, fut la conséquence d'un côté du développement du marché des Bons du Trésor des Etats-Unis et de l'autre côté, de la tendance à la dollarisation d'une partie de l'économie internationale.

En ce qui concerne le développement du marché des Bons du Trésor des Etats-Unis, il est important de noter que ces Bons vont jouer très rapidement le rôle de garantie des dollars en réserve dans les Banques centrales des autres pays. Car ces Bons sont une quasi-monnaie rémunérée²⁶⁹. Ainsi les billets dollars vont être garantis par les Bons du trésor, tandis que ces derniers seront, à leur tour, garantis par les premiers. C'est ce qu'on appelle un cercle heureux...

Cela dit, la véritable consolidation fiduciaire du USD²⁷⁰ va se produire avec la dollarisation d'une partie de l'économie internationale et, plus précisément, avec la propension à la thésaurisation des dollars. Ce qui va se manifester concrètement avec la crise de l'endettement du Tiers-monde. Par conséquent le règne de l'étalon dollar²⁷¹ va commencer à se manifester réellement avec l'effondrement du prix de l'or, le 20 janvier 1980²⁷².

²⁶⁹ En d'autres termes, ils sont aussi bons que les dollars avec, en plus, un taux de rémunération. Ce qui fait de ces Bons un instrument de réserve très adéquat. Car il vaut mieux avoir en réserve une quantité X de valeurs dollars rémunérées, à 5 % par exemple, que la même somme de billets dollars non rémunérés.

²⁷⁰ Non-garantie par le métal jaune.

²⁷¹ Ainsi l'or va se trouver dans l'étalon-dollar, dépassant, par conséquent, la période où le USD va se trouver dans l'étalon-or. Pour cette raison les américains vont dire alors : « The dollar is not on a Gold standard ; gold is on a dollar standard ».

²⁷² Notons que cette date fut celle de la prise de position de Ronald Reagan comme Président des Etats-Unis. Mais la chute du prix de l'or fut le résultat de la montée très significative – 12% - du taux interbancaire par la Réserve Fédérale, dirigée alors par Paul Volker. Remarquons aussi que cette politique avait comme objectif de casser l'inflation.

Il convient, toutefois, de souligner, comme nous venons de l'indiquer, que le règne du dollar²⁷³ fut le résultat de la dislocation des Accords de Bretton Woods, donc des Accords de Washington, consolidés par les Accords de Jamaïque : par la démonétisation du métal jaune. Mais avant de réfléchir sur les manifestations de cette dislocation du Système Monétaire Internationale (SMI) de Bretton Woods, il convient de se poser la question de savoir pourquoi ce tournant fut, en très grande partie, promu par les Présidents Pompidou et Giscard d'Estaing. Donc deux présidents de la France. Ceci indépendamment du fait que, comme nous l'avons souligné, De Gaulle avait signalé la nécessité de revenir à l'étalon or.

En effet, on ne peut pas comprendre la logique de ces interventions si on ne tient pas compte de deux phénomènes : premièrement le rôle de la France au niveau internationale et deuxièmement le projet de l'union européenne. Bien évidemment il convient de situer ces interventions dans le contexte de la guerre froide, de l'opposition fondamentale entre l'est et l'ouest : entre le monde capitaliste et le monde communiste. Or il est clair que des trois puissances occidentales membres du Conseil de Sécurité, la seule capable de jouer un rôle d'opposition par rapport aux Etats-Unis, c'est la France. Car depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, la Grande Bretagne a toujours maintenu une position d'appui inconditionnel à la politique extérieure des Etats-Unis²⁷⁴. Dès lors, la seule puissance capable de promouvoir des initiatives, au niveau monétaire²⁷⁵ à l'époque, était la France. Ceci

²⁷³ Comme étalon monétaire.

²⁷⁴ Nous constatons encore de nos jours, avec la guerre en Irak, que cette politique d'alignement, de l'Angleterre par rapport aux Etats-Unis, est toujours d'actualité.

²⁷⁵ Rappelons, à ce propos, qu'aussi bien l'Union Soviétique que la Chine n'étaient pas intéressées aux phénomènes de l'ordre monétaire internationale. Car en tant que puissance marxistes, elles considéraient le SMI comme une manifestation de la perversion capitaliste, qu'il fallait nécessairement dépasser et non pas structurer autrement.

d'autant plus que pendant cette période la France jouissait déjà de l'appui de la République Fédérale Allemande, ainsi que de celui des autres membres du Marché Commun.

Par conséquent, les initiatives dont il est question doivent être comprises comme les manifestations de cette contradiction – pour reprendre le langage marxiste de l'époque – au sein du monde occidental²⁷⁶. En effet, par delà le rôle de la France, dans le monde post-Bretton-Woods, il convient de tenir compte de la politique européenne qui va se développer à la fin des années soixante. Plus précisément de l'idée de l'accomplissement de l'union économique.

En effet, comme nous l'avons déjà souligné, il n'y a pas de reproduction élargie sans échange. Or, comme la reprise économique de la post-guerre va être particulièrement importante – il était question alors des miracles économiques -, va se manifester, dans ces conditions, la nécessité d'un échange de plus en plus important entre les différentes nations de l'Europe occidentale. C'est précisément ce qui va conduire au Traité de Rome du 25 mars 1957. De plus, pour les promoteurs de cette union²⁷⁷, il ne s'agissait pas de seulement réaliser un marché commun, mais d'aller plus loin, de créer les conditions d'une communauté plus étroite : d'une union

²⁷⁶ Nous constatons encore de nos jours cette opposition, cette divergence, entre les Etats-Unis et la France. Richard Perle a exprimé dernièrement cette fracture en disant : « La France et la Belgique, son poisson pilote, sont nos adversaires ! » *Courrier International*, Hors Série, Juin – Juillet – août, 2004, p. 56.

²⁷⁷ A ce propos, il ne s'agit pas seulement de rappeler que Jean Monnet et Robert Schuman sont français, mais surtout que ce projet est le produit de l'esprit de la société française, tel qu'il va se manifester depuis lors.

politique. Ceci d'autant plus que l'ensemble des nations fondatrices²⁷⁸, vivaient alors sous la peur de l'invasion soviétique.

Pour être plus précis, il convient de rappeler qu'à la fin des années cinquante vont se créer deux projets de marché commun : celui de Rome et celui de Stockholm. La Communauté économique européenne (CEE) et l'Association européenne de libre-échange (AELE), du 21 janvier 1959²⁷⁹. Ceci montre, la nécessité de libérer les échanges, après la période de protectionnisme, voire d'autarcie comme conséquence de la crise des années trente et de la deuxième guerre mondiale. Notons toutefois que ces deux expériences se veulent antagoniques. Car d'un côté, (avec la CEE) va se manifester le projet de dépasser les conditions du libre-échange régional, pour se projeter dans la création d'une communauté européenne des nations, voire d'une communauté politique (Fédérale ou Confédérale), tandis que de l'autre côté, (avec l'AELE) le but sera celui de rester uniquement au sein de la logique du libre échange régional²⁸⁰. Par conséquent, pour les promoteurs de la CEE il s'agissait non seulement de promouvoir la libre circulation des choses, des personnes et des capitaux, mais de créer les conditions de l'union politique.

Il n'est pas inutile, dès lors, de rappeler que ce projet de l'Union européenne va se développer au sein d'un faisceau de contraintes : la révolution communiste, le

²⁷⁸ C'est-à-dire, la France, la République Fédérale Allemande, les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et l'Italie.

²⁷⁹ Composée par la Grande-Bretagne, la Suisse, l'Autriche, le Danemark, la Suède, la Norvège et le Portugal.

²⁸⁰ Il n'est pas inutile de rappeler que ce mouvement néo-protectionniste, de la constitution de zones régionales de libre-échange, va se produire au moment où la décolonisation était à l'ordre du jour. Donc, du repli des anciennes puissances coloniales – de la France et de l'Angleterre particulièrement – dans le pré-carré occidental.

règne du dollar et la décolonisation. Ainsi le projet de l'Union européenne va se présenter comme le rempart à la puissance soviétique et à celle du dollar, tout en permettant le dépassement de la contrainte impériale, à l'époque du soulèvement des peuples colonisés. C'est, de plus, au sein de ce mouvement que va se manifester la perspective de De Gaulle, pour le dépassement du règne du USD et le retour de l'étalon or. Mais dans sa Conférence de presse De Gaulle n'a pas enlevé l'hypothèque qui passait sur l'étalon or comme cause de la Grande Crise. La conscience de l'époque semblait plutôt pleine de soupçons par rapport à la « relique barbare » (Keynes). C'est probablement pour cette raison que le chemin signalé par le Général est tombé dans l'indifférence, voire dans l'oubli.

En effet, c'est précisément au sein de ces circonstances que va surgir le Plan Barre du 12 février 1969, puis du Plan Werner du 8 octobre 1970. C'est alors que va se développer l'idée selon laquelle l'union politique de la CEE passe nécessairement par l'union monétaire : par la création d'une monnaie unique²⁸¹. L'union monétaire va ainsi apparaître comme l'alpha et l'oméga de la politique monétaire européenne. Ceci d'autant plus que selon cette vision économique, l'apparition de la monnaie unique devait non seulement provoquer la chute du dollar²⁸², mais créer les conditions du plein emploi, et par dessus tout l'union politique. Par conséquent, la monnaie unique se présente aussi bien comme un instrument anti-dollar, que comme un écu contre les crises économiques, tout en créant les conditions de l'union politique européenne.

²⁸¹ Habermas dira, à ce propos, plus tard : « Sans union monétaire, il n'y aura pas d'Europe unie ». Le Monde, 10.01.1997, p. VI.

²⁸² Selon Jacques Delors, « l'union monétaire est le seul moyen de résister à la domination du dollar ». Le Monde, 19 novembre 1996, p.18 – Pour sa part Jacques Chirac va soutenir : « L'Euro, quand il existera, nous dotera d'un moyen de lutter avec efficacité contre l'hégémonie américaine ». Le Monde, 14 décembre 1996, p.12.

Certes, cette perspective est tout à fait séduisante²⁸³ et c'est à cause de ce lendemain enchanteur que cette forme de conscience ne s'est pas posée les questions suivantes :

Premièrement, dans quelle mesure l'union monétaire mène à l'union politique ?

Deuxièmement, dans quelle mesure l'apparition de la monnaie unique peut provoquer l'effacement du USD en tant que monnaie de réserve internationale ? et enfin,

Troisièmement, dans quelle mesure l'union monétaire secrète le plein emploi ?

Pour ce qui est de la thèse selon laquelle l'union monétaire est la cause de l'union politique, il n'est pas difficile de constater qu'il n'y a pas dans ce domaine d'automatisme. Ceci dans le sens où l'union monétaire, mène nécessairement à l'union politique. C'est précisément ce qui est remarqué par Daniel Cohen lorsqu'il nous dit : « L'or, à la veille de la première guerre mondiale, a été de facto la monnaie unique du monde, sans précipiter, c'est le moins qu'on puisse dire, son intégration

²⁸³ Il est important de comprendre, à ce propos, que toute époque historique secrète ses propres mythes, ses propres croyances. Ceci est vrai non seulement au niveau culturel en général, mais aussi dans des domaines aussi proches de la rationalité – de la raison théorique -, comme l'économie et la politique. De sorte que les grandes personnalités ne font très souvent qu'exprimer, avec plus ou moins de cohérence, la logique même des croyances qui s'imposent. Ce n'est donc pas par américanophilie que les Présidents Pompidou et d'Estain, ont contribué à la consolidation du règne du dollar, mais plutôt par fidélité aux croyances économiques dont ils étaient porteurs. Toutes les grandes personnalités, comme le disait Hegel, sont le produit de leur temps, plus précisément de l'esprit de leur moment historique.

politique²⁸⁴... » Nous pouvons constater la même chose pour ce qui est le F-CFA. En effet, la monnaie unique des anciennes colonies françaises de l'Afrique noire n'a jamais créé les conditions de l'union politique de ces pays. De plus, cette monnaie unique n'a pas non plus créé les conditions de l'union économique...

Par contre, l'union politique secrète nécessairement l'union monétaire. Nous venons de constater la logique de ce processus dans le cas de la réunification allemande²⁸⁵. Et c'est précisément ce qu'a essayé de faire comprendre un groupe d'économistes allemands dans leur critique du Traité de Maastricht, apparue dans un « Manifeste sur l'union monétaire ». En effet, dans ce texte il est dit concrètement : « Une union monétaire ne peut sans danger servir de forceps mais doit, plus logiquement, parachever un rapprochement économique et social qui peut prendre des années.

La monnaie unique doit intervenir en fin de parcours en s'accompagnant d'une union politique. Maastricht a choisi un ordre inverse en donnant à la monnaie un rôle moteur²⁸⁶ ».

Pour sa part la Banque des Règlements Internationaux (BRI), dans un document publié à Bâle a souligné justement que : « Vouloir imposer une union

²⁸⁴ Le Monde, 13-14 janvier 2002.

²⁸⁵ Rappelons que dans cet exemple nous avons affaire à un processus qui suit la logique suivante : l'union économique – produite par l'effondrement du mur de Berlin, le 9 novembre 1989 –, mène à l'union politique – résultat du référendum du 8 mars 1990 – et c'est précisément cette union qui va donner naissance à la réunification monétaire avec l'imposition du Mark de l'ouest (le DM), le 1^{er} juillet 1990, au taux du 1 pour 1.

²⁸⁶ Le Monde, 13 juin 1992.

monétaire avant une véritable union politique est une erreur de méthode²⁸⁷ ». Pour sa part le Prix Nobel d'économie français, Maurice Allais, note à ce propos : « La réalisation d'une union monétaire et l'instauration d'une monnaie unique sont inconcevables sans la réalisation préalable d'une réelle union politique sur une base démocratique. Si l'on refuse une telle union politique, il faut refuser la réalisation d'une union monétaire et l'instauration d'une monnaie unique²⁸⁸ ».

En réalité le seul exemple significatif d'une exception à cette règle – selon laquelle l'union politique mène nécessairement à l'union monétaire – est le cas de Hongkong après sa rétrocession à la Chine. En effet, si le dollar hongkongais s'est maintenu malgré, justement, cette rétrocession, c'est à cause du fait qu'en 1984 la Chine s'est compromise, dans une « Déclaration conjointe sino-britannique », de sauvegarder la monnaie et l'ordre politique de Hongkong pendant cinquante années²⁸⁹. Bien évidemment cet état des choses ne pourra être maintenu que pour autant que Pékin y trouvera son avantage. Ce qui a été, incontestablement, le cas jusqu'à présent.

Cela étant souligné passons à la deuxième question concernant les thèses de base de l'union monétaire européenne. Plus précisément, à la Thèse selon laquelle la monnaie unique européenne devait provoquer, dès son apparition, la disparition du règne du dollar. Car n'oublions pas que le projet de la monnaie unique fut depuis son début le résultat d'une stratégie anti-dollar. Or, qu'est ce que nous constatons

²⁸⁷ Le Monde, 16 juin 1992.

²⁸⁸ Le Figaro, 3 mai 1994, p.2

²⁸⁹ Rappelons que cette Déclaration fut signée par Margaret Thatcher et Deng Xiaoping, et déposée auprès des Nations Unies ayant valeur de Traité international. De sorte que seule la convention est susceptible de modifier ce qui est, selon sa logique, le produit de la conventionnalité elle-même.

actuellement ? – cinq ans et demi depuis l’institutionnalisation de la monnaie unique et deux ans et demi depuis son apparition effective – et bien, nous constatons que l’USD est toujours la monnaie de réserve internationale et que l’euro repercute toujours négativement les variations de valeurs de cette monnaie²⁹⁰. Par conséquent si le dollar s’apprécie significativement par rapport à l’euro c’est mauvais et dans le cas contraire c’est aussi un problème de première importance. Car l’ « union monétaire de l’Europe a été conçue comme un bouclier contre les fluctuations du dollar. Or, loin de les empêcher, l’euro tendrait au contraire à les exacerber... L’euro plonge l’Europe dans une guerre monétaire plus violente que jamais²⁹¹ ».

C’est pour ces raisons que Jean-Paul Fitoussi a pu dire dernièrement : « l’euro est notre monnaie et notre problème²⁹² ! » En reprenant, par-là même, la célèbre expression de John Connally secrétaire américain du Trésor, sous la Présidence de Nixon : « Le dollar est notre monnaie, mais c’est votre problème²⁹³ ! » Cela dit, l’expérience européenne, de l’union monétaire, n’a pas permis le plein emploi comme on le croyait à l’époque. Et c’est justement la troisième question se rapportant à la perspective de la monnaie unique. Certes il y a eu à ce niveau là un moment d’euphorie qui va donner précisément ce qu’on a appelé en France les trois glorieuses, de 1997 à 1999. Cette période fut la conséquence de la baisse des taux

²⁹⁰ Car il convient de tenir présent à l’esprit que le dollar et l’euro évoluent en rapport inverse. De sorte que la sur-dépréciation de l’euro peut provoquer la préférence pour le dollar, tandis que sa sur-appréciation ne peut qu’étouffer l’activité économique dans les pays de la zone euro.

²⁹¹ Le Figaro, économie, 10 décembre 2003, p.V.

²⁹² Le Monde, 20 février 2004.

²⁹³ Notons que Connally prononça cette phrase au printemps 1972, donc peu après les Accords de Washington, lorsque les Etats-Unis avaient déjà le privilège exorbitant (De Gaulle) d’émettre la monnaie internationale. En elle-même cette expression est terriblement vraie et est la manifestation de l’injustice de cet ordre monétaire qui viole le principe axiologique selon lequel au niveau international la justice réside dans l’équité des Accords.

d'intérêt dans la CEE, comme résultat de l'affaiblissement du DM, suite à la réunification. Ce phénomène se répercute au niveau des autres pays de la Communauté et particulièrement en Irlande et en Espagne, dont les taux d'intérêt ont été essentiellement négatifs depuis l'apparition de la monnaie unique en Janvier 1999.

Mais cette période de croissance particulièrement significative fut cassée par la crise de la nouvelle technologie de l'année 2000. Ce qui va produire un ralentissement de l'activité économique pendant cette année là et l'année suivante. De sorte que la stagnation économique va coïncider avec l'apparition effective de l'euro en Janvier 2002. Ce qui est contraire aux prévisions, car la monnaie unique est censée devoir induire le plein emploi. Les statistiques nous montrent, si nous continuons à parler de l'économie française, qu'il y a actuellement, juillet 2004, de l'ordre de 2.750.000 chômeurs. Par conséquent 5.500.000 demandeurs d'emploi²⁹⁴.

Cela étant dit, il ne s'agit pas de penser que cette expérience de la Communauté européenne est entièrement négative. Le but ici est de souligner le fait que lors de la dislocation des Accords de 1944, le Marché Commun va se lancer dans une expérience particulière; Certes novatrice, mais en désaccord avec la perspective axiologique du monde : la formation d'une communauté universelle des nations se réalisant dans la solidarité et dans l'universalité des rapports. En effet, le but de la CEE est, par définition, la création d'une communauté particulière des

²⁹⁴ En effet, selon l'Organisation Internationale du Travail pour connaître les demandeurs d'emploi, il s'agit de multiplier le nombre de chômeurs – des personnes qui ont perdu leur emploi et qui touchent des indemnités – par deux.

nations²⁹⁵. Car la vision qui conditionne ce processus est, de ce point de vue, le model préconisé par Maurice Allais. Plus précisément la constitution des vastes zones communautaires homogènes, conciliant le libre échange en leur sein avec la protection à leur périphérie. C'est précisément ce que Jean-Luc Gréau appelle le néo-protectionnisme.

Mais au sein de cette expérience particulière, la CEE va introduire la dimension de la solidarité. Ce qui constitue en elle-même, une pratique très significative. Car, comme nous l'avons déjà souligné, à maintes reprises, toute communauté sociale existe non seulement en vue de promouvoir les échanges et de lutter contre les injustices réciproques, mais aussi en vue de la solidarité. Ce qui veut dire concrètement que les pays les plus riches aident ceux qui le sont moins. Ce qui tend à créer une communauté des nations²⁹⁶ se reproduisant dans le nivellement économique. Pour cette raison l'expérience européenne est très importante, en tant que model de reproduction international.

Rappelons toutefois, que le libre échange par lui-même ne peut pas être viable en dehors des automatismes du métal jaune, auquel nous avons déjà fait référence. Car dans le règne de la souveraineté nationale, au sens stricte du terme, le libre échange est régulé par son contraire : le protectionnisme. Tandis que dans un ordre tendant à la formation d'une communauté supérieure, le libre échange et la

²⁹⁵ Soyons clair, il s'agissait à l'époque du point de vue axiologique de dépasser l'ordre des nations dites unies (De Gaulle), pour créer une véritable communauté universelle des nations.

²⁹⁶ Généralement parlant l'union politique n'est pas un but axiologique. Il se manifeste plutôt comme une dimension illusoire, voire comme la volonté d'expansion d'une élite du pouvoir. Le but axiologique, pour ce qui est du rapport entre les nations, est celui de la création d'une communauté des nations et non pas d'une république plus ou moins universelle. En effet la république universelle ne peut que se présenter sous une forme pyramidale, tandis que la communauté des nations ne peut que tendre vers la décentralisation et l'égalité des chances dans la solidarité.

libre circulation en générale – des personnes et des capitaux – ne peut trouver comme complément que la pratique de la solidarité²⁹⁷.

Se pose, dès lors, la question de savoir comment la CEE pratique t'elle la solidarité à l'égard des membres les moins riches, de ceux qui ont un niveau de vie inférieur à la moyenne. C'est précisément le rôle du Budget communautaire, lequel est composé par le 1,29% du produit intérieur brut de chaque pays. Ce qui représente, pour 2004, la somme de 111,3 milliards d'euros²⁹⁸. D'une manière générale on peut dire que ce budget est divisé en trois parties : Premièrement, les dépenses de fonctionnement ; deuxièmement, les dépenses se rapportant à la politique agricole commune et troisièmement, les fonds structurels. Pour faciliter la compréhension de ce budget il convient de savoir que les dépenses liées à la politique agricole commune (PAC) et celles se rapportant aux fonds structurels, représentent le 70% de ce budget, soit 77 milliards d'euros. Il faut, dès lors penser que ces parties du budget commun sont plus ou moins équivalents.

Nous allons, dans ce qui suit, laisser de côté les dépenses de fonctionnement et nous concentrer sur les deux autres parties du budget commun. Car ces dépenses sont en rapport avec la politique de solidarité, ce qui est le cas particulièrement des fonds structurels. En effet la politique agricole commune concerne essentiellement les célèbres subventions aux exportations agricoles et font, dès lors, partie de la

²⁹⁷ Car il s'agit de comprendre que, pour donner un exemple précis, le marché régule le prix du pain, mais par là même ce mécanisme régulateur du marché ne résout pas le problème de celui qui n'a pas d'argent pour s'acheter du pain. Or, la puissance qui résout le problème de celui qui n'a pas d'argent pour s'acheter du pain est éthiquement l'unité supérieure, par le biais de la justice distributive.

²⁹⁸ Voir à ce propos : Le Figaro économie, 10.02.04, p.II.

politique de dumping pratiqué par les pays les plus riches²⁹⁹. Elles font partie du modèle de vastes zones communautaires homogènes auquel nous avons fait référence. Modèle préconisé par Maurice Allais. De sorte que la PAC fait partie de cette politique protectionniste et sur-concurrentielle, par le biais du dumping, pratiqué par la Communauté économique européenne³⁰⁰. Ce qui est contraire aux principes qui doivent conditionner l'existence de la communauté des nations. Il faut noter qu'à l'époque classique du capitalisme, le protectionnisme était accepté par les nations faibles – celles qui connaissaient des déficits dans leur balance commerciale – et non pas pour les nations qui manifestaient dans le commerce international la plénitude de leurs capacités.

Actuellement les rapports commerciaux se passent autrement, car ce sont les pays forts qui pratiquent le protectionnisme, les subventions à la production, et le dumping. Pour cette raison John Lloyd souligne le fait que pour les pays en développement, l'Europe reste « un continent fermé et peu sensible aux malheurs de l'homme. Inhumain³⁰¹ ». Cela dit, la PAC ne doit pas uniquement être saisie comme un instrument de surconcurrentialité par rapport aux autres pays, mais aussi comme un moyen pour développer la production agricole et la protéger contre la surproduction, et de ce point de vue elle doit être considérée comme un complément

²⁹⁹ « Les subventions agricoles des pays riches – 300 milliards de dollars par an – constituent une pratique déloyale envers les exportations agricoles des pays pauvres ». Nicholas Stern, économiste en chef et premier vice-président de la Banque Mondiale, *Le Monde*, 22 mai 2002, p. VI. Dominique Strauss-Kahn, parle pour sa part de 370 milliard de dollars. Et il nous dit « 25 mille planteurs de coton, des Etats-Unis, reçoivent 3,3 milliards de dollars. Plus de 130.000 dollars par planteur ». *Le Monde*, 12 septembre 2003, p. 14.

³⁰⁰ Pour cette raison le Président du Brésil, Lula da Silva, nous dit, à ce propos : « Ils nous demandent une libéralisation du commerce et se ferment à notre acier, notre textile ou à nos produits agricoles ». *Le Monde*, 19 juillet 2003, p. 4.

³⁰¹ *Les Echos*, 12.12.2001, p. 53.

des fonds structurels. Rappelons que pour le programme en cours, 2000-2006, les dépenses annuelles pour la PAC et les fonds structurels sont de 86 milliards d'euros.

D'ailleurs le célèbre miracle espagnol, dont il est question actuellement, ne peut pas se comprendre si on ne tient pas compte de cette accumulation des subventions européennes. Pour cette raison Emilio Ontiveros souligne que l'Espagne « est le principal récepteur des fonds communautaires : le premier en fonds communautaires et le deuxième en ce qui concerne les dérivés de la PAC³⁰² ». Cela fait, par conséquent, que l'Espagne devra recevoir depuis 1989 à 2006 quelques 116 milliards d'euros³⁰³. Ce qui équivaut actuellement – 26 juillet 2004 – à 142 milliards de dollars. Pour saisir pleinement l'importance de cette somme, il convient de la comparer avec le volume des engagements du FMI qui est de 107 milliards de dollars³⁰⁴. Nous devons toutefois tenir compte, pour ce qui est de cette comparaison, que les 142 milliards de dollars que l'Espagne devra recevoir pendant cette période de 1989 à 2006 sont des subventions, des subsides, tandis que l'argent apporté par le FMI c'est du crédit assujéti à des conditions particulièrement asphyxiantes. C'est le moins qu'on puisse dire, comme on le verra plus loin, au chapitre suivant.

³⁰² El País, Negocios, 17 novembre 2002, p.. Il convient de remarquer à ce propos que pour le programme 2000-2006, l'Espagne reçoit le 27% des fonds structurels, la Grèce 17,29% et le Portugal 8,8%. Par contre les principaux contributeurs, des fonds communautaires, sont par ordre d'importance la France avec 15,6% de ces fonds, le Royaume Uni avec 8,2%, l'Allemagne avec 7,2% et les Pays-Bas avec 6,8%. Le Figaro économie, 19 mai 2003.

³⁰³ Voir à ce propos : El País, 19 octobre 2003, p.6. – Ce qui veut dire concrètement que l'Espagne se trouve être le pays le plus subventionné au monde. A titre de comparaisons, notons qu'Israël a reçu depuis 1948 des subventions économiques et militaires des Etats-Unis pour un montant total de 100 milliards de dollars. Voir à ce propos André kaspi. Le Figaro, 12 août 2005, p. 11.

³⁰⁴ Voir à ce propos : El País, Reportaje, 13 de junio del 2004, p. 8.

Cela dit, il ne s'agit pas de penser que nous voulons soutenir ici que la croissance extraordinaire³⁰⁵ qu'a connue l'économie espagnole, ces dernières années, est uniquement le résultat de l'importance de ces subventions. Il est clair que ces subsides ont contribué d'une manière significative à cette croissance, mais il convient aussi de tenir compte du fait que le taux d'inflation y est plus élevé qu'en France ou en Allemagne³⁰⁶, par exemple. Ce qui fait que les taux réels de crédit ont été inférieurs en Espagne que dans ces deux pays. Car le taux réel du crédit – qui est celui qui conditionne le niveau d'activité économique interne – est égal au taux nominal moins le taux d'inflation³⁰⁷.

Ainsi l'économie espagnole n'est pas aussi miraculeuse qu'on veut bien le dire. Il s'agit, certes, d'un phénomène exceptionnel qu'à cause des facteurs que nous venons de souligner peut conjuguer d'un côté un niveau de consommation très élevé, avec un déficit des comptes courants très importants. C'est ainsi que pour ce qui est la consommation on a pu souligner que : « L'Espagne représente 9% de la production de la zone euro et elle contribue pour plus d'un cinquième à l'augmentation des dépenses de consommation des douze derniers mois³⁰⁸ ». Ce niveau de consommation explique qu'actuellement en Espagne la construction de

³⁰⁵ Notons, par exemple, que pendant la période de Aznar – mars 1996 à mars 2004 – cette économie a non seulement connu une croissance moyenne de 3%, mais a créé 4,3 millions d'emplois. Puis en 2003 l'excédent budgétaire fut de 0,6% du PIB. Voir à ce propos l'Express, 8.03.2004, p.78.

³⁰⁶ D'une manière générale on peut dire que depuis le 1^{er} janvier 1999 – avec la fixation définitive des parités, par rapport à l'euro, et l'apparition des taux communs d'intérêt, donnés par la Banque centrale européenne – le taux d'inflation en Espagne a été de deux fois et demi supérieur aux taux d'inflation en France ou en Allemagne.

³⁰⁷ Pour cette raison nous disons que l'inflation modérée peut jouer un rôle régulateur, dans la mesure où ce taux est supérieur au taux nominal du crédit. En effet, il vaut mieux avoir un rapport taux de crédit 2 et taux d'inflation 4 que la relation inverse : 4 en taux de crédit nominal et 2 en taux d'inflation. Car dans le premier cas le taux réel est de - 2, tandis que dans le deuxième il est de + 2. De plus un taux d'inflation même très modéré, de 1,5% par exemple, empêche la Thésaurisation de la monnaie et donc la déflation : la contraction de la demande globale.

³⁰⁸ Courrier International, 27 novembre au 3 décembre 2003, p. 77.

logements est plus importante qu'en Allemagne et en France réunies. Ceci indépendamment du fait que l'Espagne, avec un taux de couverture de 74% a eu en 2003 un déficit de la balance des comptes courants de 25 milliards de dollars, tandis que l'Allemagne a eu un excédent, pour la même balance, de 78 milliards de dollars.

Bien évidemment, à partir de ces données, les conditions particulièrement positives de l'économie espagnole ne pourraient pas être comprises, si on ne tient pas compte des subventions européennes³⁰⁹ et des taux réels très bas, voire négatifs. Car il est très important de saisir qu'en économie il n'y a pas de miracles. En effet tout ce qui sort de la règle est, nécessairement le produit des conditions institutionnelles exceptionnelles. C'est précisément ce que nous constatons dans le cas des Etats-Unis, comme nous l'avons déjà souligné à maintes reprises. Car le double déficit de l'économie américaine – quelques 540 milliards de dollars au niveau interne et 660 milliards au niveau international, pour 2004 – ne permet pas d'expliquer la reprise extraordinaire que connaît depuis l'été 2003, cette réalité. C'est de même en ce qui concerne d'autres économies comme la Suisse et le Luxembourg. En effet l'abondance de capitaux qu'on constate en Suisse³¹⁰ ne peut pas être comprise si on ne tient pas compte de l'existence des comptes numérotés secrets. Ceci d'autant plus que ce pays fonctionne, depuis les trois dernières années, avec un déficit courant de plus de 10 milliards de dollars. Pour ce qui est le Luxembourg, pays aussi déficitaire, on ne peut pas comprendre son niveau de vie

³⁰⁹ En effet l'Espagne bénéficie annuellement, ces dernières années, « de 12,1 milliards d'euros – quelques quinze milliards de dollars ! – des fonds européens, soit 16,8% des dépenses opérationnelles ». Le Monde, 4 juin 2002, p. IV. Et l'auteur de cet article d'ajouter : « Ces transferts ne doivent pas être considérés comme de la charité, mais comme l'expression d'une politique de solidarité ».

³¹⁰ « On estime la totalité des fonds gérés en Suisse à 2364 milliards d'euros, soit 2836,8 milliards de dollars ». Le Figaro économique, 1^{er} juillet 2005, III.

très élevé – le plus élevé du monde ! – si on ne tient pas compte de l'absence de taxes pour les investissements en portefeuille, ce qui n'est pas le cas dans le reste de la CEE. En effet dans ces pays le prélèvement moyen est de 17%, tandis qu'au Luxembourg il est de 0%³¹¹ ...

Tout ceci nous montre d'une manière, on ne peut plus claire, que l'ordre social est le produit de la convention et que la raison pratique est capable de construire un monde susceptible de promouvoir et garantir l'égalité des chances entre les membres de la communauté sociale, comme de la communauté internationale. Ceci veut dire aussi que la construction d'un tel ordre n'est pas le produit des automatismes de l'histoire, ou de l'économie elle-même³¹², mais plutôt le résultat d'un processus axiologique : d'un ordonnancement construit à partir des principes recteurs de la raison pratique. Le comportement du gouvernement espagnol de José-Maria Aznar, lors de la guerre entreprise par les Etats-Unis contre l'Irak³¹³, montre jusqu'à quel point les sommes immenses que la France et l'Allemagne ont apportées à l'Espagne n'ont joué aucun rôle au moment du choix³¹⁴. Ce qui va déterminer ce choix, aussi bien pour l'Espagne, comme pour le Portugal et la Pologne, c'est le système de valeurs que chaque partie va assumer. Car comme nous l'avons déjà souligné c'est au nom de valeurs que nous agissons et en vue de les accomplir. Or à ce moment là Blair, Aznar and Co, s'étaient déjà largement

³¹¹ La presse nous indique à ce niveau là que : « Le Luxembourg abrite plus de 825 milliards d'euros de capitaux, pour 743 en Allemagne, 550 en France et 333 au Royaume Uni. Le Monde, 4.02.2003, p. 5.

³¹² Rappelons, à ce propos, que pour le projet de l'union européenne, on part de la thèse selon laquelle l'union politique est le résultat de l'union monétaire.

³¹³ Rappelons que la décision de cette invasion fut prise lors du Conseil de Guerre des Açores, le 16 mars 2003.

³¹⁴ Entre la paix ou la guerre, entre le respect ou le non respect du droit international, entre les chocs des civilisations (Samuel Huntington), ou, bien plutôt, le choc des barbaries (Edgar Morin).

alignés sur les valeurs eschatologiques prônées par l'esprit de la ceinture biblique des Etats-Unis. Car le but de ce front qui va se constituer autour de Bush³¹⁵, n'est pas la consolidation du règne du droit et de la justice, mais plutôt la conquête spirituelle, au niveau universel, de l'esprit de Jésus. Car nous ne devons pas oublier que les néo-conservateurs américains, « partisans déterminés du Président Bush sont persuadés que le retour des Juifs en Terre sainte, le combat contre l'Islam, le rétablissement du Grand Israël annoncent la Seconde venue du Christ et le Royaume de Dieu ». ³¹⁶

³¹⁵ De ce buisson (Bush) ardent, derrière lequel est censé s'exprimer la parole et la volonté de l'Eternel d'Israël.

³¹⁶ André Kaspi, Le Figaro, 12 août 2005, p.11.

XIII

De la dislocation des Accords de Bretton Woods et de la crise de l'endettement du Tiers-monde.

C'est, comme nous l'avons souligné, avec les Accords de Washington, du 18 décembre 1971, que les Etats-Unis vont se trouver formellement avec le droit et le privilège d'émettre la monnaie internationale. Cet état des choses est ainsi le produit de la suppression de la garantie or du dollar ; donc, de l'élimination de la pièce principale de l'ordre créé à Bretton Woods. Nous avons déjà vu que la communauté internationale va alors prendre un chemin contraire à celui dicté par la raison théorique. Plus précisément le chemin qui doit passer nécessairement par la renégociation des Accords de 1944, pour s'acheminer vers la construction d'un nouvel ordre monétaire dans lequel l'autonomie monétaire puisse se conjuguer avec la solidarité³¹⁷. De sorte à ce que chaque nation puisse exercer sa propre souveraineté monétaire, en vue de créer les conditions à son propre épanouissement matériel. Mais il est clair qu'un tel ordre ne peut être que le produit d'un processus conventionnel capable d'assurer et promouvoir le bien-être de tous les membres de la communauté internationale.

Par conséquent avec les Accords de Washington, du 18 décembre 1971, la communauté internationale va s'orienter vers la formation d'un ordre asymétrique. Plus précisément vers un système de plus en plus asymétrique. Car avec la

³¹⁷ Car il convient de comprendre que l'étalon or est l'instrument le plus adéquat au sein d'un ordre international dans lequel chaque nation est pour elle-même. Mais le métal jaune n'est pas l'instrument monétaire optimal. En effet son coût de production et d'entretien est, comme l'avait signalé Adam Smith, extrêmement élevé. Puis, il y a le fait que sa rareté tend à provoquer la déflation. Pour ces raisons le papier monnaie est rationnellement plus adéquat. Ceci d'autant plus qu'il permet le plein exercice de la souveraineté monétaire. Donc le pouvoir d'émettre de la monnaie et de déterminer les principaux taux monétaires.

suppression de la garantie or du dollar, les Etats-Unis vont se trouver, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, avec le privilège démesuré, disproportionné, d'émettre la monnaie internationale et donc de pouvoir acheter les biens et les services du monde avec du simple papier³¹⁸.

C'est précisément ce devenir – qui est celui de notre monde, tel que nous le constatons – qu'il s'agit de comprendre. Certes, il n'est pas difficile de saisir les manifestations de ce processus. Ce qu'on peut résumer par le surendettement, la faillite et la paupérisation du tiers-monde. Mais ce qui semble plus difficile à faire comprendre, c'est que la dislocation des Accords de 1944 va provoquer la rupture avec la base même de l'ordre de l'échange élargi, du fondement même de ce système des besoins (Hegel). Car, comme le disait Aristote, sans égalité proportionnelle il n'y a pas d'échange ni de communauté. En effet à la base de l'échange élargie, de l'échange monétarisé, il y a le principe de l'égalité entre les sujets. Le fait que dans l'échange monétarisé ils (les sujets de l'échange) sont sur un pied d'égalité. Or, entre égaux l'échange doit être proportionnel, doit être équitable. Donc, avoir une valeur équivalente. Pour cette raison il est question d'égalité proportionnelle, car non seulement les termes de l'échange sont équivalents, mais aussi parce que dans la répartition du fruit du travail il faut tenir compte de l'apport de chacun, à la production du dit fruit.

³¹⁸ Il est, dès lors, compréhensible que la bonne conscience de ce monde ait tendance à croire que ce peuple a, en effet, une destinée manifeste. C'est ainsi que l'ancien représentant des Etats-Unis auprès des Nations Unies John Donforth a pu dire lors des obsèques de Reagan : « Les yeux du monde sont braqués sur l'Amérique parce que Dieu nous a confié une mission particulière, et il est de notre devoir d'éclairer l'avenir ». *Le Monde*, 13 juillet 2004, p. 18. – Il n'est pas difficile de comprendre cet émerveillement, devant ce qui semble être de l'inconcevable, de l'explicable, par rapport aux circonstances historiques de ce pays, et qui fait que tout cela paraît comme le résultat de l'intervention d'une puissance surnaturelle, de la volonté divine elle-même. Car il fut un temps où les hommes cherchaient à accéder à la pierre philosophale, pour pouvoir transformer les métaux vils, en métaux précieux, tandis que depuis le début même de l'année 1980 – avec précisément l'arrivée de Reagan au pouvoir – les Etats-Unis produisent du papier qui a plus de valeur que l'or...

Ainsi, pour que l'échange marchand soit viable il est nécessaire qu'il soit juste, qu'il soit équitable. Le rôle de l'Etat – de la puissance produit par le droit, en tant qu'Etat de droit – est précisément, au sein du marché, d'une part celui de garantir le poids et les mesures, et de l'autre part celui de produire les règles nécessaires en vue de corriger les injustices réciproques : la justice corrective. Le juge – en grec : le *dixaion* : celui qui divise en deux, équitablement – est celui qui rétablit l'égalité, l'équité, l'équidistance. Donc l'égalité proportionnelle qui est à la base de l'échange. Pour cette raison le slogan du GATT, comme celui du OMC – de l'organisation Mondiale du Commerce qui va remplacer le GATT en 1994 – est : « Free trade, fair trade ! » Car il ne peut pas y avoir libre échange, sans un échange qui soit juste, donc équitable, parce qu'équivalent et proportionnel. En d'autres termes l'échange équitable est celui qui se réalise selon le principe de l'égalité proportionnelle, car les sujets de l'échange sont sur un pied d'égalité, sont en égalité des chances.

Pour ces raisons les contrats, comme les accords doivent être nécessairement équitables, doivent respecter le principe de l'égalité, de l'équidistance. Car le juste réside dans l'équité des accords, et ce qui est injuste est précisément tout accord qui ne respecte pas le principe de l'égalité proportionnelle. Ce qui serait le cas, par exemple, d'un contrat qui accorde tous les bénéfices d'un côté, et impose toutes les pertes de l'autre côté. Ceci d'autant plus que l'absence d'égalité proportionnelle dans l'échange, ne peut qu'empêcher la communauté des rapports.

Ainsi, c'est cette distorsion dans le principe de l'égalité proportionnelle dans l'échange qui va être le résultat principal de la dislocation de l'ordre de Bretton Woods. Car à partir des Accords de Washington les Etats-Unis vont donner de plus en plus de papier (monnaie) en échange du travail des autres nations. Et c'est au sein de cette dérive que va surgir en octobre 1973 la thèse de renversement des termes de l'échange, selon laquelle les matières premières allaient coûter de plus en plus chères, par rapport aux produits finis. Ce qui devait provoquer le développement extraordinaire des pays dits producteurs de pétrole en particulier et des matières premières en générale, et donc de l'appauvrissement des pays industrialisés.

Cette thèse de renversement des termes de l'échange va ainsi se manifester comme le moyen terme dans le processus de la suprématie des Etats-Unis et la paupérisation du tiers-monde. Car le mouvement qui va se développer à partir de là, va conduire à la disparition de l'ordre du monde de l'époque et à la formation d'un ordre différent, celui que nous connaissons actuellement. En effet avant 1974 – point de départ de la crise de l'endettement des pays qu'on disait en voie de développement – l'ordre international était composé de trois niveaux différents : Premièrement, les pays développés ; deuxièmement, les pays socialistes considérés comme des nations en voie d'industrialisation, et en troisième lieu, les pays dits du tiers-monde, mais qu'on considèrait qu'ils étaient en voie de développement.

Puis, avec la dislocation des Accords de 1944 et la consolidation du règne du dollar³¹⁹, nous allons assister au développement d'un ordre du monde où nous

³¹⁹ Ce qui va s'achever avec les Accords de Jamaïque, du 8 janvier 1976. Donc, avec la démonétisation du métal jaune.

trouvons au sommet les Etats-Unis, puis il y a un deuxième monde³²⁰ qui a la capacité de produire pour particulièrement subvenir aux besoins de la puissance dominante, et, en troisième instance, à la base de cette structure pyramidale se trouve le tiers-monde, dans sa nouvelle version, composé essentiellement de sociétés sur-endettées, au bord de la banqueroute totale, en voie de paupérisation absolue ; voire en voie d'autodestruction, pour cause de guerres, de famines et de maladies.

C'est précisément le chemin de ce processus que nous allons essayer de comprendre dans ce chapitre. Car il s'agit de comprendre que ce mouvement de perte et de décomposition, est le résultat de la dislocation des Accords de Bretton Woods. Donc, la consolidation du règne du dollar produit, comme son ombre, la destruction et l'anéantissement d'une partie de l'humanité. Et c'est précisément cette manifestation antagonique que nous allons essayer d'expliquer. Mais, avant de traiter cette problématique par elle-même, il n'est pas inutile de rappeler qu'avant 1974 ces pays dits du tiers-monde avaient connu une période de croissance très importante, correspondant à la période des trente glorieuses : 1944-1974. Notons que ceci était vrai non seulement pour les pays qui disposaient de la souveraineté monétaire – comme ceux de l'Amérique Latine -, mais aussi pour les sociétés qui ne disposaient pas de cette souveraineté : comme les pays de la zone franc CFA.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, au niveau immédiat, le véritable phénomène déclencheur de ce processus négatif est la thèse de renversement des

³²⁰ Nicolas Beverez, à propos de l'écart croissant entre le premier et le deuxième monde nous signale que « le PIB par tête européen représentait 80% de celui des Etats-Unis en 1990 et 67% en 2001 ». Les Echos, 26 mars 2002, p.23 – Pour sa part Daniel Cohen nous dit que « selon la OCDE, les Etats-Unis sont aujourd'hui 40% plus riches que les pays européens ». Le Monde, 10 septembre 2002, P.1.

termes de l'échange. Mais cette vision du développement du marché international, fut la conséquence de la guerre du Kippour d'octobre 1973. – Il n'est pas inutile de rappeler ici que c'est lors de cette guerre Israélo-arabe que l'OPEP – l'Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole – va jouer un rôle de première importance. Ceci dans la mesure où les pays arabes du moyen orient, principaux membres de cette organisation, vont y faire pression pour réduire la production de brut, afin d'éviter que les pays occidentaux ne s'impliquent pas entièrement du côté d'Israël.

C'est précisément cette montée du prix du brut, conséquence de la diminution de la production, qui va faire croire aussi bien à New York qu'à Paris que les producteurs de matières premières – les pays du tiers-monde, toujours selon ce discours – étaient alors capables de s'organiser en cartels de producteurs et imposer une augmentation constante du prix des matières premières. C'est ainsi que dans les médias est apparu le concept de renversement des termes de l'échange³²¹. Donc la thèse selon laquelle il arrivera un moment où les matières premières coûteront plus chères que les produits finis. On disait à l'époque que les pays producteurs de pétrole allaient contrôler à la fin de la décennie en cours – des années soixante-dix – plus de la moitié de la masse monétaire circulant dans le monde. Bien évidemment les événements économiques n'ont pas suivi la logique de ce discours et ceci pour la simple raison que, pour prendre un simple exemple, le cuir contenu dans les chaussures ne peut pas coûter plus cher que les chaussures elles-mêmes³²²... Mais

³²¹ Notons que cette thèse est précisément la version contraire de la thèse tiers mondiste qui parlait de dégradation des termes de l'échange et qui soutenait que le sous-développement est le résultat de l'extorsion des richesses de ces pays par le biais de l'échange inégal. Donc du fait que les produits finis coûtaient de plus en plus chers par rapport aux matières premières. Rappelons que cette thèse fut surtout défendue par André Gunder-Franck dans le cas de l'Amérique Latine et par Samir Amin dans le cas de l'Afrique.

³²² Ceci de la même manière qu'on ne peut pas soutenir que la partie peut être plus grande que le tout. En effet, notons que dans la formule simple de la reproduction matérielle, la matière première (MP) plus la valeur ajoutée

c'est justement cela que cette forme de conscience (croyante) n'a pas voulu observer et encore moins tenir compte. Pour elle, la messe était dite : Les pays producteurs de pétrole en particulier et des matières premières en général – comme on se plaisait à le dire à l'époque – allaient s'enrichir à l'infini, tandis que les pays développés – par définition non producteurs de matières premières, selon cette forme de conscience – devaient s'appauvrir d'une manière non moins infini³²³. D'ailleurs toute parole allant dans le sens contraire de cette forme de pensée, était considérée comme une provocation ou comme une simple malveillance³²⁴.

C'est donc au sein de ce de-lire (Lacan) que la grande banque internationale va démarcher les gouvernements de ces futures puissances économiques. Ceci en vue de leur prêter des sommes très importantes, pour leur permettre d'accélérer leur développement économique. Car ces pays étaient considérés comme des réalités qui manquaient de liquidités, mais qui étaient potentiellement solvables³²⁵. De sorte que les gouvernements de ces pays ont pu emprunter des sommes considérables. Lesquelles sommes sont au point de départ du surendettement que nous connaissons actuellement.

(VA) – le travail de transformation de la matière – donne le produit fini (PF). De sorte que $MP + VA = PF$. Donc le facteur MP est une simple partie du PF... Et cette partie (MP) est d'autant plus marginale que le marché est élargi.

³²³ Rappelons que ce fut pour cause de choc pétrolier que la France a fait le choix du nucléaire et que fut institué le passage à l'heure d'été.

³²⁴ En tout cas il est question, depuis lors, du premier choc pétrolier. Par conséquent, selon cette théorie la crise de 1974 – qui met fin aux trente glorieuses et à l'époque dite keynésienne – est le résultat de l'augmentation autoritaire du prix du pétrole par l'OPEP. Dès lors, cette augmentation du prix du brut n'est pas la conséquence de la diminution de la production. Car selon la théorie classique le prix d'une marchandise est le résultat d'un rapport quantitatif entre l'offre et la demande et non pas le produit des volontés engagées dans l'affaire en question.

³²⁵ Ce fut justement à cette époque où le futur Président du Mexique – de 1976 à 1982 – José Lopez Portillo a pu dire : « Dès à présent nous allons administrer l'abondance ! » - Rappelons que le Mexique est un des grands pays producteurs de pétrole qui ne fait pas partie de l'OPEP.

Cela dit ce surendettement n'est pas simplement le résultat du fait que les matières premières ne peuvent pas coûter plus chère que les produits finis³²⁶, mais il y a, de plus, un phénomène qui va intervenir d'une manière extrêmement importante : la fuite des capitaux. Plus précisément, le phénomène de l'Etat patrimonial qui est à la base de cette fuite des capitaux. Donc, concrètement, du fait que cet argent des crédits (privés) est arrivé dans ces pays, mais qu'il est aussitôt sorti, pour se placer à nouveau dans la grande banque internationale, et particulièrement dans les comptes secrets de ce qu'on appelle les paradis fiscaux.

Par conséquent, l'ironie de cette histoire veut que ce qui est la cause de la perte de ces pays, ce ne soit pas la loi de la formation des prix et l'absurdité même de la thèse des reversements des termes de l'échange, mais la logique même de l'ordre institutionnel de ces réalités, où la minorité dominante est tout et où le peuple n'est rien³²⁷. Certes Aristote avait déjà souligné, dans *La Politique*, que : « les lois et les institutions doivent être ordonnées de telle façon que les fonctions publiques ne puissent jamais être une source de profit », mais que cet ordonnancement ne peut être que le produit de la raison instituante, donc de la manifestation du politique comme tel. Or dans ces réalités la transition vers l'ordre politique, au sens strict du

³²⁶ Car il ne faut pas oublier que dans le prix final des produits dérivés du pétrole il y a des facteurs très coûteux comme le transport, les assurances, la distribution, la commercialisation, la publicité et la vente, mais aussi et surtout la taxe interne pour les produits pétroliers (TIPP). Or cette TIPP est, par exemple, actuellement dans la CEE de l'ordre de 80% ! Cela fait, par conséquent, que par rapport à ce prix final les coûts de production doivent tourner autour de 1% du prix final...

³²⁷ Jorge, G. Castañeda, très honoré membre de la caste dominante mexicaine, nous dit à ce propos : « L'Amérique Latine n'est pas la région la plus pauvre du monde, mais les fossés entre riches et pauvres, villes et campagnes, noirs, blancs et métis sont plus grands que jamais. Depuis toujours, l'Amérique Latine a été victime de niveaux de corruption inconnus ailleurs. Cette conception « patrimonial » remonte à la Conquête ». *Le Monde*, 12 septembre 2003, p. III. – Pour sa part le poète Alonso de Ercilla exprime, dans son *Araucana*, ce sentiment de supériorité des conquistadors et de ses descendants, de la façon que voici : « L'heureux succès, la victoire, la renommée et les possessions obtenues, les mena à une telle superbe et vanité que dix hommes ne tenaient pas en mille lieux ». – La traduction est de Delphine Lepage.

terme, ne s'est pas encore produite. Pour cette raison la chose publique n'est pas encore la propriété de tous – ce qui se produit avec l'avènement de l'Etat de droit, comme nous l'avons déjà souligné -, mais plutôt la propriété de ceux qui contrôlent le pouvoir. En l'occurrence, dans le cas de l'Amérique Latine, de la caste dominante issue de la Conquête³²⁸

Par conséquent l'Etat patrimonial est justement cet ordre dans lequel le processus de formation de l'Etat de droit ne s'est pas réalisé selon la logique qui doit être la sienne. Car l'Etat de droit est celui, comme nous l'avons déjà souligné, qui d'un côté, impose l'égalité devant le droit (l'isonomia), et de l'autre côté, fait que la chose publique cesse d'être le domaine du Prince et devienne la propriété de tous. Bien évidemment les conditions de cette déformation dans le développement du politique, peuvent être très différentes d'une réalité par rapport à une autre. C'est précisément ce que nous constatons si nous comparons les réalités latino-américaines aux autres sociétés du tiers-monde.

Quoi qu'il en soit, c'est justement cet Etat patrimonial qui est à la source de la fuite des capitaux que nous constatons³²⁹. De telle sorte que l'argent emprunté ne va pas produire des richesses, mais il a fallu servir la dette en question. Or il convient de rappeler, à ce propos, qu'à l'époque, le taux du crédit en dollar était très élevé pour

³²⁸ La classe dirigeante vénézuélienne, peut-on lire dans l'Editorial du journal Le Monde, du 25 décembre 2002, « aux traditions oligarchiques, considère volontiers l'Etat comme sa propriété ». C'est précisément ce phénomène que Max Weber appela l'Etat patrimonial. – Nous devons, en tout cas, tenir compte du fait que la fuite de capitaux, provenant de ces pays, est essentiellement l'œuvre des responsables politiques. Dans le cas de l'Argentine, par exemple, dont la fuite des capitaux était calculée en 2001 à quelques 160 milliards de dollars, équivalant à la dette consolidée de cette année là, en tout cas il est dit que pour l'ex-président Carlos Menem, « une enquête indépendante évalue sa fortune à 9 milliards de dollars ». L'Express, 24.1.2002, p. 87.

cause d'inflation aux Etats-Unis. Entre 1974 et 1982 ce taux courant va évoluer de 12% à 20%, en moyenne³³⁰. En tout état de cause, il est important de tenir présent à l'esprit que la dette doit être servie tous les ans, et qu'un emprunt mettons de 1 milliard de dollars à 10% et sur 10 ans, coûte tous les ans 100.000 dollars. Bien évidemment, dans ce cas là, ce n'est qu'au bout de 10 ans qu'il faut rembourser le milliard en question.

Or comme ce capital n'a pas produit de richesses au sein des nations emprunteuses, les gouvernements³³¹ se sont vus dans l'obligation de trouver l'argent – des dollars – pour le service de la dette au niveau du marché national. C'est précisément cet état de nécessité qui va pousser ces Etats à faire fonctionner la planche à billets, pour acheter les dollars en question sur le marché interne. Cette sur-demande de dollars, au niveau des marchés nationaux, conjuguée avec une augmentation de la quantité de la monnaie de ces pays, en circulation, va provoquer nécessairement l'appréciation d'USD par rapport à ces monnaies. C'est dès lors, ce processus qui va déclencher en quelques années, d'une part la préférence pour le dollar³³², et de l'autre, la perte d'efficacité des monnaies nationales, accompagné du phénomène d'inflation galopante, voire de l'hyperinflation.

³²⁹ Il y a eu certes des investissements de prestige, comme la construction de la Basilique de Yamoussoukro en Côte d'Ivoire, qui est une copie de Saint Pierre de Rome, dans un pays où la moitié de la population est musulmane.

³³⁰ Notons de plus, à ce propos, qu'avec un taux de crédit de 5% le capital double tous les 20 ans, avec un taux de 10% tous les dix ans et avec un taux de 20% tous les cinq ans...

³³¹ Nous parlons ici du cas des pays avec souveraineté monétaire, comme les nations latino-américaines, par exemple.

³³² Ce qu'on va appeler par la suite la dollarisation.

Pour ce qui est du fait de l'appréciation du dollar, il convient de rappeler que ce phénomène va se produire d'une manière très significative au niveau international à partir du 20 janvier 1980, avec l'effondrement du prix du métal jaune. C'est ainsi que l'USD va passer à Paris de 5,30 de francs en janvier 1980, à 10,60 en mars 1985. Par conséquent, cette montée spectaculaire de la valeur d'USD n'est pas simplement un phénomène concernant les monnaies faibles, mais aussi une réalité par rapport aux monnaies plus solides. En tout cas, la montée du dollar va aggraver la dette des pays du tiers-monde. Et c'est précisément ce qui va apparaître en toute clarté en août 1982, lorsque le Mexique³³³ déclara ne pas être en conditions de continuer à servir sa dette extérieure.

C'est alors que va se manifester, en toute transparence, le phénomène du surendettement des pays du tiers-monde. Nous avons, par conséquent, affaire ici à la première phase d'un processus négatif dont les moments essentiels sont : 1) Thèse de renversement des termes de l'échange, 2) Crédit international abondant, 3) Fuite des capitaux, 4) Dollarisation et 5) Crise de l'endettement. Notons qu'en Amérique Latine cette première phase va déboucher sur ce qu'on appelle « la décade perdue³³⁴ ». Et elle va durer jusqu'en 1987. La baisse du dollar comme conséquence des Accords de New York du 22 septembre 1985, ont permis cette nouvelle phase de récupération ; laquelle va commencer à se profiler, comme nous venons de l'indiquer, à partir de 1987.

³³³ Rappelons que le Mexique était considéré alors comme le pays le plus prometteur des grands producteurs de brut, car il s'agissait d'un pays qui ne faisait pas – et ne fait toujours pas – partie de l'OPEP.

³³⁴ Bien évidemment nous n'avons pas affaire à une décade, à proprement parler. Quoi que la récession dont était porteur cette crise, commence avant 1982 et va se poursuivre par delà 1987. Notons, à ce propos, que la révolution iranienne s'est produite en 1979 et qu'elle fut le résultat de l'échec du soi disant boom pétrolier. Car les Iraniens ont cru devenir très riches, avec le premier choc pétrolier.

Mais avant d'aller plus loin, essayons de préciser les événements essentiels de cette phase de la crise de l'endettement. Curieusement c'est pendant l'année 1985 que des modifications internationales vont se produire, avec les Accords de New York, dont nous venons de parler, et le Plan Baker du 9 octobre 1985. Mais avant ces transformations institutionnelles, nous allons assister à partir de 1983 à une série de mesures nationales qui vont dans le sens de la confiscation par les Etats³³⁵ de l'épargne en dollar, en vue précisément de servir la dette. Ce qui veut dire concrètement qu'avant cette période les dollars dont disposaient les privés et les entreprises, étaient déposés normalement dans les circuits bancaires. Mais à partir du moment où la politique de la confiscation de l'épargne en dollar va commencer à se manifester, à partir de ce moment là va commencer la pratique de la thésaurisation de cette monnaie. Donc, par conséquent, l'augmentation du niveau de rareté de cette monnaie. Ce qui va provoquer l'augmentation de la rémunération de l'épargne en dollars et aussi de son coût d'utilisation.

C'est précisément, dans ce contexte de l'asphyxie de ces économies, que vont intervenir les Accords de New York du 22 septembre 1985 et le Plan Baker du 9 octobre de la même année. Pour ce qui est des Accords de New York, leur but fut celui de provoquer la dépréciation du dollar, avec l'aide de la Bundesbank et de la Banque du Japon. Donc, que ces institutions, avec leurs immenses réserves en USD, devraient vendre cette monnaie et acheter la leur. Ceci va conduire, en moins de deux ans, à la dépréciation³³⁶ de 50% du dollar par rapport au Yen et au DM. Bien

³³⁵ Il convient de remarquer, en ce qui concerne cette problématique, qu'à l'époque le système bancaire était essentiellement nationalisé, tout comme en France. La privatisation de ce système va se produire en Amérique Latine pendant les années quatre-vingt-dix.

³³⁶ On parlait à l'époque d'atterrissage en douceur. Tout ceci est le résultat, notons-le, de l'abondance et de la rareté de ces monnaies sur le marché international. Donc de la loi de l'offre et de la demande.

évidemment cette dépréciation du dollar va permettre une nouvelle reprise économique dans les pays du tiers-monde. En Amérique Latine il sera question, par exemple, de « la décennie de l'espoir » à partir de 1987.

Le fait est que les Accords de Washington vont être suivis quelques semaines plus tard – le 9 octobre 1985 – par le plan Baker, approuvé et soutenu par le FMI. C'est le célèbre plan de rééchelonnement de la dette extérieure. Plus précisément du fait que le remboursement du capital va être repoussé dans un avenir plus ou moins long³³⁷. Ce qui veut dire que la nouvelle phase de la crise de l'endettement va paraître moins contraignante, mais en réalité ne fera qu'aggraver les conditions économiques des pays les plus fragiles du tiers-monde. C'est pour cette raison que Mark Malloch-Brown – administrateur du PNUD, du Programme des Nations Unies pour le Développement – a pu dire : « La dernière décennie a été désespérante. Quelques 54 pays sont aujourd'hui plus pauvres qu'en 1990³³⁸ ». Pour sa part, le Président de la Banque Mondiale, James D. Wolfensohn, nous explique que : « Plus de 2,7 milliards de pauvres survivent avec moins de 2 dollars par jour³³⁹ ».

Cela dit, cette aggravation de la crise de l'endettement sera la conséquence, dans la nouvelle phase de ce processus, non seulement de l'accumulation des facteurs que nous venons de souligner, mais aussi de l'incidence du Plan Brady du

³³⁷ L'expression « *deuda externa, deuda eterna* » - dette extérieure, dette éternelle -, va exprimer, dans les pays hispano-américains, la dimension précise de cette mesure.

³³⁸ Le Monde, 9 juillet 2003, p.4. – L'Editorial de ce même jour résume cette problématique de la façon suivante : « La moitié de la population des pays de l'Afrique subsaharienne vit avec moins de 1 dollar par jour ».

³³⁹ Le Monde, 12 septembre 2003, p.14. – Ce qui veut dire presque la moitié de l'humanité, puisque nous sommes actuellement 6 milliards.

10 mars 1989³⁴⁰ et la politique du FMI³⁴¹. Tout ceci au sein de réalités économiques où l'essentiel des richesses se trouvent caché dans les bas de laine, pour cause de Thésaurisation. Nous parlerons par la suite de ce rôle dévastateur du dollar et des politiques du FMI. Pour le moment essayons de voir de près le contenu du Plan Brady³⁴².

En effet selon ce Plan – dont le but est d'absorber la dette *privée* extérieure – les pays endettés doivent permettre l'échange de la dette contre des entreprises publiques en voie de privatisation. Pour comprendre cet échange, il convient de retenir que la dette à l'égard du système bancaire international – contrôlée et surveillée par le club de Londres – circule sous la forme d'obligations³⁴³ sur le marché international. Ces titres, à rendement fixe, ont depuis le début, comme nous l'avons déjà souligné, un taux de rémunération très élevé. Mais comme tout titre obligataire, ces bons ont une valeur nominale (ou faciale) – mettons de 100 dollars – et une valeur réelle qui varie par rapport à elle. Cette variation de la valeur réelle, par rapport à la valeur nominale, dépend de l'offre et de la demande, de l'abondance ou de la rareté de ces titres sur le marché international. On peut aussi dire que cette valeur réelle est le résultat du niveau de solvabilité de l'organisme émetteur.

³⁴⁰ Toujours cautionné par le FMI.

³⁴¹ Les célèbres PAS : Plans d'Ajustements Structurels.

³⁴² Nous nous référons ici au premier Plan Brady, à celui qui concerne l'échange de la dette contre des capitaux et non pas à celui qui se rapporte au remboursement du principal de telle ou telle partie de la dette. Ce que certains spécialistes appellent le deuxième volet du Plan Brady a été plutôt inefficace, dans la mesure où ces pays n'ont pas été en conditions de rembourser leur dette. Pour le moment ils luttent tout simplement pour assurer le service de ce qu'ils doivent.

³⁴³ Ces obligations font partie de ce qu'on appelle depuis la mi des années quatre-vingt des « junks bonds », des bons pourris, qui sont des Titres risqués, à rendement très élevé.

Cette dette privée³⁴⁴ est ainsi composée d'obligations qui ont un taux fixe de rémunération³⁴⁵, qui est déterminée au moment de la négociation de l'emprunt. Tout comme les bons du trésor au niveau national. Bien évidemment comme pour ces titres le taux de rémunération est déterminé par le marché et non pas l'organisme émetteur³⁴⁶. Mais ce qui est important de comprendre est que le taux de rémunération est une proportion qui renvoie à la valeur faciale. Ce qui veut dire qu'au début une obligation d'un pays X peut avoir une valeur faciale de 100\$ et offrir un taux de rémunération de 20%. Ce qui donne un service de 20\$ par an. Mais au bout d'un certain nombre d'années le pays en question peut se trouver au bord de l'insolvabilité – ce qui est le cas des pays du tiers-monde -, donc la valeur réelle de ces titres ne peut que s'effondrer par rapport à sa valeur faciale. Par conséquent, toujours suivant notre exemple, une obligation qui valait 100\$ va valoir 20\$. Dans ce cas la valeur réelle est égale à son taux de rémunération³⁴⁷. Et c'est, précisément, ce qu'il est convenu d'appeler des bons pourris, car le pays en question peut devenir totalement insolvable. Et dans ce cas les obligations en question perdent toute valeur et toute rémunération. Comme les célèbres emprunts russes, d'avant la Révolution d'octobre.

³⁴⁴ Il faut noter, à ce propos, que la dette privée représente actuellement quelque chose comme 62% de la dette totale. Tandis que la dette bilatérale compte pour 20% et la dette multilatérale pour 18%.

³⁴⁵ Tout indique que le taux de rémunération moyen de ces titres de la dette latino-américaine, tourne actuellement autour de 28%.

³⁴⁶ Pour être plus précis, il faut dire que le taux référentiel sur le marché obligataire est celui du taux de rémunération des Bons du trésor américain à trente ans, plus le taux de risque pays. Or, ce dernier est déterminé par le niveau de solvabilité des pays en question. C'est ainsi qu'à la mi juin 2002 le taux de risque pays de l'Argentine était de 6.162 point de base (61,62%), celui du Brésil de 1.706 point de base (17,06%) et celui du Nigeria de 1.654 points de base : 16,54%. Voir à ce propos Le Monde 26 juin 2002, p.4.

³⁴⁷ Ce qui veut dire que dans ces nouvelles conditions avec 100\$ on peut acheter 5 obligations qui vont dégager un bénéfice de 100%, 100\$ la première année et les années suivantes...

Cela étant expliqué, revenons au célèbre Plan Brady du 10 mars 1989. Ce plan, en effet, va permettre aux grandes entreprises multinationales d'acheter des obligations ayant une valeur faciale très basse, pour acheter les grandes entreprises des pays sur-endettés, comme le téléphone, l'électricité, des mines, etc. etc.. Mais cette transaction est un échange totalement inégal, car l'obligation achetée à sa valeur réelle va être reconnue par l'Etat en question – l'organisme émetteur – selon sa valeur nominale, ou faciale. Ce qui veut dire, suivant l'exemple que nous avons donné, que ce qui vaut 20\$ va permettre d'acheter un bien qui vaut 100\$...

De plus à bien regarder de plus près, on se rend compte que l'Etat en question va non seulement perdre dans cette transaction, - car il aurait pu vendre ses entreprises au plus offrant sur le marché international, pour pouvoir par la suite éponger une partie de sa dette – mais va aussi devoir assainir ses entreprises avant de la mettre en vente. Ce qui veut dire que l'Etat en question, dans le processus de privatisation, devra préalablement, comme on dit, socialiser les pertes. Plus concrètement assumer la dette de l'entreprise et prendre en charge le personnel licencié³⁴⁸...

Mais avant d'aller plus loin dans la réflexion de cette catastrophe, essayons de nous poser la question de savoir pourquoi les grandes entreprises au niveau international préfèrent échanger des obligations très rentables contre des entreprises où l'insécurité est très importante. Certes le taux de bénéfice, lors de ces achats, est

³⁴⁸ Car il ne faut pas oublier que les entreprises du secteur public sont généralement déficitaires et ont un poids de personnel et salarial très important. Ceci est particulièrement vrai, comme on peut le comprendre aisément, dans les pays du tiers-monde.

considérable, comme nous venons de l'indiquer³⁴⁹. Mais il reste, en cas d'investissement, la nécessité de s'imposer dans des réalités qui sont souvent au bord de la décomposition. Ce qui n'est pas évident pour ceux qui ne connaissent ces réalités.

Ceci explique en grande partie l'importance de la pénétration du grand capital espagnol en Amérique Latine, au point tel qu'il est question d'une reconquête. Certes, les statistiques parlent de plus de 50 milliards de dollars d'investissements. Quoi que réduite à ses termes réels, cette somme est beaucoup plus modérée. Le fait est que pour l'élite néo-franquiste et Opus Dei, construite sous le gouvernement de José Maria Aznar, et grâce aux subventions européennes, ces inversions ont été et sont des véritables pêches miraculeuses comme nous le montrent les évènements de la crise financière de fin 2001 et début 2002 en Argentine, où la banque Bilbao et la banque Santander ont réussi avec la First National Banque des Etats-Unis à s'approprier, grâce à la pésification des actifs³⁵⁰, et puis sortir les dépôts en dollars des entreprises et des citoyens argentins³⁵¹. Contribuant ainsi à provoquer l'effondrement financier et économique le plus important de l'époque moderne.

³⁴⁹ Car il faut comprendre qu'il ne s'agit pas simplement des bénéfices lors de la transaction de base, de l'échange des obligations contre les entreprises, mais aussi de privilèges d'exploitation. C'est ainsi que l'ancien ministre argentin de l'économie José Luis Machinea a pu dire que ces privatisations ont été faites « avec des clauses absolument exorbitantes, par exemple d'être toujours payées en dollars, ou d'avoir leurs tarifs indexés sur l'inflation américaine ». Le Figaro, économie, 12 novembre 2002, p.III.

³⁵⁰ Ce concept de pésification des actifs veut dire que les dépôts en dollars ont été libellés et remboursés en pesos. Cette mesure fut proposée par Carlos Hausmann, l'économiste en chef de la BID – de la Banque Inter-américaine de développement -, appuyée par Aznar et Bush, et puis imposée par le FMI au Président argentin de l'époque : Duhalde. Par conséquent la pésification des actifs a permis à ces banques de s'approprier les dollars déposés sur leurs comptes et puis les sortir physiquement du pays.

³⁵¹ Au moment de ces évènements, il a été question de sommes de 18 à 20 milliards de dollars.

Cela étant dit, essayons à présent d'éclaircir ce problème du rôle dévastateur de la dollarisation et de la politique monétaire du FMI. Pour ce qui est de la dollarisation, il est important de comprendre que ce concept implique en lui-même un processus. Il s'agit tout d'abord de la préférence pour le dollar, puis de la thésaurisation de cette monnaie, pour terminer avec l'introduction du USD en tant que monnaie nationale. Ceci veut dire, par conséquent, que le concept de dollarisation va synthétiser en lui-même la nature de ce processus de la crise. C'est justement pour éviter toute confusion entre les différentes phases de ce mouvement qu'il est question de simple dollarisation et de dollarisation totale. Dans le premier cas, il est question de préférence pour le dollar et de thésaurisation, tandis que dans le deuxième cas nous avons affaire au phénomène de l'introduction du dollar en tant que monnaie nationale.

Bien évidemment la phase de transition, pour ainsi dire, vers la dollarisation totale, est la plus complexe, car pendant cette phase le niveau d'efficacité de la monnaie nationale est plus ou moins important. Car nous ne pouvons pas confondre la situation de pays – comme le Mexique ou le Costa Rica – où la monnaie nationale joue encore un rôle important, avec des sociétés où les monnaies nationales ne jouent le rôle que de petite monnaie, comme c'est le cas d'Haïti ou du Nicaragua, par exemple.

Quoi qu'il en soit, il est important de remarquer qu'avec le phénomène de la thésaurisation des dollars – qui va commencer à se produire à partir de 1983, dans les pays de l'Amérique Latine³⁵², comme nous l'avons signalé – va se présenter le

³⁵² Que nous prenons ici comme modèle, car ce sont les pays où ce phénomène commence à se développer et où il a pris les formes les plus radicales.

problème de savoir : quoi faire pour faire sortir ces richesses des bas de laine³⁵³ ? Car lorsque la monnaie ne circule pas elle ne crée pas de richesses. C'est donc cet état des choses qui va donner lieu à deux expériences très différentes : d'un côté, le projet argentin de la loi de l'un pour un – 1 peso = 1 dollar – du 1^{er} avril 1991, et de l'autre les projets de dollarisation totale qui va être achevé dans le cas de l'Equateur et du Salvador.

En ce qui concerne le plan argentin de Domingo Cavallo, le but était de rétablir la confiance pour que les dollars puissent à nouveau être déposés dans les circuits bancaires. A présent nous savons ce que cette expérience va donner : après une période de reprise économique – liée à la stabilité du dollar –, va suivre une phase de récession – due à l'appréciation du dollar -, pour terminer avec la crise financière de décembre 2001 – avec le « corralito », le blocage et la perte des dépôts en dollars, dont nous venons de parler -. Notons à ce propos, que l'expérience du Brésil avec le Plan Réal de Cardoso, de 1994, n'a pas été non plus une réussite.

Pour ce qui est des projets de la dollarisation totale – qui furent très bien considérés il y a encore quelques années y compris par le FMI – il convient de rappeler que pour beaucoup de spécialistes les avantages des pays dollarisés étaient incontestables. Ceci dans la mesure où ils permettaient : 1) la réduction de l'inflation, 2) des marchés financiers plus profonds, et 3) la baisse régulière des taux

³⁵³ Pour comprendre l'importance de ce phénomène au niveau international il est important de tenir présent à l'esprit qu'un peu moins de la moitié des dollars circulant dans le monde sont thésaurisés dans les pays cassés par la crise de l'endettement. De plus rappelons qu'actuellement plus de trois quarts des dollars émis par la Fed circulent au niveau international. Henri Bourguignart parle de 75%, dans son texte *L'Euro au déficit du dollar*, Economica, 2001, page 10. – En tout cas, il est important de tenir compte du fait que les réserves officielles de change sont estimées à 2.500 milliards de dollars, dont quelque chose comme le 92% sont en Bons du trésor des Etats-Unis. Voir à ce propos : Le Monde, 28-29, septembre 2003, p.26.

d'intérêt par réduction de la prime de risque³⁵⁴. Or nous constatons qu'il n'y a pas eu, dans les pays entièrement dollarisés – le Panama, l'Equateur et le Salvador – ces dernières années un boom quelconque des exportations³⁵⁵, ni de l'autre des taux d'intérêt comme l'avaient prévu les partisans de ce projet³⁵⁶.

Actuellement ce projet de dollarisation total des pays du tiers-monde, n'est plus d'actualité. Ceci à cause du fait que les responsables monétaires américains semblent avoir compris que la proportion des dollars circulant dans le monde ne peut pas continuer à augmenter indéfiniment, car l'aggravation de ce phénomène ne peut que conduire à une dépréciation considérable du dollar³⁵⁷. Par conséquent, il est clair que la surabondance de dollars circulant au niveau international ne peut que provoquer une perte très importante de la valeur de cette monnaie. Jusqu'à présent l'importance de sa thésaurisation au niveau international – principalement dans les pays cassés par la crise du surendettement – a joué un rôle régulateur, car elle tend à raréfier cette monnaie. Or la dollarisation totale, comme phénomène généralisé ne

³⁵⁴ Voir à ce propos Henri Bourguignat, Op. cit, page 62 et suivantes.

³⁵⁵ L'augmentation significative des exportations s'est produite surtout, dans ce monde, dans le cas des deux pays les moins dollarisés : le Mexique et le Costa Rica. Certes, depuis 2003 nous assistons à un boom des exportations des pays de l'espace dollar. Ceci à cause de la dépréciation de cette monnaie. C'est ainsi que le Brésil exporta pour 60 milliards de dollars en 2002, pour 74 milliards en 2003 et pour presque 100 milliards en 2004.

³⁵⁶ Par exemple, en Equateur le crédit en 2002 coûtait entre 18% et 24%. – Voir à ce propos Le Figaro économie, 28 novembre 2002, p. III. – Notons que ceci n'est pas un accident, car dans les pays entièrement dollarisés le coût d'utilisation de la monnaie – les taux de crédit – ne dépend pas de l'autorité nationale, mais de la quantité de cette monnaie en circulation. Par conséquent, les taux sont bas, si la monnaie est abondante, et ils sont élevés dans le cas contraire. En effet, n'oublions pas que ces pays doivent servir une dette considérable. Ils sont donc structurellement en état de rareté monétaire.

³⁵⁷ Voir à ce propos Robert Mundell, El Pais, 22 septembre 2002, p. 58. En effet selon le Prix Nobel d'économie de l'année 2000, l'augmentation de la quantité de dollars sur le marché international ne fait qu'augmenter l'endettement potentiel des Etats-Unis. Ce qui n'est pas un problème pour le moment, mais devra l'être un jour et devra conduire alors à une dépréciation considérable du dollar. En effet cette dette potentielle est en dollars et non en euros. De sorte que les Etats-Unis peuvent toujours émettre leur monnaie, mais cet état de déséquilibre ne peut pas durer éternellement. A un moment ou à un autre devra se produire la fin de la préférence pour le USD et, par-là même, la dévaluation à l'infini de cette monnaie.

peut que réduire ce niveau de thésaurisation. Donc, mettre le dollar dans une situation particulièrement dangereuse. Ce qui risque de provoquer la fin du Grand miracle de l'économie des Etats-Unis. Ceci nous montre d'une manière on ne peut plus claire que la suprématie de l'économie des Etats-Unis est intimement liée à la disgrâce et à la paupérisation absolue de la partie la plus importante de l'humanité.

Cela étant dit, passons maintenant à jeter un coup d'œil sur les célèbres politiques d'ajustement structurel (PAS) du FMI. Mais avant de parler de ces politiques, il convient de rappeler que le FMI est un organe des Accords de 1944. Son but premier était celui de surveiller le problème des déficits extérieurs courants et d'éviter les dévaluations compétitives³⁵⁸. Le FMI est ainsi une institution nécessaire dans un ordre monétaire qui ne s'autorégule pas. Car sous le règne de l'étalon or, comme nous l'avons déjà souligné, l'autorégulation se réalise par le rapport entre le libre échange et le protectionnisme, puis le changement de parité n'avait pas lieu d'être, puisque la monnaie était la même partout : le métal jaune. Dès lors avec le dépassement du système de la parité fixe – stable et ajustable – en 1971, le rôle du FMI va être de plus en plus celui d'être le prêteur en dernière instance. Pour permettre, justement, aux économies nationales en difficulté, de pouvoir surmonter les mauvais moments³⁵⁹.

A présent revenons aux politiques d'ajustements structurels (PAS) et notons qu'à partir de la crise de l'endettement, les interventions du FMI ont connu deux

³⁵⁸ C'est à dire dans le système de la parité fixe, il fallait éviter des dévaluations trop importantes, de plus de 10%.

³⁵⁹ Les fonds du FMI sont composés, essentiellement, des quote-part – révisables tous les 5 ans – des pays riches. Le FMI a aussi la possibilité d'emprunter actuellement jusqu'à 45 milliards de dollars, à 2,10%. Le Fond prête à 2,94%.

moments différents, de 1982 à 1987 et de cette année à nos jours³⁶⁰. Le fait que pendant la première phase, la cause du mal pour les responsables du FMI³⁶¹ était l'inflation galopante, voire l'hyper-inflation, que connaissaient alors ces pays. Il s'agissait, par conséquent, de lutter contre ce phénomène brutal de l'érosion monétaire. Or, pour la théorie dominante de l'époque, l'inflation était le résultat de la hausse généralisée des prix, et cette hausse généralisée était le résultat du fait que la demande était supérieure à l'offre. Par conséquent pour casser ce phénomène la seule solution était la réduction de cette sur-demande. Alors le FMI imposait, à ces pays, des politiques de suppression des subventions à la consommation, car ces sociétés, dans leurs programmes d'ordre social, liés à la période des trente glorieuses, subventionnaient les produits de consommation de base, comme le riz, le sucre, le blé, le maïs, etc., etc.³⁶².

Le fait est que la suppression de ces subventions provoquait le soulèvement des masses affamées. Car n'oublions pas qu'à l'époque ces sociétés étaient déjà asphyxiées par la dette internationale. Il est ainsi compréhensible la raison pour laquelle ces interventions provoquaient autant de soulèvements et des morts dans ces sociétés paupérisées. On peut, bien évidemment, croire que ces interventions étaient destinées à provoquer l'augmentation de la misère dans ces pays³⁶³. Mais tout indique que cette politique n'est pas le résultat de la malveillance de ces acteurs,

³⁶⁰ Ce changement dans la politique d'ajustement va être la conséquence du soulèvement des masses des bidonvilles de Caracas – événement connu sous le nom de « caracazo » - fin février 1989.

³⁶¹ Notons que cette période correspond à la direction de Jacques de Larosière et au début de celle de Michèle Camdessus.

³⁶² Bien évidemment, dans le cas des pays producteurs de pétrole, la taxe interne était très faible, voire marginale.

³⁶³ Hypothèse qui ne peut pas être exclue – tant sont grandes les absurdités de la théorie que conditionnent ces politiques – mais qui reste à démontrer...

mais tout simplement de la théorie qui conditionne cette pratique. Ceci d'autant plus que cette définition de l'inflation, par exemple, n'est plus d'actualité. Actuellement on pense plutôt que l'inflation veut dire perte de valeur de la monnaie³⁶⁴ et que cette perte de valeur est le résultat du rythme d'émission monétaire. D'ailleurs, le Traité de Maastricht est construit sur cette définition. Quoi que ce Traité part de la thèse selon laquelle l'émission monétaire dépend uniquement du déficit budgétaire. De là que le Pacte de stabilité³⁶⁵ est considéré comme le moyen, le plus adéquat, en vue d'atteindre la fin même de ce projet monétaire : la stabilité des prix.

Ce qui est important de comprendre ici, c'est le fait que la politique d'une institution comme le FMI n'est pas dictée par une quelconque volonté de nuire, mais plutôt par la théorie qui sous tend son action. Bien évidemment il se peut que les acteurs de cette institution soient conscients de la dimension problématique des théories qu'ils appliquent. Mais comment démontrer cette inadéquation entre la conscience de telle ou telle personnalité et sa pratique ? La sociologie nous montre que ce qui compte c'est la pratique et non pas la subjectivité des acteurs³⁶⁶. Puis il y

³⁶⁴ Il ne faut pas oublier, en effet, que l'inflation comme la déflation sont des concepts qui renvoient à la monnaie, sont par définition, des phénomènes monétaires.

³⁶⁵ Donc de réduction totale des déficits publics, pour éviter la monétisation de ces déficits. Par conséquent, l'émission monétaire et le retour de l'inflation.

³⁶⁶ Nietzsche nous dit, à ce propos, que l'homme d'action est enveloppé par un voile de croyances. Nous constatons en tout cas, qu'il ne peut pas y avoir action à partir de la mauvaise foi. Tous les grands acteurs du social croient à ce qu'ils font. En effet, ils sont ce qu'ils sont – des grandes personnalités – parce qu'ils incarnent de la façon la plus cohérente un système donné de valeurs. Car c'est au nom de ces valeurs qu'ils se manifestent dans le monde, et en vue de les accomplir. C'est, par conséquent, ces systèmes de valeurs, ces théories, qu'il s'agit de comprendre, pour saisir les pratiques qui en découlent. De ce point de vue là, les grandes personnalités ne sont, dans leur pratique, que des instruments de ces systèmes de valeurs, de ces théories. Notons, à ce propos, que savoir et pouvoir ne sont pas une et même chose. Platon voulait que le Roi soit philosophe et que le philosophe soit Roi. Mais à aucun moment cette identité – de l'ordre du devoir-être – s'est produite. Car la seule philosophie qui correspond à ce devoir-être est précisément celle du « logos », de la raison théorique. Or les princes qui se sont cru des philosophes, comme Lénine ou Mao Tse Tung, par exemple, se sont situés très en dehors de la pensée du « logos ». Ils ont eu la prétention de savoir et ils ne se sont pas rendu compte qu'il s'agissait de croyances.

a le fait que toute grande personnalité doit coïncider avec une fonction et est appelée à jouer un rôle. Il est en tout cas inconcevable de voir un anarchiste à la tête du FMI ou de la Banque Mondiale. Certes le sujet en question peut ne pas savoir que le FMI est un organe du système de Bretton Woods et depuis les Accords de Washington du 18 décembre 1971, un organe du système dollar. Il peut, donc, ne pas savoir que son rôle est celui de maintenir et de promouvoir la suprématie du USD, mais il ne peut pas ne pas connaître la théorie économique dominante qui doit conditionner son action.

Par exemple, pour la première période de la crise de l'endettement, dont nous venons de faire référence, il s'agissait alors, entre autres, de croire que l'hyperinflation de cette époque était le résultat de la sur-demande. Puis depuis le « Caracazo », fin février 1989, il s'agit d'être entièrement persuadé que le chemin de l'assainissement des sociétés sur-endettées passe nécessairement d'une part, par l'arrivée de capitaux, et de l'autre, par la réduction des déficits publics.

Par conséquent, chaque moment historique exprime sa propre perception du monde et des mécanismes du réel. C'est précisément cette vision des êtres et des choses que Hegel appela le « Zeitgeist » : l'esprit du temps. Nous parlons, actuellement, plutôt de pensée unique, produit de l'esprit d'un ordre institué donné. C'est ainsi que va se développer la thèse selon laquelle l'afflux des capitaux – dits flottants – est conditionné par le taux d'intérêt en rapport direct. De sorte que dans un monde où il n'y aurait que deux espaces monétaires – mettons, pour simplifier, celui de l'euro et celui du dollar -, il y aurait afflux des capitaux dans l'espace où les taux d'intérêt sont plus élevés et reflux des capitaux dans le cas contraire. Pour cette

raison on explique actuellement la montée de l'euro³⁶⁷ par rapport au dollar, à cause du fait que le taux directeur au sein de la CEE est de 2%, tandis qu'aux Etats-Unis il est depuis le début 2002 de 1%.

Ainsi, on explique la montée de l'euro, par rapport au dollar, à cause de cette différence dans le taux directeur. C'est précisément ce que nous dit la journaliste du Monde Cécile Prudhomme : « Depuis un an, la hausse de l'euro a été accentuée par l'opportunité des investisseurs qui ont préféré placer leurs capitaux sur des marchés à forte rentabilité en profitant de la prime offerte par le niveau des taux d'intérêt, plus élevé dans la zone euro qu'aux Etats-Unis³⁶⁸ ».

Il est dès lors clair que, pour la pensée dominante, la cause de l'appréciation de l'euro par rapport au dollar est précisément cette différence dans les taux directeurs. De sorte que les capitaux sont mieux rémunérés dans la zone euro qu'aux Etats-Unis. En d'autres termes, « le principal taux directeur de la Banque centrale européenne est deux fois plus élevé que celui de la Fed, ce qui attire en Europe des capitaux flottants et alimente la demande d'euros³⁶⁹ ».

³⁶⁷ Rappelons que l'euro valait 1,17 dollars lors de la première cotation début janvier 1999. Par la suite l'euro va se déprécier et son moment le plus bas s'est produit le 26 octobre 2000 à 0,83\$. Puis à partir du début 2002 nous allons assister à une montée de l'euro dont le point culminant va se produire le 12 janvier 2004, où la monnaie de la CEE va valoir 1,29\$. Actuellement début août 2004, l'euro vaut autour de 1,21 de dollars.

³⁶⁸ 8 janvier 2004, p.2. – Pour sa part Pascal Chevolot de la Vie Financière nous explique ce même phénomène de la façon suivante : « mieux rémunérés en euros (taux de la BCE à 2%) qu'en dollars (taux de la Fed à 1%), les capitaux se dirigent plus volontiers vers les actifs européens ». – Du 5 au 11 septembre 2003, p.9.

³⁶⁹ Pierre-Yves Dugua, Le Figaro économie, 28 janvier 2004. – Par conséquent « l'arme la plus facile à manier afin de ralentir la hausse de l'euro serait de baisser ses taux d'intérêt. En diminuant la rémunération des actifs libellés en euros, elle pourrait réduire l'attrait de la monnaie unique ». Cécile Prudhomme et Adrien de Tricornot, Le Monde, 10 décembre 2003, p. 17. – Notons que pour leur part les auteurs de *50 Questions, 50 Réponses sur la dette, le FMI et la Banque Mondiale*, Damien Millet et Eric Toussaint, parlent tout simplement « des taux d'intérêt élevés, pour attirer les capitaux étrangers avec une rémunération élevée ». Editions Sylapse, Paris, 2002, p. 96. Voir aussi la page 60 du même texte. – Il convient de remarquer, toutefois, que si dans sa réalité la montée des taux d'intérêt tend à consolider la valeur d'une monnaie, c'est parce-qu'elle implique moins de demande sur le marché internationale.

Cela dit, si nous essayons de synthétiser cette thèse de la pensée dominante, on peut dire que pour elle le taux d'intérêt est un taux de rémunération ; et de là que si ces taux sont élevés ils attirent des capitaux et les repoussent dans les cas contraires. Or cette thèse est absolument inadéquate par rapport à la réalité. En effet le crédit n'implique pas une rémunération, mais plutôt un coût. Par conséquent, il convient de faire, tout d'abord, pour ce qui est des instruments de la politique monétaire, la différence entre : 1) le taux d'escompte, 2) le taux de rémunération de l'épargne, 3) le taux de crédit, et 4) le taux du marché obligataire.

Comme on peut aisément comprendre, nous pouvons à présent signaler la différence au sein de ces catégories de la politique monétaire, entre les taux rémunérateurs et ceux qui impliquent plutôt un coût. Donc entre d'une part, le taux de rémunération de l'épargne et le taux obligataire, et de l'autre, le taux d'escompte et le taux du crédit. Cette différence se rapporte par conséquent à la loi des contraires, donc à ce qui est fondamentalement différent. Car ce n'est pas la même chose la rémunération que la dépense, comme ce n'est pas la même chose le positif que le négatif et ainsi de suite.

C'est donc pour ces raisons qu'il ne faut pas confondre le crédit avec l'épargne, ou le marché du crédit, avec le marché obligataire. Bien évidemment la confusion ne se passe pas au niveau de la première différence, car tout être vivant dans les conditions du marché moderne, sait très bien qu'il y a une différence fondamentale entre le crédit et l'épargne. Car la première catégorie implique un coût, tandis que la deuxième est une rémunération.

Tout indique, en effet, que la confusion se manifeste plutôt lorsqu'il s'agit de faire la différence entre le taux de crédit et le taux du marché obligataire. Ceci à cause du fait que lorsqu'il est question de ces catégories monétaires, on emploie couramment le concept de taux à court terme et de taux à long terme. Dès lors un glissement de sens tend à se produire entre l'un et l'autre. Ceci d'autant plus que la différence fondamentale entre ces deux catégories – le taux du crédit et le taux du marché obligataire – n'est pas la longueur de sa maturité, mais plutôt : 1) Le fait que le crédit implique un coût, tandis que l'obligation dégage une rémunération. 2) Le fait que le crédit est une offre de monnaie, tandis que le marché obligataire implique une demande de monnaie. 3) Le fait que le taux de crédit est, dans le règne du papier monnaie, un taux administré³⁷⁰, tandis que le taux du marché obligataire est un taux déterminé par le marché lui-même.

Pour ces différentes raisons il est hautement problématique de dire que la hausse des taux d'intérêt³⁷¹ attire les capitaux flottants. Car comme nous venons de le souligner le crédit est une offre de monnaie fait au sein d'un ordre juridique, d'un ordre économique et social et qui s'adresse essentiellement à des personnes solvables en manque de liquidités. Bien évidemment plus une personne – physique ou morale – est solvable plus le taux auquel elle a droit est bas et dans le cas contraire le taux est élevé. Pour cette dernière raison il est question, pour les

³⁷⁰ Tout comme l'est le taux d'escompte et le taux de rémunération de l'épargne.

³⁷¹ Rappelons à ce propos que les taux d'intérêts constituent une hiérarchie où la base est donnée par le taux inter-bancaire et le sommet par le taux d'usure. Bien évidemment, comme on peut le constater dans les citations que nous avons apporté, concernant cette problématique, le taux d'intérêt dont on fait référence est le taux inter-bancaire. Lequel est déterminé par les taux directeurs de la Banque centrale. Actuellement au sein de la CEE il est question de l'Euribor, avant l'apparition de la monnaie unique il était question du Libor à Londres et du Pibor à Paris.

entreprises et les nations d'un taux de risque. Lequel taux est donné par les célèbres maison de votations comme Standard and Poor's, par exemple.

Le fait est que ce ne sont pas les particuliers qui prêtent aux banques. Ce sont plutôt les banques qui prêtent aux particuliers. Puis lorsque les banques ont besoin de liquidités, elles s'adressent aux autres banques et se prêtent entre-elles, normalement, au taux inter-bancaire.

Cela étant dit, ceci n'empêche pas le fait que le niveau du taux d'intérêt, plus précisément du taux de base référentiel, incide, en rapport direct, sur la valeur de change d'une monnaie sur le marché international. En effet, nous pouvons constater ce phénomène dans le rapport entre le dollar et l'euro. Lorsque le taux de la Fed est supérieur à celui de la BCE, nous constatons que le dollar s'apprécie par rapport à l'euro et le phénomène inverse se produit dans le cas contraire. Alors, me dira-t-on, pourquoi tout ce détour théorique pour arriver à la même conclusion ? Eh bien tout ceci pour constater qu'il ne s'agit pas de la même cause.

En effet, si la baisse des taux a comme conséquence la dépréciation d'une monnaie (convertible et jouant un rôle d'instrument financier au niveau international), c'est parce que cette monnaie va être sur-demandée – sur-empruntée – au niveau international. Ce qui va avoir comme résultat l'augmentation de la quantité de cette monnaie en circulation sur le marché international. Et c'est, précisément, cette sur-abondance qui provoque la dépréciation de cette monnaie. Cela fait, par conséquent, que la hausse des taux d'intérêt produit l'appréciation de la valeur de change d'une

monnaie, non pas parce qu'il y a afflux des capitaux, mais tout simplement parce que cette monnaie va se trouver en rareté sur le marché international.

C'est précisément pour ces raisons que la thèse selon laquelle l'augmentation du taux de crédit attire les capitaux spéculatifs³⁷² - dits aussi flottants ou capitaux hirondelles – est une thèse qui ne correspond pas à la logique du réel économique. En réalité cette politique de hausse des taux d'intérêt ne fait qu'affaiblir les économies en question. Ce qui conduit à ce que nous constatons dans la pratique : des effondrements économiques de première importance. Car la politique monétaire, et particulièrement celle du crédit, est la courroie de transmission de la politique économique générale. De sorte que la hausse des taux d'intérêt³⁷³ tend nécessairement à réduire l'activité économique, et que la baisse de ces taux produit le résultat contraire. Ceci car le crédit abondant et pas cher est la puissance énergétique de l'activité économique.

Cela dit, certains spécialistes soutiennent que la très forte baisse de taux d'intérêt ne garantit pas la relance économique et donnent, comme exemple de cette thèse, le cas du Japon qui depuis 1995 maintient un taux interbancaire à 0,25%..., tout en connaissant une récession particulièrement importante. Rappelons que l'économie japonaise a connu une période de récession due au processus

³⁷² Paul Krugman nous dit, à propos de ces capitaux, qu'en 1998, « quelques fonds spéculatifs avaient investi au Brésil, pour tirer avantage des taux d'intérêt élevés ». *Pourquoi les crises reviennent toujours*, Seuil, 1999 p.184.

³⁷³ Ceci est particulièrement vrai lorsque cette hausse est particulièrement brutale, comme dans le cas de la crise du rouble en août 1998, où le taux de base fut établi à 150%... Rappelons que dans le cas du Brésil – lors de la crise du Réal, fin 1998 début 1999 – le taux interbancaire fut de 49,75%. Ceci faisait, par conséquent que le taux des facilités de caisse, de droit de découvert, se situait autour de 120% ... Notons aussi qu'en Argentine, avant l'effondrement du peso, début décembre 2001, le taux interbancaire était de 34% en pesos et de 17% en dollars. Voir, à ce propos, le journal argentin : Clarin, Mercados, du 11 octobre 2001, p. 58. – Rappelons toutefois qu'à la veille même de l'effondrement du peso argentin, le taux interbancaire est monté à 900%... El Pais, 2 décembre 2001, p. 57.

déflationniste qui s'est enclenché à partir de 1990 et qui va durer jusqu'à la fin 2003. C'est ainsi, par exemple que la bourse de Tokyo est passée de presque 39.000 points le 28-12-1989, pour tourner autour de 8.000 début 2003.

Cette récession comme l'a très bien diagnostiqué Paul Krugmann lui-même fut le résultat de la déflation. Car la désinflation va provoquer le phénomène de la thésaurisation monétaire. Ceci à cause du fait que les faillites bancaires rendaient l'épargne particulièrement vulnérable. Plus précisément le Japon va connaître une sorte de spirale déflationniste qui va se manifester selon la logique suivante : 1) Forte baisse de la rémunération de l'épargne, en vue de réduire les taux d'intérêt, pour relancer l'activité économique. 2) Tendance à la thésaurisation, pour échapper aux faillites bancaires. 3) Rareté de circulant dans les circuits bancaires.

Dans ces circonstances les autorités japonaises vont adopter deux mesures pour sortir de ce que Krugmann va appeler la trappe à la liquidité : Premièrement, augmenter le déficit public³⁷⁴, par une politique ultra-keynesienne, et deuxièmement, réduire drastiquement, à 0,25% le taux interbancaire. Mais cette politique ne va pas permettre la reprise de l'activité économique. C'est ainsi que l'économie la plus performante du monde à l'époque³⁷⁵, va s'enfoncer dans une déflation récessive.

³⁷⁴ C'est ainsi que pendant cette période le Japon est passé d'un excédent budgétaire de 2,9% du PIB, à un déficit de 12% du PIB en 2002. Voir à ce propos Paul Krugmann Op. cit, p. 101-102.

³⁷⁵ Car pendant la décennie des années 1990 le Japon va avoir l'excédent le plus important dans le monde de la balance des comptes courants. – Le Monde nous dit à ce propos : « Au cours des quatre premières années de la décennie 90, le Japon en 'récession' a enregistré une croissance de 32% de ses exportations et a créé 3,2 millions d'emplois ». 12 mai 1995, p.19.

Bien évidemment les spécialistes de l'économie japonaise avaient du mal à comprendre pourquoi cette économie ne réussissait pas à repartir avec des taux de crédit aussi bas. Ce n'est que vers la fin de cette décennie que certains spécialistes, dont Paul Krugmann lui-même, vont comprendre que les taux de crédit officiels n'étaient pas efficaces et que les banques négociaient des taux préférentiels à 10%. De sorte que la pénurie de liquidités, produite par un niveau élevé de thésaurisation, rendait les taux courants de crédit plus élevés de ce qu'ils devaient être. Pour cette raison Paul Krugmann va développer la thèse selon laquelle le moyen le plus efficace pour combattre la déflation, « consiste à créer de la monnaie³⁷⁶ ». Par conséquent « l'inflation est le seul moyen pour sortir de la déflation³⁷⁷ ».

Bien évidemment cette thèse est tout à fait conforme à la logique du réel. D'ailleurs, même Anne Krueger, le numéro 2 du FMI³⁷⁸, a reconnu la nécessité pour le Japon de se donner un objectif d'inflation à moyen terme. Car l'inflation³⁷⁹ permet de dépasser la déflation, de surmonter la propension à la thésaurisation. Laquelle apparaît avec la désinflation effective, c'est-à-dire lorsque le taux d'inflation s'approche du taux zéro.

³⁷⁶ Op. cit.p.28.

³⁷⁷ Idem p.106.

³⁷⁸ Rappelons qu'Anne Krueger est la représentante des Etats-Unis auprès du FMI. Sa déclaration du 26 novembre 2001 a choqué beaucoup de monde parce-qu'elle a demandé à ce que les pays sur-endettés puissent se déclarer en faillite. Notons que cette proposition est soutenue par M. Stiglitz. En effet, il « préférerait que le FMI facilite une procédure de mise en faillite des pays en crise ». Le Monde, 26 juillet 2002, p.12.

³⁷⁹ Donc, une émission monétaire modérée.

Par conséquent la déflation produite, sous le règne du papier monnaie, par la désinflation radicale, ne peut que rendre la monnaie inefficace³⁸⁰. En tout état de cause moins efficace de ce qu'elle peut être. Bien évidemment son niveau optimal d'efficacité, comme nous l'avons déjà indiqué, ne peut être atteint qu'avec un taux de crédit négatif en termes réels. C'est précisément ce que cherche à nous expliquer Paul Krugmann dans le passage suivant : « Retenir pour cible un taux minimal de 2% d'inflation, en sorte à pouvoir abaisser le taux d'intérêt réel à - 2%, plutôt qu'à zéro, si la situation l'exige³⁸¹ ».

Il s'agit en effet de comprendre que la croissance économique dépend du niveau d'efficacité de la monnaie. Pour cette raison l'existence de la souveraineté monétaire est une dimension essentielle, sous le règne du papier monnaie. Car tout Etat doit être en condition de pouvoir maintenir un taux d'inflation suffisant, non seulement pour empêcher l'apparition de la propension à la thésaurisation, mais aussi pour rendre l'instrument monétaire le plus efficace possible. L'inflation (modérée) permet dès lors : 1) de couvrir le déficit budgétaire, 2) de rendre la monnaie plus efficace, par le biais de taux réels négatifs, et 3) d'alléger le poids de la dette publique interne. Pour ces raisons, nous disons que l'inflation (modérée) joue un rôle régulateur de première importance. De là aussi la nécessité de sauvegarder la souveraineté monétaire.

³⁸⁰ On ne peut pas parler de cette problématique de la désinflation au sens strict du terme, sans penser à la politique monétaire européenne. Laquelle se donne précisément comme but la stabilité des prix, c'est-à-dire le niveau zéro inflation. Or, comme nous venons de le souligner toute tendance vers la désinflation effective ne peut que déclencher le phénomène de la thésaurisation. Ceci d'autant plus que le billet de 500 euros existe. Ce qui est à comparer avec la coupure maximale du dollar qui est, jusqu'à présent, de 100.

³⁸¹ Ibid. p.199.

Il n'est pas inutile de souligner ici qu'en ce qui concerne la monnaie unique, cette possibilité d'optimiser l'instrument monétaire, tend à disparaître avec la réduction des excédents extérieurs. L'absence de souveraineté monétaire fait que l'abondance de circulant dépend soit des excédents extérieurs³⁸², soit de l'apport monétaire des autres pays membres³⁸³. Ce qui veut dire concrètement que les donateurs nets devront être les premiers à s'approcher du niveau zéro inflation³⁸⁴.

Cela étant souligné, revenons au problème qui nous concerne ici particulièrement, celui des politiques actuels d'ajustements structurels, les célèbres PAS. Nous avons vu jusqu'à présent que dans la deuxième phase de la crise de l'endettement du tiers-monde, le FMI s'est donné deux buts. Premièrement, permettre à ces pays d'attirer les capitaux flottants par le biais de la hausse des taux d'intérêts, et deuxièmement produire un excédent budgétaire en vue de pouvoir rembourser la dette extérieure.

En ce qui concerne le premier volet de cette politique, nous avons vu que le crédit n'est pas un placement, qu'il implique plutôt un coût et que dans ces pays sur-endettés ce coût est très élevé, extrêmement élevé. Pour ce qui est du deuxième volet, nous avons déjà expliqué le fait que l'objectif de cette politique est celui de

³⁸² Car selon l'article 105A du traité de Maastricht et l'article 16 du Protocole sur les statuts du SEBC et de la BCE : la BCE est la seule habilité à autoriser l'émission des billets des banques dans la Communauté. Ce qui veut dire concrètement que chaque pays membre de la Communauté achète à la BCE, avec ses excédents en devises – particulièrement des dollars – la possibilité d'augmenter son stock monétaire.

³⁸³ Cas des pays récepteurs nets.

³⁸⁴ Par conséquent ces pays sont ceux qui s'approchent actuellement le plus de la tendance déflationniste de ce système (de la monnaie unique) qui considère que l'inflation est un mal. C'est ainsi que l'actuel directeur de la Banque de France, Christian Noyer affirme que : « La stabilité des prix constitue l'objectif primordial de toute politique monétaire. L'inflation brouille la lecture des prix relatifs, entraîne une redistribution arbitraire des richesses, et se traduit par une mauvaise allocation des ressources ». *Le Monde*, 12-13 juin 2004, p. VII. -Pour sa part, toujours à ce propos, Jean-Claude Trichet, actuel Président de la BCE nous dit : « La stabilité monétaire est une condition nécessaire de la croissance et de la lutte contre le chômage ». *Le Monde*, 8 juin 1999, p. VII.

dégager un excédent en vue de rembourser la dette extérieure. Or, il convient de comprendre, en ce qui concerne ce qu'on appelle pompeusement le deuxième pilier de la doctrine du FMI, que ce surplus est par définition en monnaie nationale et non pas en dollars. Or, comme on peut aisément le comprendre la dette extérieure est en dollars – en USD – et doit être servie et remboursée avec cette monnaie³⁸⁵.

Par conséquent, l'excédent budgétaire en question ne permet pas de servir ni de rembourser la dette extérieure. Mais cette politique de réduction des dépenses publiques, à comme incidence la diminution des services publics. Particulièrement dans le domaine du ramassage des poubelles, de la propreté des villes et des villages, de la santé publique et de l'éducation.

En effet, tous ceux qui ont visité les pays les plus endettés du tiers-monde ont pu constater la terrible dégradation de l'environnement. A cause précisément de l'absence de ces services d'entretien. Très souvent on peut constater que le centre des grandes villes est plus ou moins propre, mais dès qu'on s'éloigne un peu vers les périphéries on marche dans des rues et des chemins saturés de plastiques et de détritrus de toutes sortes³⁸⁶.

De plus, lorsqu'on cherche à approfondir la réalité de ces pays, on se rend compte que les services d'urgence peuvent exister dans les hôpitaux publics, mais que très souvent les blessés sont obligés d'amener les produits nécessaires à leurs soins. En tout état de cause, il n'est pas difficile de constater que dans ces réalités, la

³⁸⁵ Sauf pour ce qui est le cas des pays entièrement dollarisés, comme le Panama, l'Équateur et le Salvador.

³⁸⁶ Certains parlent de poubelles à ciel ouvert.

dégradation des services publics s'est aggravée depuis cette deuxième phase de la crise du surendettement et ceci à cause précisément de cette politique de réduction des dépenses publiques.

De plus, pour comprendre l'incidence désastreuse de cette politique dite d'ajustement structurel, il convient de tenir présent à l'esprit que les pays dits du tiers-monde sont pour l'essentiel des réalités où le niveau des prélèvements est très faible. Ceci à cause du fait que le prélèvement direct n'existe pas. De sorte que les riches ne payent pas d'impôts par rapport à leur richesse. Car le rôle de ces Etats est celui de maintenir et sauvegarder les richesses et les privilèges de la minorité dominante. Ainsi ces Etats avec leurs maigres ressources³⁸⁷ arrivent à assurer, par tous les moyens, les hauts salaires de l'élite du pouvoir et se désintéressent de tout ce qui a avoir avec la sécurité et le bien-être des populations.

Cela dit, avant de résumer le résultat du rôle dévastateur de la dollarisation – du règne du dollar – et des politiques du FMI, nous allons essayer d'abrèger, dans ce qui suit, la visite que le nouveau directeur général du FMI, Rodrigo Rato, a fait dernièrement au Brésil. Le Monde³⁸⁸ nous explique, à ce propos, que Rodrigo Rato a félicité le gouvernement brésilien, qui a « poursuivi une politique macro-économique cohérente ». En effet, le gouvernement brésilien a réussi à dégager un excédent dit primaire – hors paiements d'intérêts (internes) de l'ordre de 4,5% du PIB – devant

³⁸⁷ Notons, par exemple, qu'au Mexique le niveau des prélèvements est à peine de 13% du PIB, tandis que la moyenne des pays membres de la Communauté européenne se situe autour de 48% du PIB. Voir à propos du niveau de prélèvement au Mexique : Le Monde, 11-01-2004, p. 16. – Remarquons de plus que ce pays est actuellement – plus précisément, depuis 1995 – la première puissance économique de l'Amérique Latine et la 13^{ème} puissance au niveau international par la valeur des exportations.

³⁸⁸ Du 9 septembre 2004, p.6.

servir à honorer le service de la dette (extérieure). Or, Lula « qui a obtenu le soutien d'autres pays d'Amérique Latine ainsi que celui de la Banque interaméricaine de développement, bataille pour que le calcul du surplus budgétaire ne prenne pas en compte les dépenses d'investissements ». Et toujours selon cet article, « M. Rato a bien admis que l'ajustement fiscal demandé aux pays avec lesquels il fait affaire 'a pu contribuer à l'insuffisance des dépenses en infrastructures' et donc 'à la croissance'. Mais, s'il reconnaît que ces dépenses sont nécessaires, il estime que ça ne doit pas être au détriment du remboursement de la dette et que c'est au Brésil d'autofinancer ces investissements ».

En effet, ce texte montre d'une façon totalement claire que pour tous les acteurs – gouvernements comme institutions multilatérales – l'excédent budgétaire demandé aux pays sur-endettés est destiné à servir la dette extérieure. Donc tout ce beau monde semble être d'accord sur la thèse selon laquelle le service ou le remboursement de la dette peut être fait en monnaie nationale. En l'occurrence, avec la monnaie du Brésil. Ainsi, ce qui est un non-sens économique est devenu une croyance et, par-là même, un instrument de destruction des sociétés du tiers-monde.

Voilà, donc, pour ce qui est du rôle dévastateur des politiques du FMI. Essayons maintenant de synthétiser le résultat de ce processus qui, comme nous l'avons souligné à maintes reprises, se réalise au sein du règne du dollar. Il y a, dès lors, les pôles opposés à l'intérieur de ce système : d'un côté les Etats-Unis et de l'autre côté le tiers-monde. Puis il y a, comme nous l'avons indiqué un deuxième monde qui participe au gâteau de la sur-exploitation internationale, par le bais des

excédents commerciaux³⁸⁹ avec la surpuissance, produite des privilèges de cet ordre. Nous allons ici, dans cette synthèse, laisser de côté ce monde intermédiaire, ce deuxième monde, pour nous concentrer sur ce qui peut être comptabilisable : du gain de l'un et la perte des autres.

En effet puisque les Etats-Unis se sont trouvés avec le droit et le privilège d'émettre la monnaie internationale, il est évident que ce privilège leur permet d'acheter les biens et les services du monde avec du simple papier. Par conséquent ce privilège peut se comptabiliser par le biais de la somme des déficits de la balance des comptes courants. Et ceci depuis que les Etats-Unis se sont trouvés avec le privilège d'émettre la monnaie internationale, sans aucune contrepartie réelle. Plus précisément depuis que cette nation a cessé de garantir avec ses réserves en métal jaune, les dollars contrôlés par les Banques centrales excédentaires. Donc, depuis le 15 août 1971³⁹⁰.

C'est ainsi que si nous additionnons ces déficits depuis lors et jusqu'à la fin 2003, nous arrivons à la somme astronomique de 5.185 milliards de dollars³⁹¹. Ce qui est à comparer avec la valeur des échanges sur le marché international, lequel à la fin 2003 était de l'ordre de 6.000 milliards de dollars. De plus si on observe la tendance de ce déficit, nous savons en effet que selon les dernières statistiques le

³⁸⁹ Nous faisons ici essentiellement référence aux sur-réserves des Banques centrales. Car l'accroissement de ces réserves est la manifestation du maintien et de la consolidation du privilège monétaire des Etats-Unis. Ceci veut dire, plus concrètement, que l'économie japonaise est la plus haute expression de ce rôle régulateur au sein du système dollar.

³⁹⁰ Car c'est depuis cette date que la garantie or du dollar a cessé de fonctionner. Quoique le privilège selon le droit international n'existe qu'à partir des Accords de Washington du 18 décembre 1971.

³⁹¹ Notons que pour certains spécialistes le privilège monétaire des Etats-Unis est le résultat du droit de seigneurage, plus la possibilité d'emprunter en sa propre monnaie. Il serait donc, selon Henri Bourguignat, « de 17 à 22 milliards de dollars par an ». Op. cit. p.130.

déficit, du mois de juin 2004, était de 56 milliards de dollars³⁹². Ce qui veut dire, concrètement, que l'économie des Etats-Unis a actuellement une tendance déficitaire qui est de l'ordre de 672 milliards de dollars³⁹³. Par conséquent que cette nation absorbe actuellement quelque chose comme le 11% des échanges sur le marché international, sans aucune contrepartie réelle. Bien évidemment certains pensent que la réussite matérielle des Etats-Unis est le résultat de leur supériorité intellectuelle ou du fait qu'ils sont prédestinés, par la Divine Providence, à devenir la nation rectrice du monde. Certains autres considèrent comme Mario Vargas Llosa que c'est « la liberté et la légalité qui ont fait de la terre de Lincoln et de Martin Luther King la nation la plus prospère et démocratique du monde³⁹⁴ ».

Cela étant dit, essayons de voir maintenant ce que cet immense déséquilibre dans l'ordre du monde va produire du côté des pays les plus faibles³⁹⁵. Nous avons, en effet, déjà souligné le fait que la dislocation du système de 1944 va conduire à la crise du sur-endettement, à la faillite et à la paupérisation absolue des pays du tiers-monde. Tout indique, en effet, que de 1968 à 1975 la dette est passée de 50 à 200 milliards de dollars. Puis, qu'elle sera de 600 milliards de dollars en 1982, de 1.450 milliards en 1990 et de 2.690 en 2000. Enfin que cette dette est fin 2003 de l'ordre de

³⁹² Voir à ce propos : El Pais, Negocios, 5 septembre 2004, p.17.

³⁹³ Notons que le Financial Times avait prévu cette augmentation. En effet, dans l'édition du 27 février 2002, p. 13, il est dit que ce déficit devrait atteindre 730 milliards « by 2006 ». Or, tout indique que ces prévisions seront largement dépassées. En effet nous savons maintenant, août 2005, que le déficit courant tendanciel de cette année sera de l'ordre de 780 milliards de dollars.

³⁹⁴ El Pais, Opinion, 16-02-2003, p. 16.

³⁹⁵ Rappelons que nous avons affaire ici à une inégalité totalement manifeste dans l'échange et que ce système de l'échange élargi ne peut être viable que suivant le principe de l'égalité proportionnelle, donc de l'échange équitable parce qu'équidistant. Pour cette raison Aristote disait que sans égalité proportionnelle il n'y a pas d'échange ni communauté. Car l'échange inégal n'est pas, par définition un rapport juste, mais plutôt une escroquerie, un vol.

3.100 milliards de dollars. Il convient de remarquer que du point de vue de ces chiffres, nous ne sommes pas en désaccord, pour l'essentiel, avec les auteurs de *50 Questions, 50 Réponses*³⁹⁶. Le désaccord se situe plutôt au niveau des sommes remboursées. En effet Millet et Toussaint pensent que cette somme est de l'ordre d'une fois et demie la dette elle-même. Ils parlent dès lors de 4.500 milliards (Op. cit. p.130).

Pour notre part nous pensons que cette somme est beaucoup plus importante. Nous arrivons à cette conclusion en étudiant le cas de la dette du Mexique. En effet ce pays avait fin 2003 une dette extérieure de 163 milliards de dollars. Or le Mexique a remboursé depuis 1974 et jusqu'à 2003, la somme de 610 milliards de dollars. Ce qui nous donne un multiplicateur de 3,8.³⁹⁷ Il nous semble, par conséquent, que le multiplicateur de ce qui a été remboursé, par rapport à la dette, par le pays du tiers-monde, ne peut pas être inférieur à 3. Dans notre précédent texte sur ce sujet – *Considérations sur la Mondialisation* -, nous avons à un moment employé le multiplicateur de 2. Or, si bien il est vrai qu'il ne faut pas gonfler les chiffres, ce qui en l'occurrence est absurde, nous nous rendons compte, de plus en plus, que ce mode de calcul est inadéquat. Pour ces raisons nous pensons actuellement que le multiplicateur de 3 nous semble être plus proche de la réalité. Ceci d'autant plus que le Mexique est non seulement la plus grande puissance économique de l'Amérique Latine par la valeur des exportations, mais aussi la plus solvable – à l'exception du

³⁹⁶ Op. cit, p.63 et suivantes. – En fait la plupart des spécialistes s'accordent pour dire que la dette extérieure du tiers-monde fut fin 2003 de l'ordre de 3.000 milliards de dollars.

³⁹⁷ Notons de plus que le Mexique rembourse tous les 4 ans l'équivalent de sa dette extérieure, voire un peu plus. En effet, de 1999 à 2003 le Mexique a remboursé 172,4 milliards de dollars pour une dette de 163 comme nous venons de l'indiquer. Ce qui est tout à fait cohérent avec la logique des chiffres, car avec un taux d'intérêt de 25%, la dette double tous les quatre ans. Or actuellement le taux moyen de la dette latino-américaine est de l'ordre de 27,5%...

Costa Rica – selon le ratio dette extérieure-valeur des exportations en biens et services.³⁹⁸. Or de ce point de vue le Mexique a une dette extérieure plutôt inférieure à la valeur de ses exportations en biens et services. Ce qui n'est pas le cas par exemple de la deuxième puissance économique latino-américaine : le Brésil. Pays où la dette extérieure est de 275 milliards de dollars et où la valeur des exportations, exceptionnelle en 2003, fut de 73 milliards de dollars³⁹⁹.

Ceci veut dire par conséquent que le ratio de solvabilité du Brésil est très inférieur à celui du Mexique. Et pour cette raison le taux de risque pays est supérieur pour le Brésil que pour le Mexique⁴⁰⁰. Par conséquent, le fait de prendre la dette mexicaine comme un model n'est pas une exagération. Ceci d'autant plus que nous proposons un multiplicateur qui est nettement inférieur à celui du Mexique.

C'est donc pour toutes ces raisons que nous pouvons dire que le résultat de toute cette catastrophe du tiers-monde, produite par la dislocation des Accords de Bretton Woods⁴⁰¹ nous donne les chiffres suivants :

Le stock de la dette extérieure en 2003 : 3.100 milliards de dollars.

³⁹⁸ C'est, en effet, ce ratio qui nous donne le critère le plus adéquat pour comprendre le niveau de solvabilité d'une nation. Car la dette est libellée et doit être servie et remboursée en dollars. Or, pour ces pays l'accès à ces dollars passe soit par la capacité d'emprunter, soit par les exportations en biens et services. De plus comme nous avons affaire essentiellement à des sociétés sur-endettées les sources d'un revenu disponible dépendent essentiellement des exportations en biens et services. A ces catégories il convient d'ajouter actuellement les envois des expatriés travaillant dans des pays riches. En tout état de cause il est hautement problématique de mettre en rapport la dette extérieure avec le PIB. Car celui ci est donné et calculé en monnaie nationale, donc en signes valeurs instables et généralement sur-évalués.

³⁹⁹ En effet, en 2003 la valeur des exportations du Brésil a augmenté de 21%. Le Monde, 9 septembre 2004, p.6. – Il convient de noter qu'en 2004 cette valeur a atteint presque le 100 milliards de dollars.

⁴⁰⁰ Pour cette raison, à la mie 2002, ce taux était de 1.599 points de base pour le Brésil et de 324 pour le Mexique. Voir : El País, Negocios, 30-06-2002 p.17.

⁴⁰¹ Plus précisément par la dollarisation – le règne de l'USD – et les politiques du FMI.

Somme déjà remboursée : 9.300 milliards de dollars

Fuite des capitaux : 3.410 milliards de dollars⁴⁰².

Ceci veut dire par conséquent que ces pays se sont vidés déjà de 12.710 milliards de dollars, tout en ayant encore une dette de 3.100 milliards de dollars. Ce n'est donc pas un hasard si nous constatons que ces sociétés tendent à s'étioler et à dépérir. Car il n'est pas difficile d'observer que nous assistons, dans ce monde, à un processus d'autodestruction et d'effondrement démographique, dont les conditions matérielles sont celles d'une lutte de plus en plus féroce pour la survie. Car tout indique que ce monde dit de la pré-modernité est de plus en plus marginalisé, même par ceux qui disent parler au nom des valeurs humanistes. Car par les temps qui courent la pensée dite philanthropique seule parle de compassion et de charité et non pas de droit et de justice : d'égalité des chances et de communauté d'égaux au niveau international.

Certes, il y a des grandes âmes philanthropiques qui demandent le dépassement de l'ordre du monde que nous connaissons. C'est le cas de René Passet qui est considéré comme le principal théoricien du groupe Attac ; donc, du groupe qui est considéré comme la gauche de la gauche. En effet, Passet résume sa position, par rapport au tiers-monde de la façon que voici : « l'annulation de la dette, dont le service ruine les pays pauvres, la suppression des plans d'ajustement

⁴⁰² Il convient de noter, à ce propos, que la fuite de capitaux des pays du tiers-monde est de l'ordre de 10 à 20 pour cent supérieure à la dette elle-même. Nous prenons ici la fourchette la plus basse.

structurel, qui les asphyxient, le développement de l'aide publique internationale et la mise en place d'un fond mondial de développement⁴⁰³ ».

Pour leur part Millet et Toussaint expriment, à ce propos, leur position de la façon suivante : « A terme nous espérons renforcer le mouvement social au Nord et au Sud pour l'annulation de la dette du tiers-monde, le remplacement des politiques d'ajustement structurel par des politiques visant la satisfaction des besoins et des droits fondamentaux tels que définis par le droit international⁴⁰⁴ ».

Le Président de la Nouvelle Donne, Pierre Larrourou s'exprime de son côté de la manière suivante : « Il faut annuler la dette, complètement et sans délai. Ils faut aussi ouvrir nos marchés aux produits venus du sud⁴⁰⁵ ».

D'une manière générale, il convient de remarquer qu'il n'y a pas que des associations, mais aussi des mouvements sociaux qui se prononcent pour l'annulation de la dette des pays du tiers-monde, comme le mouvement paysan international Via Campesina (70 millions de membres) et Jubilee 2000 (avec le soutien de l'Eglise catholique et des Eglises réformées). On peut aussi constater que des institutions comme le CNUCED (Conférence des Nations Unies pour le Commerce et le Développement) réclament aussi « d'aller plus vite et plus loin dans le processus d'annulation de la dette des pays les plus pauvres⁴⁰⁶ ».

⁴⁰³ Le Monde, 4 octobre 2003, p.15.

⁴⁰⁴ Op. cit., p. 260.

⁴⁰⁵ Les Echos, 20 septembre 2001, p.56.

⁴⁰⁶ Le Monde, 25 septembre 2001, p.VI.

Nous pouvons ainsi remarquer le fait que l'ensemble de ces revendications concernent les points suivants :

- 1) Annulation de la dette extérieure.
- 2) Suppression des plans d'ajustement structurel du FMI.
- 3) Ouverture des marchés des pays riches aux produits des pays pauvres, et
- 4) Une politique de fonds de solidarité internationale.

Le lecteur qui a eu la patience de suivre le développement de cette forme de pensée, a bien compris que nous exprimons une différence fondamentale par rapport à ces revendications. En effet, globalement parlant nous sommes d'accord avec la deuxième, la troisième et la quatrième exigence. La différence essentielle se situe au niveau de la première. Mais avant de développer la logique même de cette différence, il convient de dire quelques mots sur les trois autres.

Pour ce qui est de la suppression des plans d'ajustements structurels du FMI, il est tout à fait évident que ces pratiques absurdes et malfaisantes doivent être effacées de l'horizon des mesures imposées aux pays en crise au niveau international⁴⁰⁷. Le grand problème qui se pose est celui de : comment faire comprendre l'absurdité et la dimension négative de ces thèses ? Car très souvent les auteurs de ces revendications considèrent eux-même que ces instruments sont conformes à la logique du réel. Donc, par exemple, que la montée des taux d'intérêt

⁴⁰⁷ Donc il est totalement absurde de croire que l'assainissement économique des nations sur-endettées passe nécessairement par la montée des taux d'intérêt et par la réduction des déficits publics. Notons au passage qu'on tend à croire que ces déficits sont bons pour les Etats-Unis – 413 milliards de dollars, pour l'exercice 2004 – et mauvais pour tous les autres pays et particulièrement pour ceux du tiers-monde.

attirent les capitaux flottants. Car c'est, précisément, ce que nous venons de constater. De telle sorte que cette simple problématique nous montre jusqu'à quel point il ne peut pas y avoir pratique rationnelle, sans théorie rationnelle⁴⁰⁸.

Passons maintenant au troisième point, c'est-à-dire le problème de l'ouverture des marchés des pays riches aux produits des pays pauvres. Ce qui, comme on peut le comprendre aisément, est une revendication faite au nom de la charité. Or du point de vue axiologique, de l'éthique fondamentale, le problème est celui de créer un ordre capable d'assurer et promouvoir l'égalité des chances entre les membres de la communauté internationale. En effet, le problème actuel, dans ce qui est convenu d'appeler la relation Nord-Sud, n'est pas seulement celui du protectionnisme⁴⁰⁹, mais aussi celui du dumping.

Pour ces raisons, il s'agit de comprendre, comme nous l'avons déjà souligné, que le but du monde est, pour l'exprimer d'une façon simple, soit revenir aux automatismes du métal jaune – rapport du libre échange et du protectionnisme -, soit de créer une communauté universelle des nations capable de se reproduire dans le libre échange et la solidarité. Mais, en tout état de cause, il s'agit de dépasser l'ordre

⁴⁰⁸ Cette simple problématique nous mène précisément à prendre conscience jusqu'à quel point nous sommes obligés actuellement de tout repenser. Car la crise actuelle de la pensée nous montre jusqu'à quel point tout ce que nous avons tenu pour vrai est justement une manifestation de son contraire. Ceci nous montre jusqu'à quel point la reconstruction du monde passe par la réforme de l'entendement, par restructuration de la raison théorique. La lutte pour la raison peut et doit être l'objectif fondamental de notre temps.

⁴⁰⁹ Car, soyons clair à ce niveau là, lorsqu'il est question de la triade du Nord – les USA, la CEE et le Japon – les Etats-Unis sont la puissance la moins protectionniste et particulièrement par rapport au Sud. Car ce pays est une économie de consommation au sens strict du terme. Son problème est celui d'absorber les biens du monde. De là la nécessité pour eux d'accorder arbitrairement la clause de la nation la plus favorisée. Le projet Etasunien de la zone de Libre Echange avec les pays de l'Amérique Latine, va précisément dans ce sens là. Mais cette ouverture au niveau marchand et des capitaux n'empêche pas l'existence, à la frontière sud des Etats-Unis d'une barrière métallique, électrique et électronique. De plus il ne faut pas oublier que cette barrière, a fait plus de morts et de blessés que l'Intifada... En effet ce mur « a fait 3000 morts et 16000 invalides depuis 1994 ». De plus « il est question de poster des tireurs embusqués au delà du rideau de fer » de San Diego ». Le Figaro, 27 mai 2005, p.4.

du monde que nous connaissons actuellement, dans lequel les riches pratiquent du protectionnisme – cas particulièrement de la CEE et du Japon – et du dumping, particulièrement agricole, par rapport à des sociétés qui sont essentiellement agricoles. Ce qui est le cas principalement de la CEE. La misère et la disgrâce de l'Afrique noire et particulièrement de l'Afrique francophone est sûrement la plus haute manifestation de cette perversion.

En ce qui concerne le quatrième point, il est évident que le principe de la solidarité est très important. Car selon les principes d'ordre universel, la communauté humaine existe non seulement en vue de l'échange et de résoudre les injustices réciproques, mais aussi en vue de la solidarité. En tout cas, c'est précisément la solidarité qui permet le libre échange, comme nous sommes en train de le constater actuellement au niveau de l'expérience de l'Union européenne. Car c'est précisément la solidarité qui permet la reproduction matérielle au niveau du libre échange. Puis, cet ordre trouve son accomplissement au niveau d'une instance capable de résoudre les conflits qui tendent à se manifester à cause de la coexistence même des différences. Bien évidemment le but de la dimension communautaire de l'humain, comme nous l'avons déjà souligné, ce n'est pas la formation des communautés nationales particulières, mais la constitution de la communauté universelle des nations elles-mêmes. Car le développement et la consolidation de communautés nationales particulières – comme c'est le cas actuellement de la CEE – ne peut se manifester que comme négation de l'universalité elle-même et d'exclusion de la différence. Pour ces raisons nous pouvons dire que le culte des particularismes, mène nécessairement à l'exclusion des différences et à la négation de l'universalité même de l'humain. C'est

précisément ce que nous constatons actuellement dans ce processus de la construction européenne, laquelle se manifeste de plus en plus comme une communauté éthno-culturelle, comme une communauté occidentalochrétienne : blanco-biblique.

Cela étant dit, passons maintenant à la première revendication. En effet comme nous venons de l'indiquer, c'est à ce niveau là que se situe la différence essentielle entre nos thèses et celles de tous ces mouvements dont nous venons de faire mention. En effet, nous nous opposons à l'annulation de la dette pour deux raisons essentielles. Premièrement, à cause de l'impossibilité manifeste d'annuler l'essentiel de ces sommes, et deuxièmement, à cause du fait que cette annulation ne peut que provoquer la perte de crédibilité des sociétés en question.

En ce qui concerne le premier point, il s'agit de comprendre que derrière la dette internationale il y a trois créanciers : 1) Les grandes banques internationales et pour cette raison il est question de dette privée ; cette dette est contrôlée par le Club de Londres. 2) Les Etats et pour cela même il est question de dette publique ; cette dette est contrôlée par le Club de Paris, et 3) la dette multilatérale, celle à l'égard des institutions internationales : la Banque Mondiale, le FMI et les Banques régionales (africaine, asiatique, interaméricaine) de développement⁴¹⁰.

Or, il convient de savoir que seulement la dette publique et la dette multilatérale peuvent être effacées. Pour cette raison les Etats-Unis demandent

⁴¹⁰ Notons au passage que la dette privée représente actuellement quelque chose comme le 62% de la dette totale ; que la dette publique représente autour de 20% de cette dette, et que la dette multilatérale est de l'ordre de 18% de la dette totale.

actuellement aux puissances qui se sont opposées à l'intervention en Irak – La France, l'Allemagne et la Russie -, d'annuler la dette (publique) de ce pays⁴¹¹. Cela ne peut pas être le cas de la dette à l'égard des banques internationales. Pour ce qui est la dette à l'égard des institutions multilatérales, il s'agit de comprendre qu'elles prêtent à des taux très bas – autour de 3% -, mais doivent être remboursées pour prêter à d'autres pays qui traversent des moments particulièrement difficiles. De là que seule une décision des principaux contributeurs, du 67, peut permettre l'effacement de cette dette.

A présent, pour ce qui est de la dette privée internationale, il est évident que les créanciers ne vont pas abandonner leurs créances. Ceci d'autant plus que les titres de cette dette – les célèbres « junk bonds », bons pourris – dégagent des bénéfices très élevés. Il faut donc que quelqu'un paye, mais le problème est de savoir que nous avons affaire à des sommes astronomiques qui ne peuvent pas être remboursées du jour au lendemain, pour permettre le retour à la solvabilité des nations sur-endettées.

Quoi qu'on peut accepter l'hypothèse d'une telle possibilité. Ce qui veut dire, tout simplement, que comme ces nations n'ont pas été en condition de faire face à leurs responsabilités, elles vont perdre toute crédibilité⁴¹². Elles vont, dès lors, cessées d'être des sujets de droit économique au niveau international. Ainsi un tel

⁴¹¹ Ce qui permet à l'Oncle Sam de punir ces pays, tout en se présentant, à très bon compte, « Urbi et Orbi », comme les bienfaiteurs de l'Irak. Donc, comme une puissance bienveillante qui pratique des « bombardements humanitaires » (Rumsfeld), des « guerres humanitaires » (le général Tommy Franks).

⁴¹² Ce qui équivaut au niveau individuel à l'interdiction bancaire. Rappelons à ce propos que l'individualité a comme fondement la sécurité juridique. Puisque la liberté – produit de la sécurité juridique – implique la responsabilité et donc la crédibilité. Ceci veut dire, par conséquent, que la perte de crédibilité, produit l'irresponsabilité et donc la fin du sujet en tant que noyau de capacité juridique.

phénomène ne peut que conduire à la disparition de ces réalités sociales en tant que sujets de la communauté internationale. Pour ces raisons, nous pouvons dire que l'effacement de la dette internationale, ne peut que conduire à la mort de ces sociétés, à leur disparition en tant que membres de la communauté des nations⁴¹³.

C'est précisément pour ces raisons que nous sommes contre le projet de l'effacement de la dette internationale. Par contre, nous sommes pour le retour à la solvabilité des nations. Car il est évident que nous ne pouvons pas continuer à assister à ce processus qui est celui de l'ordre de notre monde. Lequel mène, comme nous avons essayé de le montrer tout au long de cet écrit, à la paupérisation absolue et à la mort d'une partie très importante de l'humanité. C'est, en tout cas, pour ces différentes raisons que nous proposons le dépassement du règne du dollar, de l'USD. Ce qui ne peut qu'être le produit, soit de la mise en pratique de la renégociation des Accords de Bretton Woods, soit de l'effondrement de ce système.

Bien évidemment, le chemin de la raison passe nécessairement par le processus de la renégociation de ces Accords. Car comme nous l'avons déjà souligné l'ordre institutionnel est un produit de la convention et doit être modifié par la conventionnalité elle. Pour cela même nous disons que le bien être des nations, ainsi que celui de la communauté des nations ne dépend pas du hasard, mais de la volonté réfléchie. Donc, de la raison pratique conditionnée par la raison théorique.

⁴¹³ Il n'est donc pas difficile de penser qu'une telle dérive, ne peut que conduire à l'autodestruction de ces nations en elles-mêmes. C'est précisément dans ces pays où l'isolement – la rupture par rapport au commerce entre les nations, le processus anthropique dont parlent les physiiciens – mène à la guerre généralisée entre les communautés particulières, ethniques et/ou religieuses. Et dès lors, à l'autodestruction de ces sociétés, de ces populations, en elles-mêmes.

Mais, la réalité nous montre qu'il ne faut pas se faire des illusions. Tout laisse penser qu'il y a une volonté manifeste de ne pas toucher le privilège exorbitant (de Gaulle) des Etats-Unis. Nous le constatons dans le cas « des amis du tiers-monde » : ils ne parlent pas de ce privilège. Ils ne voient pas que la misère et la paupérisation de ce monde sont liées au règne du dollar. Pour eux l'ordre de ce monde est tout à fait normal. Ceci dans le sens où il ne peut pas être autrement⁴¹⁴. Certains pensent même que la fin du règne du dollar, ne peut que conduire à la fin du système de l'accumulation élargie : à la fin du système capitaliste⁴¹⁵.

Pour ces raisons il faudrait s'attendre plutôt à une crise brutale du système dollar lui-même. Laquelle crise pourrait être le résultat, soit du changement de politique de réserve de la Banque centrale d'un pays comme la Chine⁴¹⁶, soit d'une sur-abondance des dollars circulant dans le monde⁴¹⁷. En tout état de cause, quel que soit le chemin de ce devenir, il est clair que le dépassement – conscient, ou imposé par l'empire de la nécessité – de la préférence pour le dollar, ne peut que mener au retour en force de ces dollars vers la Fed. Mais comme les Etats-Unis n'ont pas de réserves pour garantir la valeur des dollars et des bons du Trésor (américains) circulant dans le monde, il est clair que cette monnaie ne peut que

⁴¹⁴ Certes, pour la conscience formatée par la facticité, la normativité est la normalité. De sorte qu'elle ne voit pas que le droit (le « jus ») doit être une manifestation de la justice. Les latins disaient à ce propos, que « Jus a Justitia appellatur » : que le droit fait appel et dépend de l'idée de la justice.

⁴¹⁵ C'est ainsi que pour Andrew Miligan stagiste chez Standard Life Investissements, « le système financier international est tellement robuste aujourd'hui qu'il faudrait que le capitalisme disparaisse pour que l'or retrouve son statut de placement en derniers recours ». Le Figaro, économie, 5 juin 2002, p.II.

⁴¹⁶ Le flottement du juang, depuis le 21 juillet 2005, constitue incontestablement un des moments essentiels de ce processus qui mène inéluctablement à la fin du règne du dollar.

⁴¹⁷ Car comme nous l'avons déjà indiqué plus des trois quarts des dollars émis par la Fed, circulent en dehors des Etats-Unis. Mais, dans quelle mesure ce système pourrait-il continuer à se maintenir si cette proportion dépasse le 90% ? Il est clair que la radicalisation à l'absurde de ce « privilège exorbitant » ne peut que conduire à la dislocation de ce système. Comme le dit Henri Bourguinat : « Il faudra bien un jour ou l'autre refaire Bretton Woods ». Op. cit. p. 138.

s'effondrer à l'infini. Car comment peut-elle cette nation avoir des réserves en devises, avec un déficit aussi immense de sa balance des comptes courants ? Le fait est que les réserves de la Fed sont en bons émis par le Trésor américain. De sorte que les seules réserves détenues par la Fed et pouvant avoir une valeur en cas de crise total du dollar, ce sont les réserves en or, qui, elles, ont augmenté depuis 1972 et qui sont actuellement de l'ordre de 8.135 tonnes d'or ; la première réserve en or du monde, suivie par la l'Allemagne (3.440 tonnes), la France (3.025 tonnes) et l'Italie (2.452 tonnes)⁴¹⁸.

Quoi qu'il en soit, il convient de comprendre que la fin de la préférence pour le USD, ne peut que provoquer la dépréciation de cette monnaie à l'infini. Ce qui devra avoir comme conséquence la quasi-disparition de la dette du tiers-monde, qui elle, est libellée en dollars. Car comme nous l'avons déjà souligné l'importance de cette dette est en rapport direct à la valeur du dollar. C'est-à-dire, si le dollar s'apprécie la dette augmente, tandis que sa dépréciation produit l'effet inverse⁴¹⁹.

Tout ceci nous mène, par conséquent, à soutenir que le retour à la solvabilité des nations sur-endettées passe nécessairement par le dépassement du règne du dollar. Car la dépréciation à l'infini du dollar, implicite à ce processus, devra permettre à ces pays de pouvoir rembourser leur dette extérieure avec la valeur de

⁴¹⁸ Voir à ce propos : l'Express, 22-3-2004. -Notons au passage que les réserves or de ces pays ont beaucoup évolué dans le temps. C'est ainsi que la France possédait 516 tonnes en 1957, 5.651 en 1967 et 3.181 en 1969. Voir à ce propos : Alain Prate, Le Monde des débats, juin 1994, p. 16. -Bien évidemment il n'est pas difficile de percevoir dans ces chiffres la politique de De Gaulle et la fin de cette politique en 1969.

⁴¹⁹ Remarquons au passage qu'il y a par contre un rapport inverse entre la valeur de l'USD et la valeur des exportations des pays dollarisés. Ce qui veut dire que la valeur des exportations de ces pays augmente lorsque le dollar se déprécie et baisse dans le cas contraire. Pour cette raison nous constatons une augmentation des exportations des pays de l'Amérique Latine en 2003. Nous avons déjà souligné, à ce propos, le cas du Brésil. Plus précisément de l'augmentation de 21% de ces exportations en 2003.

quelques mois d'exportations. Bien évidemment, le retour à la solvabilité de ces nations ne peut que relancer d'une manière très importante l'économie internationale.

Cela dit, il est évident que cet effondrement de la valeur de l'USD, implique non seulement le retour à la solvabilité des pays sur-endettés, mais aussi l'écroulement de l'économie des Etats-Unis.⁴²⁰ Car la fin du règne du dollar implique nécessairement que ce pays ne pourra plus continuer à siphonner l'économie internationale. De là la nécessité de tenir compte de la nature de ce processus pour prendre les mesures nécessaires, en vue de promouvoir des mesures de transition, d'accompagnement.

Car il s'agit de comprendre que la fin du privilège exorbitant des Etats-Unis, n'implique pas ni la fin du monde civilisé – comme certains le pensent -, ni la fin de cette nation comme telle. La logique de ce devenir est précisément celle du rétablissement de l'égalité des chances au niveau de la concurrence internationale, et non pas celle de la négation de telle ou telle communauté particulière. Bien évidemment il n'y a ici aucun automatisme par rapport au devenir accomplissant du monde. La fin du règne du dollar – du scandale du privilège exorbitant – mène en quelque sorte : soit au règne de la communauté internationale non encore accomplie, soit à la formation d'une communauté internationale se manifestant,

⁴²⁰ Mais ceci ne veut pas dire que ce pays va s'enfoncer dans une misère radicale, comme ce fut le cas de l'Argentine en 2002. En effet, il convient de rappeler que ce pays a non seulement réussi à accumuler des richesses immenses depuis la Première guerre mondiale, mais qu'en plus son système économique est, structurellement, particulièrement compétitif.

grâce à la solidarité et à la réciprocité, comme un ordre cosmopolitique en voie d'accomplissement.

XIV

Où va le Monde ? – I –

Lorsque nous nous posons la question de savoir, où va le monde ?, Nous sommes en train de nous poser la question de savoir : quel est le sens de l'Histoire ? Cette interrogation sur le sens de l'Histoire a, comme on peut le remarquer, une signification – un goût pourrait-on dire – marxiste. En effet, pour Marx le sens de l'Histoire est celui de son processus d'accomplissement. Donc, plus précisément, le mouvement totalisant de l'humain qui va du communisme primitif, au communisme accompli en lui-même ; ceci après avoir surmonté les contradictions du règne de la propriété privée des moyens de production.

Dans ce règne du Communisme, - peut on lire dans un texte publié en 1936, de première année de marxisme et destiné aux militants – « il n'y aura plus de police. Il n'y aura plus de prisons. Bien entendu, il n'y aura plus d'églises. Il n'y aura plus d'armées. Il n'y aura plus de crimes. Il pourra y avoir des malades, on les soignera. Toute idée de contrainte disparaîtra. Débarrassés de tout ce qui faisait leur servitude, les hommes seront des hommes nouveaux⁴²¹ ».

Il est clair que la pratique de cette pensée n'a pas débouché, et ne s'est jamais manifestée, selon la logique de cette dimension à tous égards illusoire. Ceci non pas à cause du fait – comme on tend à le penser actuellement – que la pratique de tout idéal conduit nécessairement au cauchemar, mais, parce que très souvent

⁴²¹ Voir à ce propos le numéro spécial du Monde sur Staline, 50 ans après, 26 février 2003, p.17.

l'idéal est la dimension illusoire qui cache sa propre négation⁴²² : la négation même de l'idéal du monde. En effet la pratique du projet marxiste ne peut que provoquer le malheur dans le monde, car il est la négation du logos de l'Idée : du dévoilement de la substance éthique de l'humain. C'est précisément ce que nous avons essayé de montrer. Par conséquent que sa manifestation effective dans le monde⁴²³ n'est pas le produit d'une quelconque perversion, mais plutôt le résultat de ce qui ne peut pas être autrement.

Tout indique, en effet, que le sens de l'Histoire de Marx n'est plus à l'ordre du jour, qu'il fait partie du passé dépassé. Ceci même si la pensée anti-économique continue à être une pensée acceptable, voire respectable, dans le malheur des temps présents. Certes, le monde actuel n'a pas fait le procès de cette expérience anti-économique liée au marxisme. L'anti-capitalisme est toujours un but mobilisateur de première importance. De là cette étrange indulgence (Alain Besançon) que connaît l'expérience pratique du marxisme⁴²⁴. Cela semble rentrer dans les pertes et profits de l'histoire. Car on tend à penser que tout ce qui se présente sous le masque de la justice, comme l'avait indiqué Protagoras, est considéré comme acceptable et

⁴²² Rappelons que pour sa part Nicolas Berdiaev avait parlé dans son texte *Le Sens du Communisme Russe* de Nouveau Moyen âge. Car pour lui le communisme était le châtement divin que le peuple Russe avait reçu, pour s'être éloigné de la voie du Christ.

⁴²³ Plus précisément la centaine de millions de morts dont parle *Le Livre Noir du Communisme* – Editions Robert Laffont, Paris, 1997 -, ainsi que la destruction objective et éthique de ces sociétés. Car cette expérience va non seulement produire la terreur et l'horreur, mais aussi l'accroissement des inégalités sociales dans sa manifestation effective, comme dans son dépassement. En effet ce processus qui va de la formation d'une caste de seigneurs de la chose publique – qui ont en usé la propriété de tous : la « common-wealth » - à celle d'une petite minorité d'usurpateurs d' « appropriateurs » de cette chose publique, va créer un monde plus inégal que celui qui a précédé la révolution d'octobre.

⁴²⁴ Roland Leroy, l'ancien Directeur du journal l'Humanité a pu dire, à ce propos : « j'ai des regrets, mais pas de remords ». Et d'y ajouter : « Plus que jamais, débarrassé du poids de l'ex-bloque soviétique, le communisme est toujours un idéal de combat qui reste séduisant ». L'Express, 19-01-2004, p.44. – Certes pour la conscience iconolatricque de notre temps, la figure du Ché est toujours là pour rappeler soi disant la bonté de cette conscience croyante. En oubliant que pour la conscience qui assume les valeurs d'ordre universel : nous ne faisons pas confiance aux hommes, mais à la raison. (Aristote).

digne de louanges. Pour cette raison la conscience moderne condamne le nazisme et tend à absoudre le communisme.

Mais indépendamment de cette étrange indulgence, il est difficile de penser un retour de Marx, comme le veut Jacques Derrida. Tout indique, en effet, que ce qui s'oppose à la pensée du Logos, n'est plus la doctrine de la négation de la moralité objective⁴²⁵, mais plutôt celle d'une finalité eschatologique du monde. Par conséquent dans le nouvel ordre international la religiosité s'oppose à la philosophie, non pas comme jadis la croyance s'opposait à la raison, mais plutôt comme ce qui est légitime s'oppose à ce qui ne l'est plus. Car pour le monde post-marxiste la philosophie a échoué dans les camps de concentration soviétique et dans l'utopie meurtrière produite par ces réalités⁴²⁶. C'est pour cela même qu'on tend à dire que l'échec du marxisme est l'échec de la raison, donc de toute volonté de penser rationnellement le monde⁴²⁷. Et c'est précisément cette soi-disant faillite de la raison qui va provoquer non seulement le mépris de la pensée⁴²⁸, mais la haine de toute forme de réflexion englobante et particulièrement de la philosophie en tant que savoir du vrai. Pour ces raisons, le philosophe américain Richard Rorty a pu dire : « Je ne crois pas que les philosophes aient un rôle à jouer dans la vie publique de notre

⁴²⁵ Rappelons que pour la philosophie première et fondamentale, la substance éthique de l'humain s'objective à travers le droit, l'économie et le politique.

⁴²⁶ Notons en passant que par rapport à cette suprême objectivation de l'horreur, le cinisme de Fidel Castro, lorsqu'il a dit « nos prostituées travaillent par plaisir et beaucoup ont des diplômes » (Le Monde, 13 mai 2003, p.16), n'est que simple broutille.

⁴²⁷ Alain Minc nous dit à ce propos : « Pour avoir voulu incarner la raison jusqu'à la folie, le communisme l'entraîne dans sa chute ». *Le Nouveau Moyen Age*, Gallimard, p. 93. -Le fait est que l'effondrement du marxisme va provoquer l'effacement du devenir-autre du monde et, par-là même, le retour à l'histoire, aux abominations du passé historique.

⁴²⁸ Le « penser, pourquoi faire ? ». – Cette dérive vers la misologie – vers la haine de la pensée – rend le monde de plus en plus incapable de saisir ces propres circonstances. Car l'éclipse de la raison est la condition du devenir de l'horreur et de l'horreur du devenir.

temps. Leurs recherches se limitent en fait à rappeler, à propos des problèmes d'aujourd'hui, des solutions qui ont été opérationnelles dans le passé⁴²⁹ ».

Le fait est que le devenir-autre du monde n'est plus conditionné par l'ainsi nommé développement dialectique de l'Être. Mais l'échec du marxisme va entraîner dans sa chute la pensée hégélienne ; pensée qui fut considérée comme le noyau dur de la philosophie classique allemande. Et c'est, précisément, cette faillite de l'évolutionnisme⁴³⁰ qui va permettre le retour en force de la philosophie du logos. En d'autres termes, le monde post-marxiste va assister à l'émergence non seulement du religieux, mais aussi du retour de la philosophie classique grecque et plus particulièrement de la pensée d'Aristote.

Mais ce retour n'implique pas un simple retour à ce qui avait été occulté par la modernité, mais plutôt l'émergence de l'essence de ces deux visions du monde : l'axiologie et l'eschatologie. Cela dit, il convient de comprendre que toute vision du monde contient une dimension substantielle et une autre qui ne l'est pas. Plus précisément une dimension ésotérique et une dimension exotérique. Nous avons ainsi affaire, en ce qui concerne les doctrines et les systèmes de pensée, au rapport entre l'essence et l'apparence.

Tout indique, en effet, que ce qui revient en force maintenant, c'est précisément la substance de ces deux visions du monde qui s'opposent depuis la crise de la civilisation gréco-romaine. Car l'axiologie s'oppose à l'eschatologie selon

⁴²⁹ Le monde, 3 mars, 1992.

⁴³⁰ Plus précisément de la théorie selon laquelle la réalité donnée, la réalité immédiate, est un moment de l'accomplissement de la totalité de l'Être.

la logique des contraires, comme le positif s'oppose au négatif et le rationnel s'oppose à l'irrationnel. En effet, nous pouvons percevoir cette opposition fondamentale au niveau de la finalité de ces visions du monde. La perspective axiologique est celle de la communauté d'égaux, tandis que la perspective eschatologique implique la formation d'un ordre ponctuellement vertical.

C'est précisément cette opposition fondamentale au niveau des systèmes de valeurs qui est l'enjeu principal de notre moment historique. En d'autres termes, seul le dévoilement de la logique de cette opposition peut nous permettre de comprendre le sens même de l'histoire de notre temps : du devenir de notre moment historique. Bien évidemment, nous ne pouvons pas saisir la logique de cette confrontation si on ne tient pas compte du processus qui a mené au dévoilement de la dimension substantielle de ces visions du monde. Par conséquent, de ce point de vue la crise et l'effondrement de la pratique du marxisme⁴³¹ va jouer un rôle révélateur : va permettre aux visions de base de se dévoiler en elles-mêmes.

C'est donc au sein d'un monde en dérive, tel un bateau ivre au milieu de la houle déchaînée, que les substances du monde classique vont se dévoiler comme des perspectives idéales, comme des chemins du salut. Il est, dès lors, fondamental de comprendre la nature de ce dévoilement de la substance axiologique et

⁴³¹ Notons en passant qu'hier encore Sartre a pu dire que le marxisme est l'horizon indépassable de la pensée de notre temps, tandis qu'actuellement nous arrivent de toutes les directions des voix qui affirment que le Christ est l'horizon indépassable de la raison de notre moment historique. Remarquons aussi que la crise de notre temps a conduit à l'éclipse de la pensée fondamentale, dans le domaine de l'universel qui est par définition l'objet même de sa réflexion. Pour cette raison Michel Foucault nous dit : « Pour moi, ce qui constitue aujourd'hui les intellectuels, c'est cette inquiétude de l'actualité. Nous sommes plutôt journalistes que prophètes, mais journalistes de nous-mêmes ». Puis dans un passage suivant, de cet entretien de 1975, il ajoute : « Finalement, cette nouvelle scène concerne le corps, l'habitat, la sexualité, la famille le quotidien ». *Le Monde*, 10-20 septembre 2004, p. VIII. Ce qui veut dire concrètement que dans cette dérive solipsiste l'objet de la réflexion n'est pas le « Moi et mes circonstances » (Ortega), mais tout simplement le « Moi, je et moi-même ».

eschatologique. Car la vision biblique du monde, par exemple, qui se manifeste actuellement est substantiellement différente de celle qui avait cours dans le passé historique. En effet, on peut percevoir cette différence au niveau de la dimension messianique du Christ. En effet à l'époque de Constantin, le fondateur du christianisme classique, le Christ est le fils de Dieu et, en tant que tel, Dieu incarné. « Verus homo, Verus Deus » - vrai homme et vrai Dieu – disait-on à l'époque des Conciles fondateurs (325 à 481). Car, pour Constantin, si le Christ n'était pas Dieu, il ne pouvait pas fonder une nouvelle alliance. Il ne pouvait annuler l'ancienne alliance, ni la promesse faite aux Patriarches. La déité du Christ permettait, dès lors, de faire des chrétiens un nouveau peuple élu⁴³².

Le christianisme de Constantin a ainsi permis aux nouveaux monothéistes d'être un peuple élu, en remplacement de l'ancien. Notons que l'objectif fondamental de ce mouvement, était, précisément celui de prendre la place de l'ancien peuple élu. Devenir, par conséquent, le peuple sujet de la promesse. C'est justement l'accomplissement de cette finalité que nous trouvons dans le cas de l'Islam, comme dans celui des Mormons.

En effet selon *Le Coran* les juifs « ont pratiqué l'usure qui leur était pourtant défendue⁴³³ ». « Ils ont rompu l'alliance que nous avons faite avec eux⁴³⁴ ». Pour

⁴³² Rappelons qu'Arius, le Patriarche d'Alexandrie, lors du Concile fondateur de Nicée, en 325, va soutenir la thèse selon laquelle le christ n'est pas Dieu, mais un prophète. Ce qui impliquait que Jésus ne pouvait pas annuler l'Alliance que ce Dieu a fait avec son peuple. Car l'Arianisme, rappelons le, nie la consubstantialité du Fils avec le Père, et se place dans une position purement monothéiste. Ce qui n'est pas le cas du christianisme de Constantin. Or actuellement nous assistons aux tentatives et aux efforts de dépassement de ce christianisme iconolâtrique et polythéiste. Ce qui est une évidence dans le cas du protestantisme, mais qui se manifeste aussi au sein du catholicisme depuis le Concile Vatican II.

⁴³³ Sourate IV, 161.

cette raison « nous les avons maudits⁴³⁵ ». Et « nous avons prononcé contre eux l'hostilité et la haine jusqu'au jour de la Résurrection⁴³⁶ ». Par conséquent, selon cette parole le Peuple Elu est devenu un peuple déchu, un peuple maudit par ce Dieu. De sorte que l'ancien peuple élu n'est plus le sujet de la promesse, ni des bénédictions. Car « la terre appartient à Dieu et il en fait héritier qui il veut, parmi ses serviteurs⁴³⁷ ».

Ce qui veut dire concrètement que le Dieu unique a choisi des nouveaux serviteurs : une communauté particulière qui lui est vraiment fidèle. Et c'est, précisément, à ce peuple que la promesse appartient. Ceci est exprimé d'une façon tout à fait claire dans les passages suivants : « La terre sera l'héritage de nos serviteurs⁴³⁸ ». « Il nous concédera la terre en héritage⁴³⁹ ».

Nous constatons le même phénomène dans le cas des Mormons. Plus précisément, de ce mouvement chrétien⁴⁴⁰ qui se dénomme l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. En effet, cette communauté considère d'une part, qu'elle descend de la maison d'Israël, et de l'autre, qu'elle a remplacé l'ancien peuple élu pour devenir le nouveau peuple de l'alliance de ce Dieu. Donc que les

⁴³⁴ S. V, 16.

⁴³⁵ Voir à ce propos : S.V, 16 et S.IV, 154.

⁴³⁶ S.V, 69.

⁴³⁷ S.VII, 128.

⁴³⁸ S.XXI, 105.

⁴³⁹ S.XXIV, 54.

⁴⁴⁰ Notons en effet que *Le Livre de Mormon*, porte comme sous titre : Un témoignage de Jésus-Christ. Ce texte de Joseph Smith Jr fut publié, pour la première fois, en 1830.

mormons sont « la branche juste de la maison d'Israël⁴⁴¹ », qu'ils sont « un reste de la maison d'Israël⁴⁴² ». Par conséquent que les autres branches ont « rejeté la parole des prophètes⁴⁴³ ». Pour cette raison il est dit qu'au peuple juif « Dieu a ôté sa clarté⁴⁴⁴ », qu'il est « le peuple le plus méchant de la terre⁴⁴⁵ ».

C'est précisément pour ces raisons que les Mormons ont fait « alliance avec Dieu, de le servir et de garder ses commandements⁴⁴⁶ ». « Car si nous lui sommes fidèles, nous obtiendrons la terre de promesse⁴⁴⁷ ». Il est, dès lors, tout à fait clair qu'ici le rejet est suivi de l'appropriation de ce système de valeurs. Ou, ce qui veut dire la même chose l'appropriation implique le rejet. Cela dit notons au passage que Joseph Smith Jr est bien conscient du fait que la « fiction » selon laquelle lui-même et les siens sont de souche hébraïque est trop forte, pour être prise comme de l'argent comptant. C'est la raison pour laquelle il nous dit que « les gentils convertis seront comptés parmi les peuples de l'alliance⁴⁴⁸ ». L'essentiel est que les membres de cette communauté des Saints des Derniers Jours soit « un peuple blanc et agréable ». En tout cas qu'elle ne soit pas composée d'êtres ayant une peau « couleur sombre⁴⁴⁹ », comme les Lamanites. Car « la peau des Lamanites était

⁴⁴¹ 2 Nephi 9,53.

⁴⁴² 2 Nephi 28,2. – Voir à ce propos aussi : I Nephi 15,12.

⁴⁴³ I Nephi 3,18.

⁴⁴⁴ Jacob 4,14.

⁴⁴⁵ 2 Nephi 10,3.

⁴⁴⁶ Mosiah 21,31-32.

⁴⁴⁷ I Nephi 7,13. – Ceci est d'autant plus vrai, selon cette parole, que « le seigneur a créé la terre pour qu'elle soit habitée ; et il a créé ses enfants pour qu'ils la possèdent ». I Nephi 17,36.

⁴⁴⁸ 2 Nephi 30,2.

⁴⁴⁹ Jacob 3,9.

sombre, selon la marque qui fut placée sur leurs pères, malédiction placée sur eux à cause de leur transgression⁴⁵⁰ ».

Il convient aussi de remarquer que pour les Mormons, pour cet ordre de Jésus, le Christ est « le Seigneur Dieu Omnipotent⁴⁵¹ ». Par conséquent, le Christ « est le Père éternel même⁴⁵² ». Ce qui veut dire que pour cette Eglise, des Saints des Derniers Jours, il y a non seulement appropriation des valeurs bibliques, mais aussi transformation encore plus importante que dans le cas du christianisme traditionnel. Car dans le cas du christianisme classique le dieu d'Israël⁴⁵³ est considéré comme le Dieu en tant que tel.

Comme nous l'avons souligné un peu plus haut, c'est la divinité de Jésus qui va permettre au christianisme de s'approprier le projet du Peuple Elu, tout en rejetant cette communauté en tant que peuple déchu, voire en tant que peuple déicide⁴⁵⁴. Notons que l'objet principal de l'appropriation est la dimension messianique. En l'occurrence, d'être le peuple destiné à devenir le peuple recteur du monde. Ce qui

⁴⁵⁰ Alma 3,6. – Ceux qui connaissent un tant soit peu l'*Ancien Testament* savent que nous avons affaire ici au célèbre paradigme du peuple maudit, aux descendants de Cham. Car comme il est souligné, à ce propos, dans *la Bible* des Esséniens, dite aussi de Qoumrâm : « Canaan a été perdu par le péché de Cham, toute sa race, tout ce qui subsistera de lui sera éliminé de la terre ». Jubilés XXII, 21.

⁴⁵¹ Mosiah 5,15.

⁴⁵² Mosiah 16,15.

⁴⁵³ Il est dit, à ce propos, dans *La Bible de Qoumrân* : « Je suis le Dieu d'Israël, le père de tous les enfants de Jacob ». Jubilés, I,28. – Ezéchiel pour sa part exprime ce rapport de la façon que voilà : « Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : Le jour où j'ai choisi Israël, j'ai levé ma main vers la postérité de la maison de Jacob, et je me suis fait connaître à eux dans le pays d'Egypte ; j'ai levé ma main vers eux, en disant Je suis l'Eternel, votre Dieu ». (20,5-6).

⁴⁵⁴ « Une imputation grotesque » - comme l'a souligné dernièrement Edgar Morin (*Le Monde*, 19 février 2004, p. 14) – car Dieu est un absolu, et un absolu n'est pas conditionné par le temps qui passe. En tout cas une singularité ne peut pas être un absolu, encore moins l'Absolu en tant que tel. Bien évidemment on peut considérer que cette singularité est très particulière, mais elle ne cesse pas pour autant d'être une singularité. Les prêtres catholiques de l'époque de la Conquête ont essayé, pour leur part, de surmonter cette contradiction en disant que dans la croix était mort un homme plus resplendissant que le soleil...

veut dire que le but essentiel n'est pas la simple appropriation du « capital symbolique » (René Girard), mais plutôt le droit divin à s'arroger un destin supérieur.

A ce niveau là, l'identification en ce qui concerne les mœurs du Peuple Elu – la circoncision, les interdits alimentaires, etc. etc., comme nous le constatons dans le cas de l'Islam -, ainsi qu'avec son ethnicité – c'est à dire faire partie de la descendance d'Abraham, comme pour les arabo-musulmans, ou de Joseph, comme chez les mormons – n'ont pas été pour le christianisme de Constantin⁴⁵⁵ des déterminations essentielles. Ce qui a été fondamental, pour cette forme de conscience, c'est précisément la dimension de la promesse. Or cette perspective ne pouvait pas devenir réalité sans la négation et le dépassement de la première alliance, en dehors de la thèse de la consubstantialité du Fils et du Père. Du fait que le Christ est aussi Dieu lui-même.

Cela dit, avant de regarder les moments essentiels de la manifestation du christianisme, il n'est pas inutile de laisser bien clair le fait que le rapport entre les religions dérivées et le judaïsme lui-même s'est manifesté au sein de la relation dialectique – au sens hégélien du terme – du rejet et de l'identification. En effet, comme nous venons de le voir, il y a d'une manière générale rejet par les branches

⁴⁵⁵ Rappelons que Constantin, dit le Grand, adopta le christianisme peu avant la célèbre bataille du pont Milvius (312), dans laquelle il réussit à vaincre Maxence. Ses soldats portaient le signe de la croix et dans ses écus il était inscrit : Avec ce signe nous vaincrons ! Expression qui va être reprise, plus tard, par Cortès. En tout cas pour Constantin le christianisme était une « théologie politique » destinée à unifier l'empire. Il est baptisé peu avant sa mort. Constantin est considéré par les orthodoxes comme le treizième apôtre. Il est, en tout état de cause, le fondateur du christianisme positif, comme nous l'avons déjà indiqué.

du tronc commun dit monothéiste. Et ce rejet peut aller jusqu'à la négation du peuple créateur du monothéisme⁴⁵⁶.

Dans le cas du christianisme, cet anti-judaïsme⁴⁵⁷ va surtout exprimer l'idée selon laquelle le peuple juif est un peuple maudit, car comme le dit Paul dans son Premier Epître aux Thessaloniens : Ce sont les juifs qui ont fait mourir le Seigneur Jésus et les prophètes qui nous ont persécutés, qui ne plaisent point à Dieu, et qui sont ennemis de tous les hommes ». (2,15-16). Puis comme nous venons de le signaler ce peuple va être considéré comme un peuple déicide. Ceci veut dire que le rejet peut être plus ou moins radical. Il peut ainsi aller de la conception du peuple déchu à la perception du peuple maudit. Bien évidemment ici l'élection, la déchéance et la malédiction sont l'œuvre de ce dieu personnel en question que tantôt aime absolument, tantôt déteste absolument. Car pour cette « absoluité » - perçue, en tout cas, comme telle – il n'y a pas de demie mesure. Ou c'est une chose, ou c'est l'autre.

Cela dit, passons maintenant à la problématique de l'identification. Comme nous venons de le signaler cette identification peut aller jusqu'à la ressemblance comme dans le cas des mormons qui se disent descendance du peuple juif, car comme il est dit dans le texte : « Quand je dis Juif, je veux dire ceux dont je suis

⁴⁵⁶ Ce qui va donner l'anti-judaïsme. Lequel anti-judaïsme va connaître ses formes les plus radicales dans la civilisation chrétienne, avec les pogroms et les expulsions. Le texte qui exprime ce sentiment de la façon la plus radicale est probablement le livre de Martin Luther : *Sur les Juifs et leurs mensonges*, de 1543.

⁴⁵⁷ Il convient surtout de ne pas confondre l'anti-judaïsme et l'anti-sémitisme. Le terme sémite fut introduit par le théologien allemand A.L. Schlözer, en 1781. L'anti-sémitisme va surtout se développer comme un discours laïque. Lequel discours trouve son fondement non pas dans les textes religieux, mais plutôt dans le célèbre *Protocole des sages de Sion*, publié à Bâle, en Suisse, en 1897. Selon ce texte, en effet, c'est « la nature elle-même qui nous a destiné à conduire et gouverner le monde ». Quinzième Protocole. Puis il est dit : « la plus grande force est concentrée entre nos mains, c'est l'or ». Vingt-deuxième Protocole. Et conclut la logique de ce discours en affirmant : « Nous avons fait tous nos efforts pour obtenir son accaparement et le faire retirer de la circulation ». Vingt-troisième Protocole. Donc, comme on peut le constater, ce discours n'a rien à voir avec la religiosité. Dans son contenu il est plutôt très naïf.

issu ». (2 Nephi 33,11). Il y a aussi l'exemple du peuple arabe qui se dit descendre d'Abraham et plus précisément d'Ismaël son fils⁴⁵⁸. Par conséquent toujours selon cette légende⁴⁵⁹ Abraham a eu deux enfants. L'un avec Sarah, sa femme légitime et l'autre avec sa servante Agar. Comme on le sait, Isaac est le fils légitime, tandis qu'Ismaël est le fils illégitime. Or indépendamment de cette revendication, les peuples arabes se disent des sarrasins, donc des descendants de Sarah la femme légitime d'Abraham. *Le Dictionnaire de l'Inquisition*, de 1494 avait déjà noté cette anomalie de la façon suivante : « on appelle sarrasins ceux qui ne suivent ni l'Ancien Testament ni le Nouveau. « Agarins » et esclaves à proprement parler parce qu'ils descendent d'Agar la servante d'Abraham, ils refusent de s'appeler comme elle et se proclament « sarahsins », du nom de la femme libre du patriarche⁴⁶⁰ ».

Quoi qu'il en soit, dans le cas des musulmans il y a, en plus, l'adoption des interdits alimentaires et de la circoncision⁴⁶¹. Ce qui ne s'est pas produit avec le christianisme. Pour cette religiosité l'identification se manifeste au niveau de la promesse d'être un peuple de seigneurs, connaissant au sein de lui-même, un ordre hiérarchique très précis, où la caste sacerdotale – l'équivalent des lévites, dans le

⁴⁵⁸ Le Dictionnaire Larousse, en 2 volumes, 1988, nous dit à ce propos : « Ismaël, fils d'Abraham et de sa servante égyptienne Agar. Une tradition populaire, consignée dans la Bible et le Coran, fait de lui l'ancêtre des peuples arabes », page 741.

⁴⁵⁹ Voir à ce propos : *La Bible Dévoilée*, Bayard Editions 2002, d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman. Notons en passant que Finkelstein dirige l'Institut d'archéologie de l'Université de Tel-Aviv. En tout cas, les auteurs de ce texte nous disent qu' « il n'y a pas eu ni patriarches, ni exode, ni de conquête de Canaan », p.150. Par conséquent, en l'occurrence, que « la saga de l'Exode d'Israël hors de l'Égypte n'est pas une vérité historique ». p.90.

⁴⁶⁰ Editions Galilée, Paris, 1981, p.393.

⁴⁶¹ Il convient de remarquer, à ce propos, que dans le Hadith – les dires – du Prophète, N° 19794, la circoncision au sens large, ne concerne pas uniquement l'homme. Pour cette raison il y est dit : « La circoncision est une sunna (un devoir) pour les hommes et un acte d'honneur pour les femmes ». Ce qui veut dire concrètement que la circoncision concerne les hommes et l'excision les femmes. Ce qui implique, à ce niveau là, un dépassement de la pratique des hébreux. Bien évidemment cette règle est efficace dans certaines sociétés musulmanes et elle ne l'est pas dans d'autres. De plus il y a certaines sociétés, appartenant à ce système de croyance, qui vont plus loin avec l'infibulation.

judaïsme – est la portion du Seigneur. Car la promesse est la dimension messianique, celle de la consécration finale. Donc le but même de la substance eschatologique de cette vision de l'être et du devenir du monde. Notons que cette finalité est déjà contenue dans la bénédiction qu'Isaac fait à son fils Jacob, où il lui dit principalement : « Que les peuples te soient soumis, et que les nations se prosternent devant toi⁴⁶² ». Cette dimension est aussi contenue dans le passage suivant des Psaumes : « Demande moi et je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession » (2,8). En effet, la dimension messianique ne peut être que le résultat d'une fidélité à toute épreuve dans le temps historique⁴⁶³. Car le temps viendra où « ton cœur bondira et se dilatera, quand les richesses de la mer se tourneront vers toi, quand les trésors des nations viendront à toi⁴⁶⁴ ». En d'autres termes : « Vous mangerez les richesses des nations, et vous vous glorifierez de leur gloire⁴⁶⁵ ».

Cependant le christianisme n'a jamais revendiqué la dimension eschatologique ultime, le fait de réincarner et vivre éternellement sur la terre. A ce niveau là, la conscience chrétienne est restée fidèle à l'aspiration du Royaume de l'au-delà promis par le Christ. Par conséquent le christianisme post-constantinien n'a pas manifesté la volonté de s'approprier la dimension eschatologique en tant que telle. Les privilèges de la domination vont être revendiqués par la caste sacerdotale

⁴⁶² Genèse 26,29 – Remarquons, en passant, la variante de ce passage dans *La Bible de Qoumrân* : « Que les nations te servent et que tous les peuples se prosternent devant ta descendance ». Jubilés XXII,11.

⁴⁶³ Pour cette raison l'Éternel dit à son peuple dans *La Bible de Qoumrân* : « ai confiance en Iahvé et garde sa voie, il t'élèvera pour posséder la terre » Psaume IV, 10-11.

⁴⁶⁴ Esaïe 60,5.

et la noblesse. Mais à aucun moment le christianisme va revendiquer la dimension ultime de la perspective eschatologique : de la vie éternelle sur la terre⁴⁶⁶.

En effet, la conscience chrétienne, y compris celle de la partie supérieure de sa hiérarchie, s'est toujours maintenue fidèle à l'idée christique de l'au-delà. Car soyons clair à ce niveau là, la promesse christique ne concerne pas le monde de la « terrestréité », mais plutôt l'au-delà. Une dimension qui n'existe pas dans l'*Ancien Testament*. En effet, pour cette vision eschatologique les morts d'Israël doivent être réincarnés et ils doivent vivre éternellement sur la terre. Pour cette raison il est dit : « Que vos morts revivent ! Que leurs cadavres ressuscitent ! Qu'ils se réveillent et chantent, ceux qui gisent inhumés. Car votre rosée est une rosée de lumière et la terre rendra le jour à des ombres⁴⁶⁷ ». Pour sa part Ezéchiel exprime cette problématique de la façon suivante : « Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel : Voici, j'ouvrirai vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramènerai dans les pays d'Israël⁴⁶⁸ ».

Le fait est que la conscience chrétienne ne s'est jamais appropriée cette dimension de la promesse. Elle a fait sienne surtout l'idée d'une communauté sous

⁴⁶⁵ Esaïe 61,6. -En tout cas, l'élite de cette communauté semble avoir compris cette parole qui nous arrive avec *La Bible de Qoumrân* : « Ecoutez, ô nombreux mon enseignement et vous acquerrez argent et or grâce à moi ». Psaumes pseudo-davidiqes, XXIV, 17.

⁴⁶⁶ Ce qui est, soit dit en passant, le cas des mormons. Car pour cette parole il arrivera « un jour ou mon corps mortel revêtira l'immortalité ». Enos 27.

⁴⁶⁷ Esaïe 26,19.

⁴⁶⁸ 37,12-13. -Il convient de souligner ici que cette résurrection, cette réincarnation, met fin à la mort et ouvre les portes de l'éternité sur la terre : « La seconde mort n'aura point de pouvoir sur eux ». (Apocalypse 20,6). Ce qui veut dire que le Peuple Elu va non seulement selon la promesse vivre éternellement sur la terre, mais aussi, et surtout sous la présence de l'Eternel lui-même. « Il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses auront disparu ». (Apocalypse 21,4).

l'égide d'une caste sacerdotale ; comme c'est le cas du Peuple Elu qui vit, selon sa dimension biblique, sous la direction spirituelle des Lévites : de ceux « qui font mon service⁴⁶⁹ ». Car comme il est dit : « Moïse ne donna pas d'héritage à la tribu de Lévi : c'est le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui est leur héritage⁴⁷⁰ ». De sorte qu'« assis sur le trône de la maison d'Israël, les sacrificateurs, les Lévites, ne manqueront jamais devant moi de successeurs pour offrir des holocaustes, brûler de l'encens avec les offrandes, et faire des sacrifices tous les jours⁴⁷¹ ».

Mais c'est surtout avec la formation du catholicisme sous le règne de Grégoire VII (1.073-85) que l'ordre du christianisme va s'approcher le plus du paradigme biblique. C'est ainsi que l'auteur de *Dictatus Papae*, suivant en cela le pas de Léon IX⁴⁷² (1.049-54) va imposer, lors du Synode de Carême, en 1074, le célibat des prêtres. Puis, lors de son conflit avec Henri IV, l'Empereur germanique, il va lutter pour dépasser la relation de soumission que l'Eglise d'orient avait avec son Empereur⁴⁷³. Ce qui veut dire que la hiérarchie de l'Eglise catholique – de « cathos », universelle – doit être l'unité supérieure des nations et des peuples. C'est ainsi que cette hiérarchie, cette verticalité, va se présenter comme le « verus

⁴⁶⁹ Jérémie 33,22.

⁴⁷⁰ Josué 13,33.

⁴⁷¹ Jérémie 33,17-18.

⁴⁷² Notons en passant que Léon IX est le Pape qui va provoquer la séparation – le Grand Schisme – de l'église d'occident par rapport à l'Eglise d'orient ; La date officielle de cette scission est le 16 juillet 1.054. Rappelons aussi que, lors de ce conflit, Léon IX est le premier à invoquer la soi-disant donation de Constantin. C'est-à-dire la thèse selon laquelle l'Empereur Constantin aurait fait don au Pape Sylvestre 1^{er} de la ville de Rome et de tout l'occident. Ceci pour sa participation et son appui lors du Concile de Nicée, en 325. Il convient de remarquer aussi que c'est à partir du pontificat de Grégoire VII que l'Eglise de Rome va se considérer comme étant au-dessus des autres Patriarcats, comme celui de Constantinople et celui d'Alexandrie. Pour cette raison il est dit : « Tout ce que le pape promulgue en droit est promulgué par Dieu lui-même, puisque le Pape est son vicaire ». *Le Dictionnaire de l'Inquisition*, p.186. Il y est affirmé aussi que « L'Eglise Romaine est la tête de toutes les Eglises. Elle a la primauté sur toutes les autres ». Ibidem.

⁴⁷³ En effet, dans le règne de l'orthodoxie, suivant en cela la tradition établit par Constantin.

Israël » : le véritable Israël. Plus précisément la véritable communauté des soumis⁴⁷⁴ à la volonté divine.

Ceci veut dire concrètement que dans le catholicisme de la pré-renaissance, il n'y avait pas de contestation par rapport à ce modèle. La seule opposition ne pouvait se manifester, alors, que des monarchies des différents royaumes. Ce qui fut le cas particulièrement de la monarchie du royaume des francs, qui se considéraient comme descendants des rois de Judée. Mais à aucun moment cette prétention a pu faire naître l'idée d'un peuple élu, au sein de la communauté catholique, apostolique et romaine. Au sein de cet ordre, l'Église assurait d'un côté la sécurité spirituelle contre toute déviance – apostasie ou hérésie – avec l'aide de l'Inquisition, et de l'autre côté, l'accession au salut, par le biais de la vente des indulgences⁴⁷⁵, ou de la reconnaissance des droits aux indulgences plénières⁴⁷⁶.

C'est, en réalité, pendant l'époque de la renaissance (1453-1563) que cet ordre va être bouleversé. Tout d'abord par la montée en puissance de l'Espagne, et puis par la scission protestante. Ceci au sein d'un processus de fragilisation du christianisme, à cause de la progression, des avancées territoriales, de l'Empire ottoman. Nous avons ici affaire, en réalité, à la culmination du processus conquérant de l'Islam par rapport au christianisme. Car il convient de rappeler que l'Islam va

⁴⁷⁴ Le port du bonnet juif, de la kippa, étant la manifestation de cette soumission. Chez les musulmans, par contre, il s'agit d'un phénomène général, car musulman veut dire soumis.

⁴⁷⁵ Des places au ciel.

⁴⁷⁶ Comme dans le cas du pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle – en vue de la reconquête de la péninsule ibérique – ou des croisades. Soit encore pour des services rendus. Pour cette raison il est dit : « Le Pape a concédé l'indulgence à tous ceux qui exterminent les hérétiques, comme l'avait concédé aux croisés » *Le Dictionnaire de l'Inquisition*, Op. cit, p. 252. Il y est aussi souligné que « les inquisiteurs gagnent eux-mêmes l'indulgence plénière chaque fois qu'ils exercent leur fonction et quand ils meurent ». Ibid. Car « punir les hérétiques et les détruire est un acte de charité ». Ibidem.

s'imposer essentiellement dans des terres christianisées, comme l'Afrique du Nord et le moyen orient. Ceci à cause du fait que l'Islam va se présenter comme une religion purement monothéiste, par rapport au christianisme, particulièrement polythéiste⁴⁷⁷. C'est cela qu'explique non seulement l'extraordinaire vitesse avec laquelle l'Islam va non seulement occuper ces terres⁴⁷⁸, mais s'imposer en tant que religion dominante.

Il convient de rappeler que cette première vague conquérante de l'Islam, va être suivie plus tardivement par ce processus de consolidation et d'expansion des ottomans. Et c'est précisément pendant cette période que nous allons assister tout d'abord, au chancellement, au vacillement, du monde catholique et puis à sa reconstitution en tant que nouvelle civilisation conquérante. Bien évidemment le processus d'émergence de la puissance ottomane – des Seldjoukides⁴⁷⁹ -, ne peut pas être comprise si on ne tient pas compte de la fragilisation de l'Empire d'Orient, de l'Empire de Byzance. En effet, cet Empire avait connu non seulement la perte d'une partie très importante de son territoire, - Afrique du Nord et Proche orient, par l'avancée de l'Islam – mais aussi la célèbre querelle dite des images : Conflit entre l'iconolâtrie et la monolâtrie. Puis l'Empire d'Orient va connaître une période particulièrement trouble avec le Grand Schisme (1054) et surtout avec les croisades (1095-1291). Mais c'est surtout la quatrième croisade (1202-1204) - avec le pillage et

⁴⁷⁷ Nous avons affaire, plus précisément, ici à une opposition entre la monolâtrie et la polylâtrie.

⁴⁷⁸ Rappelons que le processus conquérant musulman va commencer en 632 et qu'en 732 ils sont d'un côté, au bord de l'Indus – fleuve qui sépare actuellement le Pakistan de l'Inde – et de l'autre, devant la ville de Poitiers.

⁴⁷⁹ Notons en passant que les Seldjoukides sont à l'origine un ensemble de familles princières issues des Turcs Oghous qui ont développé leur pouvoir sous le Califat des Abbassides (750-1258). Leur sultanat fut défait lors de la chute de Bagdad et la fin du Califat des Abbassides en 1258. Donc, par la conquête des Mongols, par des descendants de Gengis Khan (1206-1227), puis les Osmanlis, branche des Seldjoukides vont s'établir à partir de 1302, dans la partie orientale de la Turquie actuelle. C'est donc à partir de ce moment que l'Anatolie (l'Asie mineure) va être conquise militairement et spirituellement par les Ottomans. Car la population va non seulement s'identifier au conquérant – va se revendiquer turque – mais va aussi se convertir à l'Islam.

la vandalisation de Constantinople par les croisés – qui va accélérer le déclin de cette puissance.

La chute de Constantinople le 29 mai 1453 va, dès lors, accélérer, à son tour, la précarité, la vulnérabilité du monde catholique. Ceci d'autant plus que la nouvelle puissance islamique⁴⁸⁰ va d'un côté, couper le lien de l'occident avec l'extrême orient – donc, les routes de la soie et celles des épices – et de l'autre côté, entreprendre la conquête de ce monde occidental. En 1528 les Ottomans sont devant les portes de Vienne après avoir occupé la péninsule balkanique et la Hongrie. Puis du côté de la méditerranée les Ottomans avaient occupé le proche orient, l'Égypte, et c'est en 1529 que l'Algérie tombe sous la domination turque.

Ceci veut dire concrètement, pour reprendre le fil de l'histoire du christianisme, qu'après la chute de Constantinople (1453), nous allons assister pour la part de la puissance turque à une stratégie d'encerclement et d'étouffement. Car, il convient de tenir compte non seulement de la suprématie économique de l'Islam, encore à cette époque (au lendemain de la chute de Constantinople), mais aussi la fragilité intellectuelle, peut-on dire, de cette communauté de croyants qui se réclamait, qui se disait monothéiste⁴⁸¹. Le fait est que le christianisme avait eu tendance à reculer devant les avances de l'Islam. D'ailleurs le seul endroit où cette règle va se démentir, c'est dans la péninsule ibérique. Et ceci principalement pour deux raisons.

⁴⁸⁰ En effet cette nouvelle puissance est, en quelque sorte, l'héritière du Califat des Omeyyades (661-750) et des Abbassides (750-1258).

⁴⁸¹ Certes, nous avons affaire ici à un système de croyance, au sens strict du terme, dont le principe était le célèbre « credo quia absurdum » - je crois même si c'est absurde-, comme le disait si bien Tertullien.

Premièrement, à cause de la désagrégation en 1031 du Califat de Cordoue⁴⁸², en 25 petits royaumes : Taifas. Deuxièmement, grâce à l'apport humain du pèlerinage de Saint Jacques et donc de l'efficacité de l'indulgence plénière qui conditionne ce mouvement.

Quoi qu'il en soit, c'est précisément ce mouvement d'encerclement et d'étouffement qui va conduire ce monde catholique à chercher, par tous les moyens, la reconstitution des liens commerciaux avec l'extrême orient. Ceci va être possible grâce en partie au retour de la cosmologie greco-alexandrine, avec la renaissance. Donc de la vision héliocentrique d'Aristarque⁴⁸³ et des calculs sur la circonférence de la terre faits par Eratosthène⁴⁸⁴. Bien évidemment ce savoir qui arrive en Italie, avec l'afflux de moines grecs fuyant l'avancée des Turcs, est un savoir qui va circuler d'une manière clandestine, car l'Inquisition veillait au grain⁴⁸⁵.

Cela dit, pour bien comprendre le bouillonnement, voire l'ivresse de l'esprit de l'époque – contraire aux conditions de l'étouffement créé par l'avancé des Turcs – il s'agit de tenir compte du fait que ce monde semblait surmonter la volonté d'être-

⁴⁸² Ce qui va donner la première vague de la reconquête – de la chute de Tolède (1085) à la libération de Lisbonne (1147) – et permettre la deuxième vague : de la bataille de Navas de Tolosa (1212) à la chute de Séville (1248). Il ne reste, alors, pour achever la reconquête que la chute du royaume de Grenada. Ce qui va se produire le 1^{er} janvier 1492.

⁴⁸³ Formulée autour de –275 et selon laquelle la terre tourne en elle-même en 24 heures et autour du soleil en 365 jours.

⁴⁸⁴ Ces calculs ont été faits, vers –225. Eratosthène arrive alors à la conclusion que la circonférence de la terre était de 39.690 km. Plus précisément que la valeur d'un degré est de 56 milles et $\frac{3}{4}$. Cette mesure était connue par Toscanelli et par Colomb qui faisaient référence à l'astronome arabe Alfragan, du neuvième siècle. L'erreur étant que ces personnages calculaient en milles romains (1477,50 mètres) et non pas en milles arabes : 1973,50 mètres.

⁴⁸⁵ Il s'agit, en effet, de tenir présent à l'esprit que la Renaissance est ce mouvement culturel qu'implique le retour – quoique timide – à l'esprit d'Athènes. Ce qui va provoquer la réaction de l'esprit de Jérusalem qui régnait alors en maître absolu.

pour-la-mort, propre au christianisme médiéval, pour se projeter dans une dimension de volonté de plénitude existentielle. Dans le long terme, l'évolution du poids démographique de la ville de Rome est à ce niveau là très significatif. En effet, Rome avait autour d'un million d'habitants au début même de l'ère chrétienne et va connaître son point le plus bas en 1417, avec 17.000 habitants. En 1492, lors de l'intronisation d'Alexandre VI⁴⁸⁶ à la fonction papale, Rome avait 45.000 habitants.

C'est donc ce monde catholique qui, à cause de la stratégie d'étouffement turque, va se lancer à rétablir les liens commerciaux avec l'extrême orient. La péninsule ibérique est le théâtre principal de cette activité, car la guerre dite de cent ans va déplacer l'axe commercial, justement, vers le chemin de la circumnavigation entre les deux pôles économiques de l'époque : l'Italie du nord et le pays de Flandre. C'est précisément pour cette raison que Lisbonne et Séville vont devenir les centres les plus importants de ce commerce régional. Rappelons, en tout cas, que les Portugais vont se lancer dans le projet du contournement de l'Afrique, tandis que les Espagnols vont accepter le projet de Christophe Colomb, de naviguer vers l'ouest, en vue d'atteindre la Chine.

Par delà les circonstances particulières de ces entreprises, et des fantasmes et contre-vérités auxquels elles ont donné lieu⁴⁸⁷, il est important de remarquer qu'elles vont provoquer des changements très importants dans la vision religieuse du monde de l'époque. En effet, ces entreprises vont donner lieu aux célèbres

⁴⁸⁶ Rappelons qu'Alexandre VI (1492-1503) Rodrigo Borja (Borgia en italien), d'origine espagnole – était le neveu du Pape Calixte III (1455-58) et père de César Borgia et de sa sœur Lucrece Borgia.

⁴⁸⁷ Comme le fait de dire que Colomb est le premier occidental à avoir dit que la terre était ronde. Ce que l'astronome Claude Ptolémée, l'auteur de l'*Almageste*, comme Aristote avant lui, savaient très bien puisqu'ils parlaient de la thèse selon laquelle la terre était au centre du cosmos et le soleil, les astres et les étoiles tournaient autour d'elle.

donations papales. Premièrement, la Bulle *Romanus Pontifex*, de Nicolas V – du 8 janvier 1453 – dans laquelle ce Pape donne l’Afrique Noire au Portugal, jusqu’à la fin des temps. Deuxièmement, la Bulle *Inter Coetera* – du 4 mai 1493 – dans laquelle le Pape Alexandre VI, donna les nouvelles terres découvertes et pour découvrir aux rois d’Espagne, jusqu’à la fin des temps aussi⁴⁸⁸.

En effet la donation est, comme nous l’avons déjà souligné, un paradigme biblique de première importance⁴⁸⁹. Elle ouvre, en tout cas, le chemin au droit divin de conquête et d’extermination des peuples vaincus. Ceci, même si ce n’est pas l’Eternel lui-même qui fait les dites donations, mais plutôt les Papes en son nom. Car n’oublions pas, pour la conscience de l’époque, le Pape était le « *Dominus Orbi* », le « *Recteur Mondî* ». Pour cette raison on disait alors : Qui écoute le Pape, écoute Pierre, écoute le Christ, écoute Dieu. En tout état de cause, comme le disait Augustin : « *Roma locuta, causa finita* » : Rome a parlé, la cause est finie.

Dans l’histoire de l’Espagne la Reconquête va être suivie de la Conquête. Ainsi le peuple castillan va être non seulement le seul à faire reculer l’Islam, mais aussi celui qui va recevoir en don divin une partie importante du monde. Car cette entreprise conquérante va provoquer la quasi disparition de ces peuples⁴⁹⁰. Ce fut total dans le cas des Antilles ; soixante ans après la conquête il n’y restait, pour ainsi

⁴⁸⁸ Nous laissons ici de côté les corrections de ces décrets de la papauté – le Traité d’Alcaçovas-Toledo (de 1479) et le Traité de Tordesillas, (du 7 juin 1494) – car ce qui est important ce sont les donations elles-mêmes.

⁴⁸⁹ Jérémias exprime la parole de l’Eternel d’Israël de la façon suivante : « C’est moi qui ai fait la terre... et je donne la terre à qui cela me plaît ». (27,5)

⁴⁹⁰ « La plus grande catastrophe des temps historiques », nous dit Alain Milhou, dans son Introduction à la publication de la traduction française du texte de Las Casas, sur la *Brève Histoire* par les Editions Chandeigne, Paris, 1995, p.8.

dire, plus d'indiens originaires de ces îles. Comme l'a signalé Las Casas dans sa *Brève histoire de la destruction des Indes occidentales*, 1552. Pour l'ensemble du continent, tout indique qu'un siècle et demi plus tard il ne restait que le 4,5% de la population⁴⁹¹.

Nous savons maintenant que la cause principale de cet effondrement démographique fut le choc bactériologique, que les conquistadores ont perçu comme châtement divin⁴⁹². David Stannard dans son texte *American Holocaust* (Oxford University Press, 1992) nous explique que « les soldats espagnols rependaient la syphilis, le gonorrhée, la variole et l'influenza partout où ils allaient⁴⁹³ ». Ceci à cause du fait que d'un côté, comme on peut le comprendre aisément les populations du nouveau monde n'étaient pas immunisées à ces maladies, et de l'autre côté, parce que dans le monde chrétien les gens ne se lavaient pas⁴⁹⁴, à la différence des romains ou des musulmans. Car pour les chrétiens de l'époque il ne fallait pas

⁴⁹¹ Il y a, en effet, actuellement une sorte de consensus sur ce pourcentage. Consensus qui est reflété par la presse de la façon suivante : « Lors de la découverte de l'Amérique, les Indiens étaient environ 100 millions sur l'ensemble du continent. Un siècle et demi plus tard ils n'étaient que 4,5 millions ». *Courrier International*, du 21 au 27 août 2003, N° 668, p.27. Voir aussi, à ce propos : *l'Express*, du 2-10-2003, p.37, où il est question des mêmes chiffres.

⁴⁹² Voici comment Toribio Benavente expose ce phénomène : « Dieu blessa et châtia cette terre par dix pénibles fléaux... Le premier de ces fléaux fut la variole... Maladie qu'on avait jusque-là jamais connue en cette terre. La Nouvelle Espagne était alors fortement peuplée et comme les varioles (viruelas) commençaient à s'abattre sur les Indiens, il y a eu une maladie et pestilence si conséquentes sur leur terre que dans la plupart des provinces, plus de la moitié des gens succombèrent ; les Indiens n'avaient aucune connaissance du remède contre la variole, au contraire, ils avaient l'habitude, sains ou malades, de se baigner très souvent et ceci les fit tomber comme des mouches. Beaucoup d'entre eux moururent aussi de faim et puisqu'ils tombèrent tous malades en même temps, aucun d'eux ne put soigner les autres et encore moins quelqu'un qui pouvait leur apporter du pain ou bien d'autres choses pour se nourrir. Et partout, toutes les personnes d'une même famille mouraient ; et ils étaient si nombreux à succomber que nul ne pouvait les enterrer afin de remédier à l'odeur nauséabonde qui se dégageait des corps sans vie ; ils abattaient les maisons de telle sorte à ce que leur propre maison soit leur sépulture. » *Les dix plaies qui frappèrent les Indiens*. Extrait du texte présenté en annexe par Jacques Lafaye, op. cit.p. 251. La traduction est de Delphine Lepage.

⁴⁹³ Op.cit, p.134 – Notons qu'en langue espagnole lorsqu'il est question de toutes ces maladies on emploie l'expression : « viruelas y pestilencias » : véroles et pestilences.

⁴⁹⁴ David Stannard nous dit à ce propos : « Les gens ne se lavaient pas, pas une fois pendant toute leur vie ». Op. cit.p. 58.

s'occuper du corps – ce qui était considéré comme une perversion -, mais plutôt de l'âme, en vue de l'au-delà. Pour cette raison Thérèse d'Avila disait : Je vis sans vivre en moi, et j'attends une vie si pleine que je meurs, parce que je ne meurs pas.

Quoi qu'il en soit, il convient de remarquer que pour les conquistadores, comme par la suite pour les colons, le choc bactériologique faisait partie de la mission providentielle que Jahvé leur avait confiée à ces élus, et donc du châtement divin qui devait tomber nécessairement sur les peuples qui ne croyaient pas en lui. D'ailleurs le Prophète Habakuk le disait clairement : « Devant lui marche la peste, et la peste est sur ses traces⁴⁹⁵ ». Puis le fait qu'ils échappaient aux pestilences, était la preuve que ce Dieu les protégeait de ces maux, comme il l'avait promis : « Car c'est lui qui te délivre du filet de l'oiseleur, de la peste et de ses ravages... Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole de jour, ni la peste qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui frappe en plein midi⁴⁹⁶ ».

Les Indiens pour leur part ont cru que les conquistadores étaient protégés par une puissance supérieure capable de frapper à distance et massivement. Car très souvent les pestilences arrivaient avant les conquistadores eux-mêmes. Comme ce fut le cas pour les Incas. En effet le dernier Inca, au sens strict du terme, Huayna Capac, meurt en 1527 de ses effets. Donc avant l'arrivée de Pizarro, en 1532. Le même phénomène se produit chez les Mayas ainsi que chez les populations du Brésil, pour ne donner que quelques exemples. En tout cas, Vespucci nous dit que le poids démographique le long des côtes brésiliennes était aussi important que celui

⁴⁹⁵ 3,5

⁴⁹⁶ Psaumes 91, 3-6.

des antilles. Or, lorsque les Portugais ont commencé l'occupation, en 1530, de ce territoire, le poids démographique y était plutôt très faible. C'est la même chose pour ce qui est le territoire des Etats-Unis et du Canada.

Le fait est que dans le cas du Mexique, de la civilisation aztèque, Guy et Jean Testas, dans leur texte sur *Les Conquistadores*, nous disent qu'en 1520 la variole « provoque la perte de 50 % de la population » et que « la rougeole de 1531 tua 30% des habitants survivants⁴⁹⁷ ». Bien évidemment l'effondrement démographique dont il est question, ne fut pas uniquement le résultat des chocs bactériologiques, les destructions directes, les exterminations ont joué aussi un rôle très important, de même que les suicides collectifs⁴⁹⁸.

Cela dit, il ne s'agit pas d'essayer de faire ici une quelconque comptabilité macabre. Il s'agit essentiellement de souligner le fait que les chocs bactériologiques ont joué un rôle de première importance dans cette entreprise conquérante. En tout cas, ces chocs ont paralysé les populations amer-indiennes et ont provoqué l'abandon des villes. Puis, ces chocs pestilentiels ont fait croire aux conquérants que tous cela était l'œuvre de Jahvé, de l'Eternel des Armées. Et que, par conséquent, ce peuple était le Nouveau Peuple Elu. Car le comportement génocidaire (David Stannard) est tout à fait conforme aux exigences de ce système de valeurs. Car il est dit : Dans les terres que l'Eternel, ton Dieu, te donne en héritage, tu laisseras la vie à

⁴⁹⁷ Hachette, Paris, 1988, p.116. Notons que pour sa part Bernardino de Sahagun, un des Chroniqueurs le plus important de la conquête de la civilisation aztèque, nous dit pour sa part que : « Très miraculeusement notre Seigneur Dieu a envoyé une grande pestilence sur tous les Indiens de cette Nouvelle Espagne, en châtiment de la guerre qu'ils avaient fait à ses chrétiens, envoyés par lui pour réaliser cette entreprise ». C'est nous qui traduisons le texte. *Historia General de las Casas de Nueva Espana*, Editorial Porrúa, Mexico, 1975, p.721.

⁴⁹⁸ L'importance de ce phénomène des suicides collectifs à fait dire à Claudio Sanchez Albornoz qu'il s'agissait de « desgana Vital » : inappétence vitale. L'autre grand historien espagnol de l'époque moderne Ramon Menendez Pidal a parlé pour sa part de « modestísimo genocidio » : de très modeste génocide.

rien de ce qui respire (Deutéronome 20,16) ; tu ne jetteras sur eux un regard de pitié (Deutéronome 7,16).

Il est, en tout cas, curieux de constater jusqu'à quel point l'action des conquérants fut inspiré par ces textes⁴⁹⁹. On a qu'à penser, sur ce point, à ce que nous dit Las Casas sur le comportement de ses compatriotes envers les bébés indiens : « Ils prenaient les petites créatures par les pieds, les arrachant des mamelles de leurs mères et leur fracassant la tête contre les roches⁵⁰⁰ ». On peut penser que seul des monstres dénués de tout sentiment humain sont capables d'un tel comportement. Or, le moins qu'on puisse dire est que, jusqu'à ce niveau là, l'inspiration est biblique. Car dans les Psaumes il est dit : « Fille de Babylone la dévastée... Heureux qui saisit tes enfants et les écrase sur le roc ! » Pour sa part, toujours dans le même registre, Esaïe annonce que le jour de la grande colère l'Eternel punira « le monde pour sa grande malice » (13,11) « Et tous ceux qu'on saisira tomberont par l'épée. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons seront pillées, et leurs femmes violées ». (13,15-16). Pour Osée, par contre, l'objet de la colère de ce dieu est Samarie, la capitale du royaume du Nord, du royaume d'Israël. En effet, selon lui : « Samarie sera punie, parce qu'elle s'est révoltée contre son Dieu. Ils tomberont par l'épée ; leurs petits enfant seront écrasés, et l'on fendra le ventre de leurs femmes enceintes ». (13,16).

⁴⁹⁹ Et ceci depuis le droit de possession de ces terres, jusqu'au mépris à l'égard des peuples dépossédés, de ceux qui comme les Cananéens ont été expropriés de tous leurs biens et soumis à la servitude la plus totale. Notons que le droit de possession de ces terres à son fondement dans la donation papale dans le cas des ibériques et de la promesse dans le cas des anglo-saxons. Pour ce qui est du mépris, voire du comportement génocidaire, à l'égard de ces peuples, on ne doit pas oublier la célèbre expression du Général Sherman : Un bon indien, est un indien mort ! Car la belle âme chrétienne de ce monde méprise l'Indien comme Jésus méprisait la Cananéenne. Voir à ce propos Mathieu 15,21-28.

⁵⁰⁰ Op. cit.p.92.

Cela étant souligné, revenons à ce sentiment de supériorité qui va occuper, qui va envahir, le peuple espagnol à l'époque des Rois Catholiques et qui va être cimenté par cette histoire conquérante, et consolidé par le célèbre « Statut de la pureté du sang », donnée par le Pape Alexandre VI, le 22 décembre 1495. Car, à ce propos, il faut tenir présent à l'esprit que pour l'Ancienne Loi, la pureté était due à la circoncision, tandis qu'ici nous avons affaire à une pureté essentielle, parce que se situant au niveau du fluide vital. Et ce sont précisément ces règles sur la pureté du sang qui vont conditionner l'ordre de la suprématie raciale que cette société va reproduire dans son espace colonial.

En tout cas, c'est ce sentiment de supériorité qu'exprime cette devise de l'époque, selon laquelle : « Avant que Dieu fusse Dieu et les roches, des roches, les Quiros étaient des Quiros et les Velazcos, des Velazcos⁵⁰¹ ». Ce qui veut dire concrètement que ce groupe ethnique est plus ancien que le dieu crucifié. Ce qui n'est pas, en elle-même, une contre-vérité. Mais ce que nous essayons de faire remarquer ici, c'est que le surgissement d'un nouveau peuple élu, au sein de la communauté catholique (universelle) ne pouvait que mettre en cause la logique de son ordre⁵⁰². Plus précisément le fait qu'au sein de cette communauté général seule la hiérarchie supérieure pouvait revendiquer le rôle de véritable communauté élue : de « verus Israël ».

⁵⁰¹ L'auteur du VI^{ème} Volume de l'*Historia de Espana* – dirigé par Manuel Tuñón de Lara, Editorial Labor, Barcelona, 1994 – Guillermo Céspedes del Castillo, nous dit p. 188 qu'il s'agit d'une expression infantile et, en tout cas, pas blasphématoire. Pour notre part, nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une locution qui exprime ce sentiment de supériorité, de peuple élu par une Toute-puissance divine, qui est selon cette croyance le Dieu d'Israël.

⁵⁰² Car, dans la conscience de cet être de sang pur, ne pouvait que raisonner la voix du psalmiste qui dit : « Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut ». (Psaumes 82,6) Et puis au fond d'elle-même cette forme de conscience ne pouvait que se dire : c'est de toi qui « fabula natarratur » que parle la fable.

Car la conquête ne fera qu'accentuer le rejet que cette communauté ressentait par rapport au Peuple Elu. Ceci dans la mesure où, pour cette conscience, tous les signes de la Providence semblaient indiquer que c'est le Nouveau Peuple Elu, les enfants d'Isabelle de Castille, qui étaient les bénéficiaires de son incommensurable bonté. Ce qu'il n'a pas montré à l'égard de son ancien peuple élu. En effet, il n'a pas manifesté la plus simple miséricorde, au moment de son expulsion des royaumes de Castille et d'Aragon. En réalité pour cette forme de conscience, ce dieu semblait avoir oublié son ancien peuple élu. Et la miséricorde à son égard ne pouvait être que le produit de la miséricorde des rois de Castille et de l'Eglise. C'est ainsi que les Sept « Partidos » Recueil des lois – d'Alphonse X, dit le Sage (1252-84) spécifie que les Juifs sont autorisés à vivre parmi les chrétiens « comme s'ils étaient en perpétuelle captivité afin de rappeler par leur présence qu'ils descendent de ceux qui ont crucifié Notre Seigneur Jésus-Christ⁵⁰³ ».

Dans ces conditions, parler de miséricorde, voire de charité, peut paraître plutôt exagéré. Or c'est précisément de cela dont il s'agit selon le *Dictionnaire de l'Inquisition*⁵⁰⁴. En effet « ces rois sérénissimes les ont expulsé de leurs royaumes et de leurs terres. Et ils ont fait preuve de miséricorde, non de rigueur, car ils auraient pu leur prendre tous leurs biens ou les faire exécuter. Comme des hérétiques, ils auraient pu tous les brûler... Leurs perversions étaient telles que les rois auraient pu ordonner en toute bonne conscience de tous les tuer⁵⁰⁵ ».

⁵⁰³ Cité par Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne*, Fayard, 1996, p.126.

⁵⁰⁴ Rappelons que ce dictionnaire fut publié à Valence, en Espagne, en 1494, donc deux ans après l'expulsion des Juifs de l'Espagne. Ce texte est anonyme. Quoique Luis Sala Molins l'attribue à Juan Pérez. Op. cit. p.45.

⁵⁰⁵ Op. cit. p.276.

Il apparaît, dès lors, clairement que pour ce nouveau peuple élu, l'ancien n'avait plus aucune valeur. Il n'était pas perçu comme le peuple gardien du « capital symbolique » (René Girard), mais plutôt comme le peuple déchu qui par son existence même portait témoignage de la Nouvelle Alliance. Mais malgré la montée en puissance de l'esprit – avec l'imposition de la catholicité espagnole, lors du Concile de Trente (1542-63) – et de la force militaire de ce peuple – avec la bataille navale de Lépante (1571)⁵⁰⁶ – la prétention au rôle sacré de Peuple Elu va s'évanouir en peu de temps. La critique Lascasienne contre la destruction des Indes occidentales, de l'extermination des populations indigènes, va jouer un rôle de toute première importance. En réalité, ce n'est pas cette critique elle-même qui va provoquer la rupture, avec cet ordre du monde qui semblait s'acheminer vers l'émergence d'un nouveau peuple élu, mais plutôt l'incidence de cette critique. Car l'anéantissement de ceux dont les genoux ne fléchissaient devant la figure du crucifié, n'était pas considéré, par cette forme de conscience, comme la manifestation du mal absolu, mais plutôt comme le prélude de l'avènement de la parousie : du deuxième retour du Christ. Donc, comme un moment de plénitude.

Certes, la parousie, le vouloir du retour du Christ sur la terre, est une constante de la conscience chrétienne⁵⁰⁷, en tant que volonté d'expiation et d'élan spirituel vers l'au-delà, mais à cette époque va apparaître et se développer la thèse selon laquelle le retour du Christ sur la terre, ne pouvait se produire que s'il y avait

⁵⁰⁶ Rappelons que cette puissance va être consolidée par l'intégration du Portugal en 1580, mais va commencer à décliner avec la perte des Pays-Bas – en 1581 -, mais surtout avec la défaite de l'Invincible Armada, en 1588, par l'Angleterre.

⁵⁰⁷ N'oublions pas, en effet, que l'histoire au sens chrétien du terme est ce mouvement de salut : qui commence avec la résurrection et qui va vers la parousie.

destruction totale des incroyants. Car comme il est dit par Mathieu : « La bonne nouvelle sera proclamée dans le monde et alors viendra la fin⁵⁰⁸ ». Pour cette raison la conquête du nouveau continent, est perçue « comme un moment important du dévoilement providentiel de l'histoire humaine, comme l'ultime étape de l'avènement du Royaume Millénaire⁵⁰⁹ ».

Par conséquent la conquête américaine va produire un renversement très important dans le monde de la catholicité. En effet cet univers culturel va passer d'une culture de la souffrance – la vie comme le séjour dans une vallée de larmes -, de la déroute (par les avancées de l'Islam), à une culture conquérante, capable d'anéantir les infidèles⁵¹⁰ pour permettre le deuxième retour du Christ sur la terre. Ainsi 1492 est considérée comme une date ayant une dimension eschatologique de première importance. Bien évidemment, le fait que cette date est celle de l'année 5.252 du calendrier hébraïque ne fut pas, comme on peut le comprendre aisément, un phénomène mineur pour cette forme de conscience.

Quoi qu'il en soit, nous allons assister pendant cette période à l'émergence du peuple castillan en tant que sujet messianique⁵¹¹ de l'histoire du salut, puis à

⁵⁰⁸ 24,14 – De sorte que la destruction des infidèles est la condition sine qua non à l'avènement de la parousie.

⁵⁰⁹ Jacques Lafaye, *Las Conquistadores*, FCE, Mexico 1999, p.22. – C'est nous qui traduisons ce passage. Notons toutefois que ce texte fut publié originellement en français – aux Editions du Seuil en 1964 -, mais l'édition du « Fondo de Cultura » est un texte révisé et complété. C'est la raison pour laquelle nous faisons ici référence à lui.

⁵¹⁰ Car comme le souligne le *Dictionnaire de l'Inquisition* : « Que les hérétiques doivent être tués est dit en toute lettre dans l'évangile selon Luc, 19,27 ». p. 439. En effet dans ce texte il est dit : « Au reste, amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, et tuez-les en ma présence ». Pour cette raison Oviedo lui-même disait : Qui peut douter que brûler la poudre contre les infidèles, c'est de l'encens pour le Seigneur ?

⁵¹¹ En effet, les enfants d'Isabelle catholiques disaient : « Premièrement, l'Espagne nous appartient, puis le reste du monde ». Voir à ce propos : Simon Wiesenthal, *Operacion Nuevo Mundo, la misión secreta de Cristobal Colon*, Barcelona, 1973, p.35.

l'effacement de ce rôle. Ce n'est que par la suite que l'Eglise romaine va perdre son rôle de « Verus Israël », avec le développement du protestantisme. En effet c'est, comme nous venons de l'indiquer, Las Casas⁵¹² qui va jouer le rôle de dépossédeur, par sa critique à l'égard de la destruction et de l'anéantissement des populations amérindiennes. Las Casas ne fait pas mention au choc bactériologique⁵¹³ et présente les Espagnols, de sang pur, comme étant des criminels par nature. Pour cette raison il réclame la fin du caractère perpétuel de l' « encomienda », des terres données aux conquistadores.

De telle sorte que ces terres et les résidus des populations indigènes devaient passer sous le pouvoir de l'Eglise, plus précisément des ordres religieux. Dans cette perspective, Las Casas va faire l'apologie de la donation, va parler de l'Inter Coetera « Divina » et va mentionner Alexandre VI comme le Pape d'heureuse mémoire. De telle sorte que le fondement légitime de la donation c'est le pouvoir divin du Pape, transmis à celui-ci par le Christ et donc par Dieu lui-même. Ainsi les rois de Castille et de Léon sont les princes souverains de toutes les Indes occidentales par autorité du Droit divin⁵¹⁴.

⁵¹² Rappelons brièvement que Bartolomé de Las Casas est arrivé en 1502 à l'Ile de l'Espagnola. Puis qu'après Montesinos – en 1511 – il se lance dans la critique de l'œuvre destructrice et criminelle – génocidaire disons nous actuellement – de ses compatriotes. Le 15 septembre 1516 il est nommé, par le Cardinal Cisneros, Procureur Universel et protecteur des Indiens. En 1518 il rédige le célèbre « Mémorial de solutions (de remedios) pour les Indes occidentales », dans lequel il demande à ce que « chaque chrétien puisse disposer de dix noirs ». Ce qui est le point de départ du commerce triangulaire. En 1552 il rédige le « Traité qui prouve l'empire universel que les Rois de Castille et Léon ont sur les Indes occidentales ». Puis en 1564, deux ans avant sa mort, il rédige le « Traité sur le douze doutes », où il met en question le pouvoir que les Rois d'Espagne ont sur les terres du nouveau monde.

⁵¹³ D'une manière générale le choc bactériologique est passé sous silence, car il y a d'un côté l'immensité du phénomène, et de l'autre, la volonté de se présenter comme des surhommes.

⁵¹⁴ Voir à ce propos le « Traité des preuves (comprobatorio) », BAE, Tomo 60, p.406.

C'est précisément cette vision du droit divin de conquête qui va s'imposer avec les Nouvelles Lois, signées par Charles Quint en 1542, à Barcelone. De telle sorte que la propriété de ces terres va passer, pour l'essentiel⁵¹⁵, sous le pouvoir des ordres religieux. Ainsi la donation papale n'a pas fait de ce peuple de sang pur une nation de propriétaires universels. L'Eglise catholique va, ainsi, grâce à Las Casas récupérer ses privilèges et retrouver son rôle de maîtresse du monde.

En effet, le nouvel Israël avait vécu cette entreprise conquérante, comme si les textes de l'ancienne alliance avait été écrits pour lui⁵¹⁶. C'est ainsi que les enfants d'Isabelle et de Ferdinand ont été : « Au milieu des peuples nombreux comme un lion parmi les bêtes de la forêt, comme un lionceau parmi les troupeaux de brebis : lorsqu'il passe, il foule et déchire, et personne ne délivre⁵¹⁷ ». Et bien évidemment, les paroles de Nahum ont réjoui leur cœur lorsqu'il dit : « Pillez l'argent ! pilliez l'or ! Il y a des trésors sans fin, des richesses en objets précieux de toute espèce⁵¹⁸ ».

En d'autres termes, l'ironie de cette histoire a voulu que le rôle directeur de l'Eglise romaine soit, pour la catholicité, absolument incontournable. Car comme le dit le Dictionnaire de l'Inquisition : « L'Eglise Romaine est la tête de toutes les Eglises. Elle a la primauté sur toutes les autres⁵¹⁹ ». En effet, selon cette

⁵¹⁵ Trois quarts, selon Humboldt.

⁵¹⁶ Le passage suivant est à ce niveau là particulièrement significatif : « Nul ne tiendra contre vous. L'Eternel, votre Dieu, répandra comme il vous l'a dit, la frayeur et la crainte de toi, sur tous les pays où vous marcherez ». (Deutéronome 11,25). Ou encore lorsqu'il est dit : « J'ai reculé les limites des peuples et pillé leurs trésors, et, comme un héros, j'ai renversé ceux qui siégeaient sur des trônes ; j'ai mis la main sur les richesses des peuples, comme sur un nid, et comme on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé toute la terre ». Esaïe, 10, 13-14.

⁵¹⁷ Michée, 5,7.

⁵¹⁸ 2,10.

⁵¹⁹ Op. cit., p.187.

dogmatique : « L'Eglise Romaine est la mère de tous les fidèles, la mère de tous les pauvres et de tous les opprimés. Elle est le corps mystique du Christ ; elle n'a ni tache ni ride⁵²⁰ ». En tout cas, l'émergence de la Réforme et les guerres de religion qui vont s'en suivre, n'ont pas permis aux héritiers d'Isabelle de Castille de contester son rôle. Devant le déferlement protestant il fallait plutôt serrer les rangs derrière l'Eglise Romaine.

Ainsi la critique anti-espagnole⁵²¹ de Las Casas et le soulèvement de Luther – contre le cynisme et la corruption de la papauté – vont mettre fin à la prétention des enfants d'Isabelle de Castille d'être la « race bénie de l'Eternel » (Esaïe, 61,10), d'être « un peuple saint et une lignée sans reproche » (Sagesse, 10,15). En effet, c'est précisément cet ensemble de circonstances qui va donner naissance à la réactualisation du ainsi dénommé Testament de Noé. Selon cette légende, un jour, après le déluge, Noé qui avait planté de la vigne, « bu du vin et s'enivra et se découvrit au milieu de sa tente⁵²² » Alors Cham, un des fils de Noé et ancêtre de Canaan, « vit la nudité de son père et il le rapporte dehors à ses deux frères⁵²³ ». Or ses deux frères – Sem et Japhet – couvrirent leur père, sans voir « la nudité de leur père⁵²⁴ ». De telle sorte que lorsque Noé se réveilla, « il apprit ce que lui avait fait

⁵²⁰ Ibid., p. 187.

⁵²¹ Et non pas anti-coloniale, comme certains tendent à le penser. Car Las Casas, comme nous venons de le souligner, ne s'est pas opposé à l'entreprise conquérante elle-même, ni à sa dimension messianique. Dans une lettre du 9 novembre 1545, il dit au Prince Philippe très précisément : « je ne veux pas dans mon évêché qu'un seul espagnol ait des indiens, parce-qu'ils sont tous des tyrans et ils ne vont pas se sauver ». Voir : Jacques Lafaye, op. cit., p. 271.

⁵²² Genèse, 9,21.

⁵²³ Ibidem, 9,22. – Notons ici que depuis le début de cette légende – plus précisément depuis le 9,18 – il est dit que Cham est « le père de Canaan », donc des ennemis des hébreux. Plus concrètement, de ceux qui habitaient la terre promise par l'Eternel.

⁵²⁴ Ibidem, 9,23.

son fils cadet, et il dit : Maudit soit Canaan ! Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères ! Il dit encore : Béni soit l'Eternel, Dieu de Sam, et que Canaan soit leur esclave ! Que Dieu étende les possessions de Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sam, et que Canaan soit leur esclave !⁵²⁵ ».

Ainsi selon ce mythe l'humanité se trouve divisée en trois espèces, les descendants de Sem, ceux de Japhet et, enfin, ceux de Cham. Ceci, car après le déluge commence une nouvelle humanité, la précédente ayant été anéantie. C'est donc, à l'intérieur de cette conception de l'histoire de l'humanité qu'il convient de situer la vision de l'humain qui va se constituer à partir de la conquête du nouveau monde. En effet, le Nouveau peuple élu – les enfants d'Isabelle de Castille – n'ayant pas pu prendre la place de l'Ancien va, tout en niant la valeur paradigmatique et messianique à celui-ci, se rapporter à son autre – les populations conquises et achetées⁵²⁶ – comme dans une relation purement duale. Ce qui veut dire que Sem ayant été effacé, il ne restait que la relation de Japhet avec la descendance de Cham. Ainsi le rôle eschatologique de Japhet, va être celui d'assurer le statut des descendants de Cham, tout en luttant pour l'expansion universelle du christianisme, en vue de permettre le deuxième retour du Christ sur la terre.

Va ainsi se développer ce que Luís Sala Molins appelle le schéma noachique, la vision blanco-biblique. En effet, selon cette perception du monde de l'humain, qui est d'ordre purement racial, les peuples dominés sont des descendants de Cham, de

⁵²⁵ Ibid. 9,25-29. – Pour ce qui est de ce passage, extrêmement significatif, il convient de noter : 1) Que Noé fait depuis le début référence non pas à Cham, mais à sa descendance les propriétaires du territoire – de l'espace vital – convoité. 2) Que la descendance de Cham est maudite pour toujours, à cause d'un acte somme toute bénin. 3) Que l'Eternel est le Dieu de Sem, et 4) Que Japhet vit sous les tentes de Sem.

⁵²⁶ En l'occurrence les Indiens et les noirs.

la « race maudite » (Sagesse, 12,11). De telle sorte que pour eux la cruauté du maître est l' « *ultimum bonum* » : le bonheur suprême. Car l'esclavage, la traite ainsi que l'inhumanité des maîtres étaient des instruments du salut. Par conséquent l'esclavage et la servitude la plus totale ne pouvaient être que les principes de leur bonheur, et leur disgrâce la cause de leur salut. En d'autres termes le fondement moral de cet inhumanisme radicale, résidait dans le fait que pour cette vision blanco-biblique la cruauté du maître était la condition même de l'expiation nécessaire des descendants de Cham, en vue de pouvoir atteindre le ciel, le paradis des bienheureux. C'est aussi ce qui va s'appeler plus tard le fardeau de l'homme blanc.

En tout état de cause, comme l'a signalé Alexis de Tocqueville : « Ne dirait-on pas, à voir ce qui se passe dans le monde, que l'Européen est aux hommes des autres races ce que l'homme lui-même est aux animaux ? Il les fait servir à son usage, et quand il ne peut les plier, il les détruit⁵²⁷ ». Par conséquent cette idéologie blanco-biblique va permettre à ces peuples de s'octroyer sur l'humanité un rôle directeur grâce à la soi-disant divinité de leur destin. Ce n'est que par la suite qu'il sera question de destinée manifeste et que le schéma noachique va retrouver sa forme première. C'est-à-dire lorsque les nations auront reconnu le rôle messianique du peuple de l'Éternel. Car pour l'esprit du temps qui tend à occuper actuellement l'horizon du monde, la différence ne se situe plus – entre les japhetistes et les cananéens – au niveau de la couleur de la peau, mais plutôt par rapport au Plan secret de Dieu : par rapport à sa promesse.

⁵²⁷ *De la Démocratie en Amérique*, Paris, 10-18, 1963, p.179.

Où va le Monde ? – II –

Le dépassement de la vision eschatologique du catholicisme – de l'idée selon laquelle sa hiérarchie est le « Verus Israël », dont la mission est celle d'agir en vue du devenir catholique du monde⁵²⁸, pour permettre le deuxième retour du Christ sur la terre (la parousie) et son règne de mille ans – va se produire avec l'avènement du protestantisme. Le cynisme, la violence, la corruption, la ladrerie et la criminalité de la papauté de l'époque, est sans nul doute, la cause de cette rupture. Nous ne devons pas oublier, en effet, que la révolte de Luther a commencé sous le règne de Jean de Médicis, le pape Léon X⁵²⁹ (1513-1521). Or ce règne va aggraver les circonstances qui avaient été celles du règne d'Alexandre VI (1492-1503), le père de César Borgia⁵³⁰. Car c'est précisément sous le règne de ces papes que la perversion de l'esprit, de l'intelligence et du cœur a atteint probablement ses niveaux les plus élevés.

Mais, par delà la répulsion provoquée par la papauté renaissantiste, du côté principalement des populations germanique et saxonne, il convient de tenir présent à l'esprit que la rupture protestante va conduire du point de vue religieux à l'accès, pour tous les croyants, aux textes sacrés⁵³¹. C'est au nom des principes, « Sola fide,

⁵²⁸ Spinoza parlait encore, à ce propos, de : « la religion catholique universelle, commune à tout le genre humain ». *Traité Théologico-Politique*, Œuvres III, PUF, 1999, p.437.

⁵²⁹ Rappelons que Léon X était le second fils de Laurent le Magnifique, un des hommes les plus fortunés de son temps. Jean de Médicis fut nommé cardinal à l'âge de treize ans et pape à trente-sept. « Le luxe de sa maison, nous dit Hans Kuhner, était étonnant : six cent quatre vingt trois serviteurs ». Pour cette raison, les charges vénales étaient très élevées sous son règne : « deux mille deux cents ». *Dictionnaire des Papes*, Editions Buchet-Chastel, Paris 1958, p.142.

⁵³⁰ Il n'est pas négligeable de rappeler ici que le modèle du *Prince* de Machiavel est une source d'inspiration. En quelque sorte un modèle de machiavélisme.

⁵³¹ Bien évidemment, nous n'oublions pas la grande transformation économique qui fut introduite par le protestantisme lors de la désamortisation – la vente – des biens immobiliers des ordres religieux. Ce qui va

Sola scriptura ! » (Uniquement la foi et l'Écriture !), que ce bouleversement fut réalisé. Et si cette pratique ne s'est pas produite alors sous le règne de la catholicité, c'est précisément parce que l'Église a toujours compris que la lecture de ces textes ne pouvait que conduire au dépassement de son rôle messianique. Car elle ne pouvait pas ne pas comprendre qu'au centre de la parole de Jésus se trouve la nécessité scatologique du règne de Jahvé sur son peuple et par celui-ci sur le monde.

Ce qui veut dire concrètement que le Christ n'a pas nié, n'a pas annulé l'ancienne alliance, et, donc, les promesses que l'Éternel a fait à son peuple. C'est précisément ce que Spinoza a compris dans son *Traité théologico-Politique*. En effet, pour lui, le Christ a très bien compris et perçu la révélation. Donc, pour cette raison Jésus est, pour lui, le chemin du salut, c'est-à-dire que la voix du Christ peut être appelée la voix de Dieu. Par conséquent que le Christ est la figure tant attendue par son peuple, celle qui doit lui permettre d'accéder à la consécration finale : à l'accomplissement de la promesse. En d'autres termes ce qui va devenir clair pour la conscience protestante – suivant en cela de près ce que Spinoza avait souligné dans son *Traité Théologico-Politique* – est que le Christ historique n'est pas différent du personnage annoncé par Essaïe⁵³²

Donc, il ne s'agit pas uniquement de rappeler que le Christ n'est pas venu pour nier la Loi et les Écritures – comme il est dit dans Mathieu 5,17-18 - ; mais aussi

permettre une redistribution de ces biens immobiliers et non pas une concentration de ces valeurs comme cela fut le cas en Espagne et particulièrement en Amérique Latine. En effet, l'étude de cette politique ne rentre pas dans le cadre de cette étude.

⁵³² « Car un enfant nous est né, un fils nous est donné, et la domination reposera sur son épaule ; on l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu puissant, Père éternel, Prince de la paix. Donner à l'empire de l'accroissement, et une paix sans fin au trône de David et à son royaume ». 9,5-6.

de remémorer que ce n'est pas aux Anges qu'il est venu en aide, mais bien à la postérité d'Abraham. Bien évidemment, certains spécialistes peuvent contester l'authenticité de l'Épître aux Hébreux – ceci indépendamment du fait que tous les textes du Canon sont considérés comme des textes sacrés, comme des écrits faisant partie de la révélation divine – mais ils ne peuvent pas manifester une telle méfiance à l'égard de l'Épître aux Romains. Car il fut précisément considéré par Luther comme faisant partie du principal texte inspirateur de la réforme. Or selon cet Épître, ce n'est pas par la loi que l'héritage du monde a été donné à Abraham et à sa postérité, mais bien par la justice qui vient de la foi⁵³³. Ceci veut dire par conséquent que selon cette vision de la justice la promesse n'est pas une prescription de la règle divine, mais bien plutôt la manifestation même de l'idée de la justice contenue dans la conscience de tout croyant.

C'est précisément ce bouleversement qui va s'opérer avec l'avènement du protestantisme. Plus concrètement la prise de conscience du fait qu'il n'y a qu'un seul peuple Elu et que c'est à ce peuple qu'appartient l'Alliance et la donation et c'est à lui qu'a été faite la promesse. Car il ne s'agit pas de confondre la promesse que l'Éternel fait à son peuple et celle que le Christ fait à ceux qui l'aiment. En effet la promesse messianique, celle de la consécration finale, implique non seulement le fait que ce peuple devra être le recteur du monde mais aussi le seigneur et propriétaire de la terre. Tandis que la promesse christique est celle du royaume de l'au-delà ; elle est en quelque sorte la compensation⁵³⁴ pour les souffrances implicites au projet

⁵³³ 7,2.

⁵³⁴ Pour cette raison il est dit : « Serviteurs obéissez en toute chose à vos maîtres... sachant que vous recevrez du Seigneur l'héritage pour récompense ». Collossiens, 3, 22-24. –Voir aussi à ce propos : Tite, 2, 9-10 et I Pierre, 2, 18-21.

messianique. Bien évidemment, au sens stricte du terme sont exclus de cette promesse les peuples qui ne voudront pas servir le Peuple Elu. Pour cela même Essaïe affirme : Et les peuples qui ne voudront pas te servir, devront être exterminés⁵³⁵.

Ceci ne veut pas dire, toutefois, que les autres peuples n'ont aucun rôle à jouer dans ce projet messianique, en tout cas, autrement qu'à répéter à l'infini au Dieu tout puissant : que ta volonté soit faite dans le ciel, comme sur la terre ! En effet, comme le souligne Daniel, Dieu donne le pouvoir sur la terre à qui Il veut, mais comme Il ne veut pas le donner qu'à son peuple, cela n'empêche pas qu'il y a les peuples dominateurs qui seront nécessairement au service du peuple recteur. C'est pour cette raison qu'il est actuellement question, selon l'esprit de la Ceinture biblique (des Etats-Unis), aussi bien de Peuple Elu que de nation élue. Plus précisément de ce que Pierre Chaunu a appelé l'Eretz Israël bis.

Car il convient de tenir présent à l'esprit que la conscience protestante va trouver, selon cette logique, sa forme la plus accomplie dans les terres du nouveau continent. Et c'est précisément sous la forme de l'esprit de la « bible belt » (des Etats-Unis) que cette conscience va se présenter sur la scène internationale des temps présents. Bien évidemment chaque réalité particulière tend à colorer l'esprit qui lui donne vie et sens. En effet, ce qui caractérise toute particularité sociale est précisément son historicité ; Et de ce point de vue la société des Etats-Unis peut se caractériser par : 1) Son point de départ avec l'émigration des communautés évangéliques anglo-saxonnes à la recherche d'une terre promise. 2) L'expansion

⁵³⁵ 60,12.

rapide de cette société dans le territoire nord-américain, et 3) L'émergence de la nation américaine en tant que puissance universelle. En d'autres termes, la logique même de ce processus conquérant – par rapport aux indiens tout d'abord et puis par rapport à la nation mexicaine – va donner déjà à cette nation la conscience d'une destinée manifeste⁵³⁶. Et c'est précisément cette conscience d'une destinée différente des autres communautés sociales, d'être le nouvel Israël des temps modernes, qui va être surdimensionnée par la crise de l'étalon or et surtout par le privilège d'émettre la monnaie internationale, à partir des Accords de Washington du 18 décembre 1971. Mais la plus haute expression de cette conscience, de la destinée manifeste, va être atteinte avec l'effondrement du socialisme dit réel : de l'expérience pratique du marxisme.

C'est alors, en effet, que l'esprit de la « Bible belt » va commencer à s'exprimer « Urbi et Orbi », comme l'esprit de la fin des temps historiques. Mais c'est surtout sous le règne de Georges W. Bush que cette parole a atteint sa plus haute résonance. Car pour cet esprit il s'agit d'accomplir la finalité eschatologique du monde. Bien évidemment, il s'agit de savoir, à présent, dans quelle mesure la finalité exposée par l'esprit de ce mouvement correspond à celui de la vision eschatologique au sens dogmatique de ce terme.

Mais avant de chercher à comprendre la logique de cette parole, qui se présente comme le discours orthodoxe par excellence, il convient de rappeler les circonstances particulières de son objectivation. Car ce qui va permettre le développement de ce discours n'est pas simplement lié à l'histoire particulière de la

⁵³⁶ Tout indique, en effet, que c'est le journaliste John L. O'Sullivan qui va employer pour la première fois en 1845, le terme de « Manifeste Destiny ».

nation américaine : la conquête plus ou moins laborieuse de la terre des indiens, sous le paradigme du nouveau peuple élu, mais surtout le fait que cette nation va se trouver avec le privilège exorbitant (Charles de Gaulle) d'émettre la monnaie internationale et pouvoir ainsi se constituer comme la nation la plus puissante du monde économiquement et militairement. En effet c'est au sein de ces circonstances que l'esprit de la ceinture biblique va connaître son épanouissement. En d'autres termes en dehors des circonstances particulières de cette exception monétaire, cet esprit n'aurait été que des figures de sable énigmatiques au bord de la mer. Donc, un brouhaha sans sens, ni transcendance, dans le concert des nations.

Mais c'est précisément ce privilège exorbitant qui va faire croire à cette société qu'elle est une nation à part et que sa destinée manifeste est d'ordre messianique. Plus précisément qu'elle est destinée par l'égo-transcendantal du Peuple Elu à devenir le principal instrument de l'accomplissement de son projet messianique. En d'autres termes, comme le peuple dominateur qui doit donner au peuple de Jahvé sa place dans l'histoire providentielle, en tant que peuple sujet d'une histoire sacrée. Par conséquent le rôle principal de la nation américaine est celui de rétablir Israël dans les « terres bibliques⁵³⁷ », en vue de créer les conditions de l'avènement annoncé de la Nouvelle Jérusalem.

Et c'est précisément ici que le discours de la ceinture biblique s'écarte fondamentalement de la Révélation, de l'Apocalypse. En effet le but réel de l'esprit des théo-conservateurs n'est pas – contrairement à ce qu'on croit généralement – de

⁵³⁷ Il convient de remarquer ici qu'en ce qui concerne la donation biblique, il est important de différencier la petite de la grande. Donc d'un côté, la donation (Genèse 17,8) se rapportant à la terre des Cananéens et de l'autre côté, celle qui va du grand fleuve de l'Égypte au grand fleuve de l'Euphrate (Genèse 15-18).

réaliser le Plan secret de Dieu comme tel, mais plutôt d'utiliser cette dimension comme instance légitimante en vue de la Parousie, du deuxième retour du Christ sur la terre. Donc, en vue de l'instauration du Millenium, du règne du Mil ans de Christ sur la terre. Ceci veut dire, par conséquent, que pour cet esprit la perspective eschatologique n'est pas le règne du peuple de l'Eternel sur le monde, mais plutôt son effacement. L'écrivain américain Russel Banks résume cette finalité de la façon suivante : « D'abord, il faut que l'Etat d'Israël soit rétabli dans les « terres bibliques ». Le troisième temple doit être construit sur le site du Dôme du Rocher et de la mosquée El-Aqsa. Cette construction poussera les légions de l'Antéchrist à se jeter contre Israël, et l'ultime bataille de cette guerre aura lieu dans la vallée d'Armageddon. Les juifs qui refuseront à se convertir au christianisme seront brûlés, et c'est à ce moment là que le Messie reviendra sur la terre⁵³⁸ ».

Ceci veut dire, par conséquent, que la perspective eschatologique de la ceinture biblique des Etats-Unis n'est pas de donner le pouvoir dans le monde au peuple de la promesse, mais plutôt de les réunir tous dans la Terre Promise en prélude au retour imminent du Christ⁵³⁹. Mais une fois la Parousie accomplie, le peuple juif devra se convertir au christianisme. Mais, souligne Mary Baker – dans un essai publié par El País, du 26-10-2003 – « il ne faut pas oublier que ce qui est prévu

⁵³⁸ « Gloutonnerie apocalyptique », Le Monde, 15 octobre 2004, p.VI. –De plus Russel Banks nous explique, dans ce texte, l'importance de ce mouvement fondamentaliste de la manière que voici : « Ce qu'il y a peut-être de plus consternant aujourd'hui, à l'ère de Bush II, c'est de constater à quel point les fondamentalistes chrétiens pèsent sur les élections aussi bien locales que présidentielle. Leur influence est plus forte que celle de tout autre groupe identifiable en termes de démographie. La vie politique des Etats-Unis en arrive à être façonnée par des mythologies de fin des temps, par des bizarres fantasmes eschatologiques tirés des passages des écritures chrétiennes et en particulier de l'Apocalypse ». Ibidem.

⁵³⁹ Sébastien Fath nous dit à ce propos : « Le Messie reviendra ainsi en Israël pour son règne millénaire, après avoir rassemblé le peuple de la Promesse ». Le Monde des Religions, novembre-décembre 2003, p. 43. –Notons que pour sa part Henri Tincq nous rappelle que selon ce discours « Le messie ne reviendra pas avant que les juifs ne soient tous de retour en Israël. Ils se convertiront au christianisme, sous peine de périr dans un holocauste. Le Monde, 20 octobre 2004, p. 4.

c'est qu'une fois en Israël, les juifs se convertissent au christianisme et ceux qui ne le feront pas périront ».

Nous avons, dès lors, affaire à un processus qui comporte le mouvement suivant :

- 1) Conquête des terres de la grande donation. - De là le discours bushiste sur le Grand Moyen-Orient.
- 2) Expulsion des nations qui ne font pas partie de cette donation.
- 3) Rétablissement du « peuple de Dieu » en vue du retour de Jésus.
- 4) Parousie : Grande bataille de Jésus contre l'Antéchrist.
- 5) Conversion des juifs au christianisme.
- 6) Extermination de ceux qui ne voudront pas se convertir.
- 7) Construction du Troisième Temple – sur le site du Dôme du Rocher et de la Mosquée El-Aqsa – décrit par Ezequiel.
- 8) Accomplissement messianique : Règne de mil ans de Christ sur la terre.

Certes, l'irruption sur la scène internationale de l'esprit de la ceinture biblique américaine, avec le premier gouvernement de W. Bush, a pu faire croire que ce discours était tout à fait conforme au projet eschatologique de La Bible. Ce n'est qu'avec le passage du temps et le fait que son projet conquérant commence à donner des signes de faiblesse, que cette différence commence à se dévoiler de plus en plus. C'est la raison pour laquelle Bernard Henri Lévy a pu parler dernièrement du

« terrible colis piégé venu des profondeurs de la Bible Belt⁵⁴⁰ ». Puis que Marek Halter parle de la nécessité de « protéger les israéliens des partisans des temps annoncés de la reconstruction du Troisième Temple⁵⁴¹ ».

Il devient, dès lors, clairement que le but des théo-conservateurs et du sionisme chrétien n'est pas de donner le pouvoir dans le monde au peuple de la promesse, mais de soi disant créer les conditions pour que ce peuple puisse se convertir au christianisme, tout en résidant dans sa terre promise et non pas parmi les nations. Ainsi la parousie se présente comme la finalité qui mène à la fin du judaïsme et au règne universel de la puissance qu'en est son moteur. En d'autres termes, pour l'esprit de la ceinture biblique le rétablissement du peuple de la promesse dans ses terres bibliques est la condition de la disparition de ce peuple et du règne absolu du Christ dans le monde. Ce qu' implique un retour à la perception de la parousie à l'époque de la conquête américaine. En effet, selon cette vision de la fin des temps, la destruction des incroyants est la condition du retour triomphant du Christ sur la terre – la parousie – et l'accès du peuple conquérant à la gloire de la domination universelle et de l'universalité de la domination⁵⁴².

Cependant ce projet messianique ne pouvait être viable que si le pays de l'Oncle Sam continuait à disposer sans limite du nerf de la guerre. Mais voilà que toutes ces dépenses exorbitantes sont actuellement en train de provoquer

⁵⁴⁰ Le Monde, 10 novembre 2004, p.21.

⁵⁴¹ Le Figaro, 15 octobre 2004, p.13.

⁵⁴² C'est précisément par rapport à cette dimension eschatologique qu'il convient de saisir la relation fusionnelle d'Aznar avec Bush. Certes Aznar a cru que le nouvel Empereur Messie allait lui assurer la direction de la Communauté européenne, mais par-dessus tout devait lui permettre d'accéder à l'universalité de cette domination.

l'effondrement de cette monnaie manifestement confiée à la grâce de Dieu⁵⁴³. Car il n'est pas difficile de comprendre que dans cette affaire « Dieu, armes et hommes⁵⁴⁴ », ne sont pas suffisants ; donc qu'il manque, comme le disait Richelieu, le nerf de la guerre. Et c'est précisément cette puissance qui est en train de se dissoudre comme neige au soleil. En effet sans la puissance du dollar, le bushisme ne peut devenir qu'un des monstres produits par le malheur des temps modernes et destiné à disparaître non pas dans l'ossuaire sans âme de la mémoire, mais de la réalité effective. Cela dit la fin du règne du dollar – non garanti par les réserves or des Etats-Unis –, de ce suprême scandale de la déraison économique moderne, ne peut que provoquer le retour en force de l'or⁵⁴⁵. Mais la fin de ce privilège exorbitant, comme le disait si bien Charles de Gaulle, ne peut que conduire à une crise d'ordre universel. Il est simplement à espérer que la raison axiologique pourra cette fois ci avoir droit de cité non seulement dans l'ordre des sociétés, mais aussi au niveau de la communauté universelle des nations. Car il convient de rappeler que le sens axiologique de l'histoire n'est pas la création d'un ordre ponctuellement hiérarchisé, mais celui d'une véritable communauté des nations, capable de se reproduire dans l'universalité des rapports et susceptible d'assurer et promouvoir la paix entre les hommes.

⁵⁴³ Notons que depuis le 26 octobre 2000, jusqu'à la fin du premier mandat de Bush junior, le 20 janvier 2005, le dollar s'est déprécié de quelque 60% par rapport à l'euro. Certes, il y a eu par la suite une consolidation de la valeur du dollar, comme conséquence de la montée des taux d'intérêt aux Etats-Unis, et du non au Référendum sur le Projet constitutionnel européen en France, le 29 mai 2005. Mais depuis le flottement du juong, le 21 juillet 2005, nous assistons à nouveau à l'affaiblissement du dollar et à la reprise de son inéluctable déclin.

⁵⁴⁴ Nous faisons référence ici au slogan de Karl Rove, le célèbre conseiller de W. Bush : « God, guns and guys.

⁵⁴⁵ Car il convient de rappeler que le règne du dollar commence avec la marginalisation du métal jaune et ne peut que revenir avec la fin du règne de cette monnaie.

Il est cependant important de comprendre que la crise universelle vers laquelle s'achemine notre moment historique aura comme conséquence immédiate notamment la disparition de l'endettement du tiers-monde⁵⁴⁶. Ce qui permettra à ces pays le retour à la solvabilité. Autant dire que l'effondrement du dollar devra faire disparaître cette dette, ou, en tout cas, permettre à ces pays de la rembourser avec quelques mois d'exportations. Il faudra néanmoins faire attention alors à la nécessité de restructurer l'ordre du monde selon les principes d'ordre universel. De sorte à permettre et à assurer que les nations puissent se reproduire à armes égales dans la concurrence internationale. Car, comme disait Aristote, le soin de chaque partie doit être nécessairement orienté vers le soin de tout. Ceci est d'autant plus vrai que lorsqu'un ordre international est mis en marche, il tend à se développer jusqu'à l'épuisement de ces possibilités.

Pour ces raisons il est nécessaire de comprendre que le réel n'est pas rationnel, mais que le rationnel doit devenir réalité. Par conséquent que le juste réside dans l'équité des Accords, comme le souligne le Philosophe. Donc qu'entre les nations le juste se rapporte à l'égal et l'injuste à l'inique. De sorte que le juste et le droit est ce qui s'accorde avec l'égalité proportionnelle.

⁵⁴⁶ Observons, à ce propos, que la dette de ces pays était fin 2003, pour utiliser des chiffres ronds, de l'ordre de 3000 milliards de dollars et que ces pays avait alors déjà remboursé, comme minimum, trois fois cette valeur. Or à ce 9000 milliards de dollars déjà remboursé il convient d'ajouter, au moins, 3000 milliards de fuite des capitaux. Ce qui veut dire que ces nations se sont depuis 1974, début du surendettement international, vidées de quelque chose comme 12000 milliards de dollars. De plus il convient de rappeler, entre autre, que ces pays remboursent annuellement, au titre du service de la dette, au plus bas mot, l'équivalent de 25% de ce qu'ils doivent. Cela fait que le service de la dette du Tiers Monde pour 2003 a tourné autour de 750 milliards de dollars. Le Mexique est à ce niveau là un modèle. Voilà un pays très solvable qui a remboursé, entre 2000 et 2003, pour servir sa dette, 172,4 milliards de dollars, pour une dette de 163 milliards en 2003... Or l'aide au développement fut selon l'OCDE de 69 milliards de dollars en 2003 et on pense que la taxation internationale peut apporter quelques « 50 milliards de dollars »... Voir à ce propos, Le Monde, Economie, 1^{er} mars 2005, P.I.

Il faut dès lors, avoir conscience que la finalité éthique de l'humain est la création d'une communauté d'égaux en vue de bien vivre (Aristote). Mais il faut être conscient aussi du fait que ce processus d'accomplissement de l'humain, se situe d'un côté, au niveau particulier des nations, et de l'autre côté, au niveau de la communauté universelle. Car le dépassement des nationalismes bornés, du racisme et des doctrines de l'hostilité perpétuelle, ne peut pas être dépassé, comme on peut le comprendre aisément, dans les communautés ethniques et culturelles, mais dans la communauté universelle. Ainsi la philosophie du Logos est le savoir où s'objective la substance éthique de l'humain. Car elle est la raison théorique qui peut et doit conditionner la raison pratique et la pratique de la raison.

Norman PALMA

Paris, le 1er mars 2005

Table des matières

I	De la formation de la raison théorique	1
II	De la perversion de la raison	6
III	De la dislocation du monde moderne	10
IV	La crise de la nouvelle technologie	14
V	L'irruption de la perspective eschatologique	22
VI	De la donation et de la promesse	32
VII	Des sources de l'éthique sociale	44
VIII	De la finalité eschatologique	51
IX	De l'en soi éthique	60
X	De la finalité éthique de l'humain	68
XI	De la finalité axiologique de l'humain et de ses contrariétés I	94
XII	De la finalité axiologique de l'humain et de ses contrariétés II	105
XIII	De la dislocation des Accords de Bretton Woods et de la crise de l'endettement du tiers-monde	136
XIX	Où va le monde ? I	188
XV	Où va le monde ? II	220